
915
VOL
5-6



VIE
ET AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.


E·LIBRIS
NEC TIMEO
NEC
INVIDEO
GEOFFREY C. HOBBS

VIE
ET AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.



P. J. Challiou del. Lorieux Sculp.

Vous daignez reconnoitre une fille indigne de vous.

VIE
ET AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME CINQUIEME.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

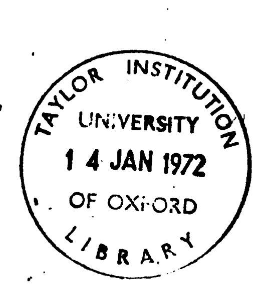
A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barriere des Sergents.

Et chez les Marchands de nouveautés.

M. DCC. XC.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 JAN 1972
OF OXFORD
LIBRARY



VIE

ET AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

LE lendemain, à ſept heures du ſoir, la même perſonne revint au même lieu. Placé derriere ma jalouſie, je ſuivois tous ſes mouvemens d'un œil inquiet. Sa démarche lente & meſurée annonçoit ſa mélancolie profonde; elle ſembloit craindre le grand jour, elle cherchoit dans cette promenade ſolitaire, l'endroit le plus ſombre. O vous qui

m'inſpirez un intérêt ſi tendre, mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore ! mais ſi mes preſſentimens me trompoient, s'il étoit poſſible que vous ne fuſſiez pas ma Sophie, ah ! du moins j'en ſuis sûr ; vous aimez comme elle, & comme elle, vous êtes ſéparée de celui que vous aimez !

Je chantai le dernier couplet de ma romance : toutes les Demoiſelles accoururent ; celle que j'appellois ne m'entendit pas : que faire pour attirer Sophie & pour éloigner ſes compagnes ? Si je continue de chanter, les jeunes filles reſteront ſous mes fenêtres & ma jolie Couſine trop préoccupée, n'y viendra pas. Il faut ſe taire, il faut d'un œil impatient, ſuivre tous les pas de la charmante rêveuſe, il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre, les jeunes filles ſe diſperſerent dans le

jardin. Caché par ma jaloufie, agenouillé fur mon balcon, je ne perdois pas de vue l'intéreffante Demoifelle qui fe promenoit toujours à pas lents...... enfin elle fit quelques pas de mon côté; je la vis.... c'étoit elle... un peu pâle, un peu changée, mais toujours fi belle!...... elle étoit encore trop éloignée pour que j'ofaffe hafarder de lui faire aucun figne, mais je m'enivrois du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le fignal maudit.

Déjà toutes les penfionnaires font forties du jardin, Sophie retourne fur fes pas, & s'éloigne triftement. Défefpéré de voir s'échapper encore l'occafion de lui parler, je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jaloufie d'une main, & de l'autre je lance à ma jolie Coufine fon portrait; il tombe fur fon épaule. Sophie reconnoît la miniature, & dans l'excès de fa furprife,

s'arrête pour regarder de tous les côtés; le moment paroît décisif. Trop amoureux, pour être bien prudent, je leve ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon, une femme, dont les traits la frappent, elle avance quelques pas, me nomme & tombe évanouie.

Dans ce moment critique; mon traiteur frappoit à ma porte, je lui criai que je n'avois pas faim; & sans considérer quelles suites terribles pouvoit avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du Couvent. Heureusement pour moi, il n'y avoit déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venois de faire, je courus sous l'allée couverte, me jetter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. Ah, mon cher Faublas, quel mo-

ment !.... mais hélas ! qu'avez-vous fait ? vous avez ſauté par la fenêtre ! n'êtes-vous pas bleſſé ! — Non, ma Sophie, non. — Mais ſi l'on vous a vu..... mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon ? nous ſommes perdus tous deux !.... Faublas, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas bleſſé ? — Non, ma Sophie, non ; je trouverai quelque moyen de retourner chez moi.... vous voulez déjà me quitter ?.... ma jolie Couſine, ſi vous ſaviez comme j'ai ſouffert ! — Et moi ! Faublas, vous n'en avez pas d'idée !

Comme elle me parloit, nous entendîmes retentir dans les airs le nom de Pontis, que pluſieurs femmes répétoient en glapiſſant. J'avoue que je fus épouvanté ; je me jettai à plat ventre derriere une charmille. Sophie, à qui la frayeur rendit des forces, vola au-devant de celles qui la venoient cher-

cher. N'entendez-vous pas la cloche, Mademoiſelle ; faudra-t-il tous les ſoirs courir après vous ? lui dit aigrement Madame Munich, dont je reconnus la voix ſéche. Quelques Religieuſes qui avoient accompagné la gouvernante, gronderent auſſi ma jolie Couſine ; elles ſortirent toutes enſemble du jardin, dont elles fermerent la grille. Je me vis abſolument ſeul, mais fort embarraſſé.

Dès que Sophie ne fut plus là, je reſſentis un mal-aiſe général, ſans doute produit par la ſecouſſe violente que je m'étois donnée. Ce n'étoit pas cette douleur paſſagere qui m'inquiétoit le plus ; il s'agiſſoit de rentrer chez moi. Je ne pouvois tenter l'eſcalade du mur que lorſque la nuit feroit tout-à-fait venue, que lorſque tout le monde feroit couché dans le couvent, & la circonſtance exigeoit, qu'en attendant le moment

de m'évader, je prisse au moins la précaution de me cacher quelque part. Un vieux maronnier, dont les branches étoient basses & le feuillage épais, m'offroit un asyle plus sûr que commode; comment monter sur cet arbre, dans l'équipage où je me trouvois? Je pris le parti d'ôter mes jupons, je les roulai fortement ensemble, & me glissant derriere les arbres, le long du mur, jusqu'à mon pavillon, je lançai le petit paquet dans ma chambre, par la fenêtre restée entr'ouverte. Ensuite, je revins au maronnier, sur lequel je grimpai lestement; mais son écorce raboteuse fit de longs accrocs au léger caleçon, dont mes cuisses resterent plutôt embarrassées que couvertes.

Je demeurai là trois heures entieres, espérant toujours que la lune, dont quelques nuages épars affoibliss-

ſoient déjà les rayons, me retireroit tout-à-fait ſa lumière importune ; cependant ſur les onze heures, le calme profond qui régnoit par-tout, m'enhardit à deſcendre. En vain j'eſſayai de remonter chez moi, en vain je cherchai, le long du mur nouvellement crépi, quelques endroits d'un accès facile. Lorſque parvenu à quelques pouces de hauteur, je voulois avec mes mains péniblement accrochées, m'élever davantage, mes pieds reſtoient pendans ; je ne trouvois plus où les cramponner, il falloit bien retomber.

Je me livrai pendant près d'une heure à ce rude exercice ; enfin mon courage m'abandonna avec mes forces. Les doigts en ſang, le corps froiſſé, je me couchai par terre, & m'abandonnai triſtement à mes réflexions. Comment ferai-je, lorſque le jour bientôt revenu, montreroit aux Religieuſes un homme

enfermé dans leur jardin ? un homme; car je n'avois plus de jupons, & mon très-mince caleçon déchiré en plusieurs endroits, trahiroit mon sexe; ces femmes effrayées iroient chercher main-forte; Madame Munich me reconnoîtroit; je retomberois au pouvoir d'un pere sévere, jaloux de son autorité; le Baron me renfermeroit encore, il m'enleveroit pour toujours à Sophie, à Sophie cruellement compromise & peut-être déshonorée.. déshonorée !... cette horrible idée redoubloit mon désespoir, quand j'entendis un petit cri aigu & prolongé, tel à peu-près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon maronnier protecteur; mais je n'atteignis sa cime qu'aux dépens de mon pauvre caleçon qui pendoit par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger

bruit frappa mon oreille, une femme, dont le clair de la lune me laissoit distinguer le costume remarquable, s'avançoit avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même, je vis un homme paroître sur le chaperon du mur, le long duquel il descèndit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derriere les arbres, & vint sous l'allée couverte, joindre celle qui l'attendoit. Tous deux s'assirent au pied du maronnier, sur lequel je demeurois immobile & attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, & accompagner de ces douces épithetes consacrées par l'amour, leurs noms qu'ils répéterent plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejetton d'une maison illustre. A son véritable nom que je

dois taire, on me permettra de subſtituer celui de Derneval.... L'amante! ce n'étoit pas une penſionnaire! ce n'étoit pas une Dame en chambre!...... L'amante? je l'appellerai?...... c'étoit Dorothée! Amour quelles nobles familles tu réuniſſois dans ces deux perſonnes! mais quel tems, quel lieu tu avois choiſi! il eſt donc vrai que tu pénetres quelquefois dans ces maiſons de paix, où l'on t'a juré une haine éternelle! il eſt donc vrai que tu as des autels partout! je vis le couple heureux que tu brûlois de tes flammes, te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyoit diſcret, le plus doux, le moins chaſte des ſacrifices.

Puiſque Derneval étoit entré volontairement dans le jardin, & qu'il ne témoignoit aucune inquiétude ſur les moyens d'en ſortir, il avoit une retraite aſſurée, & je le forcerois bien à me laiſſer ſortir avec lui. Cette ré-

flexion toute ſimple ſe préſenta tout-à-coup à mon eſprit, je n'en attendis pas une autre. Je ſaiſis l'extrémité de la branche qui me parut la plus longue & la plus flexible; je m'élançai, la branche ſe courba, & quoiqu'elle m'eût porté à peu de diſtance de la terre, je tombai lourdement. Au bruit de ma chûte, à l'apparition ſubite d'une figure auſſi étrange que la mienne, Dorothée frémit, Derneval ſe releva bruſquement, me ſaiſit par le bras, & ſoudain m'appuya ſur la poitrine le bout d'un piſtolet. Oh, ne la tuez pas! s'écria Dorothée d'une voix très-altérée; je regardai mon ennemi tranquillement & je lui dis d'un ton calme: je ne crains rien, Monſieur, je ſais bien que Derneval ne m'aſſaſſinera pas; mais ſoyez tranquilles auſſi, je ne trahirai pas vos amours fortunés. Tandis que je lui parlois, Derneval me regardoit de près.
D'abord

D'abord il fut trompé par ma coëffure féminine, par le petit *caraco* blanc, mais le caleçon déchiré attira auſſi ſon attention, & une toile très-fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles ſoupçons : eſt-ce une femme ? s'écria-t-il. D'un coup de main rapide, il éclaircit ſes doutes, & dès qu'il fut ſûr de mon ſexe : créature amphibie ! vous me direz qui vous êtes! —Derneval, je ſuis amant comme vous. —Amant de qui ? —De la fille la plus belle & la plus vertueuſe que ce couvent renferme. —Monſieur, comment s'appelle-t-elle ? comment vous nommez-vous ? (Je les regardai tous deux.) Je ſais vos noms, mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que je ſuis Gentilhomme. —Vous êtes Gentilhomme ! Monſieur, je ne vous demande qu'un moment.

Il remit ſon piſtolet dans ſa poche, & tandis qu'il réparoit certaine partie de ſon habillement fort en déſordre, Dorothée qui s'étoit avant tout occupée du ſoin de ſe rajuſter, me fixoit avec une attention que je pris pour de la hardieſſe. Son amant revint à moi : Monſieur, quelle que ſoit votre Maîtreſſe, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne : il faut que la mort de l'un de nous deux aſſure à l'autre un éternel ſecret. — Derneval, ſortons enſemble, je ſuis prêt à vous ſatisfaire. Et vous croyez que je le ſouffrirai? interrompit Dorothée, en ſe précipitant dans les bras de ſon amant; mon cher Derneval; & vous, M. de Faublas!... — De Faublas! qui vous a dit?.. — Je vous reconnois; vous êtes le Chevalier de Faublas, vous êtes le vivant portrait d'Adelaïde! je vous ai vu quelquefois au parloir, vous y demandiez votre ſœur, votre ſœur n'y alloit

jamais ſans cette jolie Mademoiſelle de Pontis... Un jour, un jour je vous ai ſurpris lui baiſant la main. Ah! c'eſt Mademoiſelle de Pontis que vous aimez! c'étoit vous qui chantiez hier cette romance, dont j'ai retenu le refrain.

La plus modeſte & la plus belle,
Celle-là m'a donné ſa foi !

Souvenez-vous qu'hier l'une de nos Dames a paſſé avec moi près de votre pavillon; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutoient; vous avez dû m'entendre les excuſer.... Chevalier, c'étoit vous qui chantiez cette romance ? c'étoit pour Mademoiſelle de Pontis que vous la chantiez ?... Derneval ! Faublas ! pourſuivit-elle, en uniſſant nos mains dans les ſiennes, la conformité de vos aventures vous doit inſpirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver dans l'autre, un compagnon diſcret,

un ami fidele, & vous iriez vous égorger ! & Sophie ou Dorothée feroit bientôt réduite à pleurer fon amant...... Monfieur de Faublas, jurez-moi une inviolable difcrétion. — Je jure par Sophie ! Et moi par Dorothée ! s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, & cet embraffement réciproque fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amans écouterent patiemment le récit des événemens qui m'avoient amené dans le lieu où je les avois furpris. Derneval me dit enfuite : la lune fe cache de plus en plus ; nous fortirons d'ici quand l'orage qui fe prépare, éclatera ; permettez que Dorothée & moi nous vous laiffions feul un moment.

Le moment fut long. Laffé d'attendre, je m'endormis fous l'arbre au pied duquel je m'étois jetté. Quand je me

réveillai, de rapides éclairs ſillonnoient une épaiſſe nuée, au ſein de laquelle le tonnerre rouloit avec un épouvantable fracas; le ciel vomiſſoit des torrens d'eau. Je me levai très-ſurpris de ne point voir paroître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude ſous l'allée couverte, du côté qu'ils avoient pris pour s'éloigner. Que les amans ſont diſtraits & préoccupés! tandis que les élémens étoient prêts à ſe confondre, Derneval & Dorothée s'amuſoient à des bagatelles!

Le ciel eſt en feu, me dit Derneval, on nous découvriroit peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore. — Derneval, vous en parlez à votre aiſe! je ſuis preſque nud! — Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me mouille pas auſſi? — Ah, Dorothée eſt avec vous.

Je m'éloignai triſte & penſif. Une

demi-heure après, il fallut retourner à Derneval, pour l'avertir qu'il ne tonnoit plus., & qu'une obſcurité profonde favoriſoit notre retraite. Il fit enfin ſes adieux à Dorothée. Amans heureux, leur dis-je alors, ayez pitié d'un couple amant ! ah Dorothée ! ah, vous qui ſavez comme il eſt doux de voir ce qu'on aime, vous n'ignorez pas ſans doute combien il eſt affreux d'en être ſéparé ! ah, montrez-moi ma Sophie, vous le pouvez.... Derneval me prit par la main, il me dit : Dorothée vous eſtime, elle aime Mademoiſelle de Pontis, nous ſommes freres ; vous verrez votre Sophie, vous la verrez. — La nuit prochaine ? mon cher compagnon. — Non, notre imprudence heureuſe cette nuit, pourroit ne pas l'être toujours. Je tremble d'expoſer Dorothée, vous ne voudriez pas compromettre Sophie ? Chevalier, nous ne nous

voyons ici que deux fois par ſemaine à-peu-près, & la nuit du rendez-vous eſt toujours une nuit pluvieuſe ou ſombre. Un ſignal dont nous ſommes convenus ne me trompe jamais ; & quant à vous, il ne ſera pas difficile de vous avertir, puiſque vous logez dans ce pavillon. Soyez tranquille, dans trois jours au plus tard, vous verrez Mademoiſelle de Pontis : partons.

Il me conduiſit vers la partie du mur où ſon échelle de cordes étoit attachée. Nous vîmes que de là je gagnerois bien mon pavillon, mais que je ne pourrois atteindre à ma fenêtre, ſous laquelle nous retournâmes. Derneval étoit d'une grande taille, il me fit monter ſur ſes épaules, & ſoutenant enſuite mes pieds avec ſes mains, il me pouſſa vigoureuſement, au moment où je ſaiſiſſois les cordes de ma jalouſie. Dès qu'il me vit chez moi,

il retourna à ſon échelle, au moyen de laquelle il eſcalada le mur en un inſtant.

J'étois ſatigué, j'avois faim, je m'endormis profondément, en attendant mon déjeûner, qui arriva ſur les dix heures du matin. On me remit en même tems une lettre venue pour moi par la petite poſte; elle étoit de Roſambert. Il m'apprenoit que le ſoir même de mon enlevement, Madame ma chere mere avoit oſé venir lui demander ce que Madame Ducange étoit devenue. Pour conſoler cette mere déſolée, & pour la déterminer en même tems à croire qu'il n'avoit jamais connu ſa fille, il avoit employé l'un de ces argumens victorieux, qui ne manquoient jamais leur effet ſur la Dutour. Au reſte, il me recommandoit de ne pas ſortir de chez moi, & d'y garder l'incognito le plus abſolu. Madame de B*** me faiſoit chercher

par-tout ; des gens apostés rôdoient toute la journée autour du couvent, mon pere ne pouvoit faire un pas sans être observé, & l'hôtel du Comte étoit investi, même pendant la nuit.

Infortunée Marquise, m'écriai-je, comme je vous ai délaissée ! de quelle ingratitude j'ai payé vos soins généreux & tendres ! pourrois-je vous faire un crime des mouvemens que vous vous donnez pour découvrir ma retraite ? si vous ne me cherchiez pas, vous m'aimeriez moins !

Je tirai de ma poche le portrait du Vicomte de Florville, & je le baisai. Je n'entreprendrai pas de justifier ces réflexions peut-être déplacées quoique justes, & ce mouvement sans doute condamnable quoiqu'involontaire ; tout ce que je puis dire au lecteur, pour l'engager à me continuer son indulgence, c'est qu'un moment après,

je ne ſongeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paroître à ſept heures du ſoir ; elle étoit accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord, mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux paſſerent ſous ma fenêtre. Dorothée pouvoit-elle être belle auprès de Sophie, auprès de Sophie qui brilloit entre toutes ſes compagnes, comme une roſe au milieu des autres fleurs ? Je ne pus me modérer en la voyant ſi près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalouſie que j'allois lever, leur prompte retraite prévint mon imprudence, & m'en fit repentir. Elles eurent du moins l'attention de s'aſſeoir ſous l'allée couverte, à peu de diſtance & vis-à-vis de mon pavillon. Sans doute, elles s'entretenoient de moi ; car ma jolie Couſine parloit avec feu, & regardoit toujours ma fenêtre. Bientôt aux geſtes de Dorothée, je

compris qu'elle montroit à ma Sophie, le côté du mur par lequel Derneval s'introduisoit dans le jardin. Mon cœur étoit pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain, même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaisir.

Cependant le ciel étoit calme & serein. Plus impatient qu'un laboureur dont une sécheresse de deux mois brûle les terres inutilement ensemencées, j'invoquois les vents du midi, j'allois sans cesse de la girouette au barometre. Le troisieme jour enfin, de gros nuages obscurcirent les rayons du Soleil couchant; la nuit sera pluvieuse, dit Dorothée en passant sous ma fenêtre, & moi, je crois qu'elle sera belle, répondit ma jolie Cousine. Ah! oui, bien belle! m'écriai-je assez haut. Les deux amies qui redoutoient toujours ma vivacité, s'éloignerent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon pavillon ; il me jetta une échelle de cordes que je fixai fur ma fenêtre, & bientôt j'embraffai mon frere. Nous avançâmes fous l'allée couverte ; ma jolie Coufine & fa tendre amie nous y attendoient. La voilà ! me dit Dorothée, je vous la livre avec confiance, Monfieur de Faublas ; elle ne vous aimeroit pas tant, fi vous n'étiez pas digne d'elle ! Ah ! croyez-moi, refpectez fa timide jeuneffe ; prolongez cette époque délicieufe de l'amour vertueux & pur. Que votre union foit innocente, puifqu'elle peut l'être encore ! qu'un jour un heureux hymenée.... hélas ! cet efpoir vous eft permis, belle Sophie, cette odieufe enceinte ne vous renfermera pas pour toujours.... D'affreux fermens... fes fanglots lui couperent la parole. Derneval, impatient de la confoler, l'entraîna, je reftai avec ma Sophie.

Qu'il

Qu'il me ſoit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois ; le véritable amour eſt timide & reſpectueux. Paſſer des heures entieres avec une Maîtreſſe adorée, tenir ſur ſes genoux la plus jolie des filles, reſpirer ſon haleine, ſentir palpiter ſon cœur, & ſe contenter de preſſer doucement ſa main, ne prendre qu'en tremblant un baiſer ſur ſes levres, ne pas oſer ſolliciter des faveurs plus précieuſes qui ſemblent réſervées pour l'amant aimé : voilà ce que le jeune Faublas n'auroit jamais cru poſſible. Voilà l'étonnante vérité dont ſa jolie Couſine le convainquit dans ce premier rendez-vous. J'approchois de Sophie, ſon ame purifioit la mienne.

C'eſt avec cette ardeur & ces vœux épurés,
Que ſans doute les Dieux veulent être adorés.

VOLT. Sémiramis.

Et Derneval, à qui la tendreſſe de Dorothée ne laiſſoit plus rien à déſi-

rer ; Derneval étoit peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui cette fois qui vint m'avertir qu'il étoit tems de nous retirer, que l'aurore ne tarderoit pas à paroître. — L'aurore ? il n'y a pas une heure que nous sommes ici ! Allons, Chevalier, interrompit Dorothée, prenez courage, nous nous reverrons dans trois jours. — Ah Sophie, je tremble toujours que Madame Munich.... — Mon cher Cousin, quand après souper ma gouvernante a bu quelques verres de ratafiat, elle ne songe plus qu'à dormir ; c'est moi qui reste chargée du soin de fermer la porte de notre petit appartement.... Allons, le tems se passe, interrompit encore Dorothée, il ne faut pas que le crépuscule nous surprenne ici. Derneval ! dans trois jours ; peut-être un peu plus tôt.... hélas ! peut-être un peu plus tard. — Adieu, ma Sophie ; dans trois

jours ; un peu plus tôt, ſi cela ſe peut; mais je vous en prie, jamais plus tard. Adieu, ma Sophie.

Pour cette fois le ciel s'intéreſſoit au vœux d'un amant. Un tems couvert me fit croire, le ſecond jour, que le rendez-vous ſeroit avancé. Ma jolie Couſine paſſant ſous ma fenêtre, à l'heure ordinaire, confirma mon eſpoir. La nuit ſera pluvieuſe ! dit-elle. — O ma Sophie !.... elle n'attendit pas la fin de ma réponſe.

Une heure après, mon traiteur frappa à ma porte. Je ſoupois quand un inconnu me remit une lettre, en me diſant qu'il étoit chargé d'apporter réponſe. Voici ce que Roſambert m'écrivoit :

« Je crains de tomber malade, mon
» ami, je ſuis ce ſoir d'une triſteſſe !...
» il y a près de deux heures que je
» n'ai ri. Auſſi ai-je l'ame pénétrée de
» ce que j'ai vu. Imaginez qu'en atten-

» dant l'heure de la comédie ; j'ai été
» ce ſoir faire un tour de promenade
» au Luxembourg. Une femme qui
» n'avoit pas mauvais tour, ſe prome-
» noit ſeule dans une allée écartée :
» moi par diſtraction ou autrement j'ai
» ſuivi la jolie rêveuſe. J'ai paſſé der-
» riere deux hommes aſſis ſur un banc
» iſolé. L'un deux avoit un mouchoir
» à la main : *Ah*, s'écrioit-il doulou-
» reuſement, *je croyois qu'il m'aimoit* !
» *le cruel* ! *il me livre volontairement aux*
» *plus mortelles inquiétudes*. Mon cher
» Chevalier, la voix de cet homme m'a
» frappé. J'ai laiſſé pour un moment
» la petite que j'allois atteindre, je
» ſuis revenu ſur mes pas, j'ai fixé les
» deux amis trop préoccupés pour
» m'appercevoir. Faublas, celui que
» j'avois entendu ſe plaindre, pleuroit
» amérement ; c'étoit votre pere !...
» L'autre ! je crois l'avoir rencontré

» quelquefois chez vous, ſi ce n'eſt pas
» Monſieur Duportail, c'eſt un hom-
» me qui lui reſſemble beaucoup.....
» Mon ami, le Baron pleuroit ! cela
» m'a tant affecté, que je n'ai plus
» ſongé à la quête du galant gibier que
» je courois d'abord. Je ſuis rentré
» chez moi pour vous écrire. Faublas,
» j'ai naturellement beaucoup d'ami-
» tié pour les jolies femmes, je ſacri-
» fierai dans l'occaſion mille petits
» ſcrupules au deſir d'avoir celle qui
» m'aura plu ; mais il y a des de-
» voirs !..... je conviens que Sophie
» mérite qu'on faſſe quelques fautes
» pour elle ; mais enfin votre pere pleu-
» roit ! Chevalier, réfléchiſſez-y ».

Je me recueillis un moment, & puis appellant l'inconnu : Monſieur, vous direz à celui qui vous envoie que je lui ferai réponſe demain.

Je n'attendis pas que minuit fut ſonné

pour deſcendre au jardin ; mais mon impatience ne pouvoit avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluſes ne vinrent qu'à l'heure marquée. Auſſi-tôt que Derneval ſe fit entendre, Dorothée courut au-devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. Chevalier, me dit Dorothée, vous avez le ſecret de ma vie, mais je vous dois une hiſtoire détaillée de mes amours long-tems infortunés. Elle en commença le touchant récit qu'elle ne put finir ſans verſer un torrent de larmes (1). Conſole-toi, ma chere Dorothée, conſole-toi, s'écria Derneval, tu n'as pas long-temps encore à gémir dans ta pri-

(1) Au moment où j'écris, je ne puis révéler les tragiques aventures de ces Amans. Un jour le Lecteur lès ſaura, & c'eſt alors que je l'inſtruirai des raiſons qui me forcent à les lui taire aujourd'hui.

ſon ; bientôt je t'arracherai à l'eſclavage ; bientôt tes indignes parens frémiront de ton bonheur qu'ils ne pourront empêcher. Et vous, Chevalier, pourſuivit-il avec chaleur, vous que nos malheurs ont touché, vous m'aiderez à les finir. Je rends grace au haſard qui m'a donné un ami, un frere d'armes, un compagnon tel que vous. Animés des mêmes motifs, expoſés à-peu-près aux mêmes dangers, dans notre intime union, nous trouverons notre ſûreté commune. Les ennemis de Dorothée ſont les vôtres ; je jure une haine éternelle à ceux de Sophie ; & malheur à qui troublera déſormais nos amours mutuellement protégés ! Derneval, j'y conſens volontiers ! J'embraſſai Dorothée, Derneval embraſſa ma Sophie.

Il n'étoit pas quatre heures du matin quand je rentrai dans mon pavillon ; cependant j'allai frapper au corps-

de-logis qu'habitoit mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *passe-par-tout*, & pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeoit de retourner à la campagne, que peut-être mon absence seroit longue; mais que je me réservois toujours son pavillon, pour avoir dans tous les cas un *pied-à-terre* à Paris.

Avant cinq heures, je fus à la porte de Rosambert. Les domestiques ne vouloient point réveiller leur Maître qui venoit de se coucher. Je fis tant de bruit, que le plus hardi alla dire au Comte, qu'une femme demandoit à lui parler. — A cette heure-ci? qu'elle aille au diable! .... écoute, écoute, est-elle jolie? — Oui, Monsieur. — C'est autre chose! il n'est pas trop tôt! qu'elle entre.... Hé! c'est Madame Firmin! ce tour-ci vaut l'autre! (il se jetta à mon col). Il me paroît que

ma lettre.... — Rosambert, faites-moi donner des habits d'homme, & je vais de ce pas chez M. Duportail. — Je crois que vous le trouverez, mon ami. Il est sûrement revenu, c'est sûrement lui que j'ai vu hier au Luxembourg. En vérité, le Baron m'a singulièrement touché. Savez-vous qu'il est venu ici dix fois, le Baron ! Il ne m'a jamais trouvé, j'avois donné des ordres si précis ! — Rosambert, faites-moi donner des habits.

On me choisit parmi les siens ceux qui se trouverent les plus courts. Je volai chez M. Duportail, qui fut aussi charmé que surpris de me voir. Lovzinski, lui dis-je, je viens vous livrer le fils de votre ami, je me remets en vos mains sans condition. Daignez seulement être médiateur entre mon pere & moi ; voulez-vous bien me conduire chez le Baron ? — A l'inf-

tant même, mon ami. Quel plaisir nous allons lui faire ! Mon cher Baron, quel doux moment tu vas passer!

En chemin, Lovzinski m'apprit que sur un faux avis il avoit été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Sensible à son malheur, je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : tant que Dorliska sera perdue, on ne pourra me la faire épouser.

Nous arrivâmes à l'hôtel. M. Duportail me pria d'attendre dans le salon ; & de le laisser entrer seul dans la chambre à coucher du Baron. Il me dit que c'étoit une précaution qu'il devoit prendre, moins pour engager mon pere à me pardonner, que pour le préparer par degrés à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maison, ravis de revoir leur jeune Maître ; Jasmin sur-tout ne pouvoit contenir sa joie.

Il n'y avoit pas deux minutes que M. Duportail parloit au Baron, quand j'entendis celui-ci s'écrier : Il eſt là, mon ami, allons, je ſuis sûr qu'il eſt là ! mais qu'il entre ! qu'il entre donc ! Je m'avançois vers la porte, elle s'ouvrit avec violence, mon pere preſque nud ſe précipita dans le ſalon ; les domeſtiques s'éloignerent par reſpect. Le Baron me prit dans ſes bras & me couvrit de baiſers. Je n'avois pas la force de dire un ſeul mot. Tout-à-coup mon pere, comme s'il ſe fût repenti de m'avoir montré toute ſa tendreſſe, me repouſſa d'un air irréſolu. Je me jettai à ſes pieds, & lui montrant une bourſe encore pleine d'or : mon pere, vous voyez que ce n'eſt pas la néceſſité qui me ramene à vous. Il ſe rejetta dans mes bras, me preſſa contre ſon ſein, m'embraſſa vingt fois, & mouilla mon viſage de

ſes larmes. Je n'avois plus que cette crainte, diſoit-il. Mon cher fils ! mon bon ami ! il eſt donc bien vrai que tu m'aimes ? J'avois peine à croire que cela ne fut pas ! Faublas, mon cher fils, tu ne ſais pas comme ce moment me dédommage des maux que j'ai ſoufferts ! cependant, mon ami, tu feras pere un jour ; ah ! puiſſent tes enfans t'épargner les chagrins que tu m'as donnés !

Mon pere vit bien que mon cœur étoit plein, que mes ſanglots étouffoient ma voix. Il eſſuya mes larmes, qui ſe confondoient ſur mon viſage avec les ſiennes : conſole-toi, mon cher enfant, me dit-il, je ne t'en veux pas, ſois bien perſuadé que je ne t'en veux pas ; tu m'as quitté, il eſt vrai, mais la circonſtance t'excuſoit. Tu m'as laiſſé pluſieurs jours dans l'inquiétude ; mais enfin tu es

revenu

revenu volontairement. Va ! j'étois plus inquiet que défiant, je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur.... tiens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimois ! hé ! qui ne fait pas des fautes à ton âge ? quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi ? Quel pere plus heureux que le tien peut se vanter d'avoir un meilleur fils ?.... allons, mon ami, le passé est oublié, reprend ton appartement, rentre dans tous tes droits.

M. Duportail s'étoit jetté dans un fauteuil, & nous regardoit tous deux avec un plaisir mêlé de douleur; nous l'entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le Baron emporté par sa joie, se leva brusquement, alla à son ami, prit sa main & lui dit : elle se retrouvera, ta fille ! elle se retrouvera, & mon fils... Il n'acheva pas, & s'adressant à moi : Faublas, vous renoncerez à

Sophie ? — A Sophie, mon pere ? — Oh, oui, je l'exige : sur ce point là, je serai toujours inflexible ; il faut me promettre de ne plus aller au couvent. — Ne pas aller au couvent ! — Mon fils, je vous répete qu'il faut me le promettre. — Hé bien, mon pere, puisque vous l'exigez absolument, je vous assure que je n'irai plus au parloir. — Voilà ce que je demande ! va, mon ami ; va te reposer. — Mais Adelaïde ? — Oui, elle est dans l'inquiétude. (Il écrivit un moment) Tiens ! voilà le nom du couvent dans lequel elle est maintenant ; cours-y, cours-y vîte : tu n'as pas d'idée du plaisir que tu lui feras !

Je remontai chez moi pour changer d'habits, & j'allai voir ma sœur qui plaignit beaucoup sa bonne amie, dont elle ignoroit le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval,

à qui j'appris le changement de ma demeure, & les raiſons qui l'avoient déterminé. Il loua beaucoup la ſage précaution que j'avois priſe de nous ménager, en tout événement, un aſyle dans le pavillon, & il me promit qu'avant la fin de la journée Dorothée ſeroit inſtruite de ces événemens qu'elle ne manqueroit pas d'apprendre à Sophie. Mous arrêtâmes que la nuit du ſurlendemain, nous irions au couvent s'il faiſoit beau. On ſait que les nuits pluvieuſes ou ſombres étoient pour nous les belles nuits; on ſait que ſur ce point les amans & les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même ſoir Juſtine vint chez moi. — Bon ſoir; ma petite Juſtine, il y a bien long-tems que nous ne nous ſommes rencontrés ſeuls! Oh Monſieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous

dire, Madame la Marquife.... — Tu es toujours bien jolie ! mon enfant ! — Monfieur, ma maîtreffe m'envoie... — Elle fait déjà que je fuis ici, ta maîtreffe ? — Oui, ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on eft venu le lui dire auffi-tôt.... mais finiffez, Monfieur, fouvenez-vous de nos conventions. — De quelles conventions parles-tu ? — Vous oubliez tout ! il y a quelque tems, il a été décidé entre nous, que lorfque je viendrois ici de la part de ma maîtreffe, je commencerois toujours par ma commiffion. — Hé bien, dépêche-toi donc de parler, ma petite Juftine. — Monfieur ma maîtreffe a été bien furprife, bien affligée de votre fuite ..... mais finiffez donc. — Hé ! finis toi-même, tu fais des préfaces comme un Auteur fifflé, ta maîtreffe a été bien furprife !.... crois-tu que je n'ai pas deviné cela ? — Un inftant

Monſieur. — Tiens, les exordes m'ennuient toujours; mais dans ce moment-ci ſur-tout.... au fait ! ma petite Juſtine, au fait ! — Ma maîtreſſe m'a chargée de vous annoncer que vos amours ſecrets.... — Mes amours ſecrets ! que veut-elle dire ? — Mais vos amours avec elle ne ſont pas publics, j'eſpere ? — Tu as raiſon, oui, oui. — Elle dit que vos amours ſont menacés d'un grand malheur : elle prévoit un événement fâcheux qui pourroit découvrir au Marquis le ſecret de votre déguiſement. — Le ſecret de mon déguiſement ! mais ma belle maîtreſſe ſeroit perdue ! — Auſſi elle ſe déſole, elle pleure, elle gémit. Au moins s'écrie-t-elle quelquefois, ſi je pouvois le voir ! — Hé bien, où eſt-elle ? où faut-il aller ? — Là ! voyez ! tous-à-l'heure je ne pouvois finir aſſez tôt ! maintenant le voilà qui veut me quitter ! — Ah, Juſtine, excuſe; mais

tu me dis que ta maîtreſſe ſe déſole ! quel eſt donc cet événement qu'elle craint ? — Monſieur, je n'en ſais rien. Demain à dix heures du matin elle vous le dira chez ſa marchande de modes ; vous y viendrez, n'eſt-ce pas ? — Très-certainement ! je n'abandonnerai pas la Marquiſe dans une ſituation auſſi critique... Ah ça, mon enfant ! voilà ta commiſſion faite.

Depuis ſi long-tems j'étois privé du plaiſir de voir la jolie femme-de-chambre, qu'on ne ſera pas étonné qu'elle ſoit reſtée un quart-d'heure avec moi.

La ſituation de la maîtreſſe étoit ſi triſte, qu'on ne ſera pas plus ſurpris de l'empreſſement avec lequel je courus au rendez-vous, le lendemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la Marquiſe s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'eſſuyoit les yeux. Mon-

ſieur, me dit-elle je vous prie d'excuſer mes importunités ; je n abuſerai pas de votre complaiſance, je ne vous demande qu'un moment d'attention. Je ne vous rappellerai pas, Monſieur, le ſervice important que je vous ai rendu il y a quelques jours ; je ne vous parlerai pas de l'ingratitude extrême dont vous l'avez payé ; je ne vous demanderai point où vous avez paſſé le tems qui s'eſt écoulé, depuis le jour de votre fuite juſqu'à celui de votre retour chez le Baron ; je ſens qu'il ne me convient plus de m'informer de votre conduite, je ſens que mes plaintes, mes reproches & mes queſtions, ſeroient également inutiles. J'ai perdu tous mes droits ſur votre cœur, je veux au moins conſerver votre eſtime ; un danger commun nous menace, je veux vous le montrer pour vous l'épargner. Jettez avec moi les yeux ſur le paſſé, Monſieur

je prétends me justifier à vous-même de ma tendresse pour vous : & pourvu que votre amitié me reste... de grace, ne m'interrompez pas... pourvu que votre amitié me reste, pourvu que vos jours soient en sûreté, je verrai tranquillement le péril auquel sont exposés mon honneur, & peut-être ma vie.

Monsieur, vous vous rappellez sans doute comment le hasard qui seconda si bien votre adresse, vous mit dans mon lit ?... hélas ! vous n'avez pas oublié de quel prix votre audace fut récompensée ? mais vous excuserez ma foiblesse, si vous songez qu'à ma place aucune femme n'eût été plus forte que moi (1). Le lendemain cependant, quand je vins à réfléchir qu'un jeune homme, que je connoissois à peine, possédoit mon cœur & ma personne, je fus épouvantée.

---

(1) C'est elle qui le dit.

Mais ce jeune homme brilloit de mille qualités réunies, ſa beauté m'avoit étonné, j'étois charmée de ſon eſprit, il paroiſſoit ſenſible, il n'avoit pas ſeize ans! je me flattai de captiver ſa tendre jeuneſſe, de former ſon cœur docile, j'oſai concevoir l'eſpérance de me l'attacher pour toujours. Je n'épargnai rien pour ſerrer davantage des nœuds trop précipitamment formés, mais que je voulois rendre indiſſolubles. Toutes mes eſpérances furent cruellement trompées; j'avois une rivale, je le découvris malheureuſement trop tard, je fis de vains efforts pour ramener l'infidele. Cependant il gémiſſoit dans l'eſclavage; j'oſai former le projet de le délivrer. L'excès de mon imprudence lui prouveroit l'excès de mon amour; ma témérité me rendroit peut-être mon amant! je n'examinai plus rien; j'exécutai l'entrepriſe la plus

hardie que jamais femme ait tentée !... hélas ! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale que sans doute le perfide a vue, pour qui l'ingrat m'a trahie !... ah ! pardon, Monsieur, ma douleur m'égare, ce ne sont pas là les expressions..... ce n'est pas ce que je voulois dire.... Monsieur, vous m'avez quittée, une autre vous haïroit peut-être ; moi, je vous demande votre estime & votre amitié.

O mon amie !.... je me jettai à ses genoux, je voulus prendre sa main qu'elle retira.

Votre amitié, Monsieur, elle m'est bien nécessaire.. relevez-vous, de grace, relevez-vous, daignez m'entendre jusqu'à la fin. Monsieur, votre ancien travestissement a nécessité des travestissemens nouveaux, mille imprudences ont suivi la premiere. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent ; mais on

ne sauroit tromper long-tems le public curieux & malin. Ce hasard qui nous a servis pourra nous perdre ; il ne faut qu'une indiscrétion de nos gens, qu'une rencontre imprévue, qu'un mot échappé. Voilà les réflexions que j'aurois dû faire plutôt ; mais je n'ai pas été sage, parce que je me croyois heureuse. Tant qu'un doux espoir à pu m'abuser, je me suis étourdie sur le danger ; mes yeux ne se sont ouverts que lorsque l'étonnante fuite de Madame Ducange a pénétré mon cœur de cette affreuse vérité que je n'étois pas aimée..... ah ! si mon erreur m'étoit restée, je serois encore au fond de l'abîme, sans l'avoir apperçu.

La marquise versoit un torrent de larmes ; je me jettai encore à ses genoux : ô ma tendre amie, je vous aime ! je vous aime !

Non, non, je ne le crois plus, je ne

peux plus le croire. Relevez-vous, Monſieur, je vous ſupplie de vous relever, je vous ſupplie de m'écouter. Tôt ou tard, je le prévois, notre liaiſon ſera découverte, la multitude appellera mon amour une aventure galante; & cette aventure, ſi les détails en ſont trouvés piquans, fera un éclat terrible! ce ſera l'hiſtoire du jour! le Marquis ſaura ſes affronts, il les ſaura... Chevalier, je vous demande une grace; une unique grace. Songez dès-à préſent à vous dérober au reſſentiment de Monſieur de B*** ; je l'attendrai courageuſement quand j'y reſterai ſeule expoſée. Partez, Faublas, partez! emmenez ma rivale, ſoyez heureux autant que vous m'êtes cher, autant que je ſuis malheureuſe!

Qui? moi? je ferois une double lâcheté! je fuirois le Marquis, je laiſſerois la plus généreuſe des femmes en but

à

à la fureur !... mais, ma chere maman, pourquoi ces alarmes cruelles ?....
» Elles sont trop bien fondées, Monsieur, apprenez l'embarras où je suis. Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du Marquis, & l'engager à chercher des éclaircissemens, dont le résultat me sera funeste. Monsieur vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette scene bizarre qui dans le tems nous a tant chagrinés tous deux, vous paroissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, & moi-même je souffrois d'être obligée de partager un bien qui me sembloit n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au Marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari trop exigeant me faisoit de fréquentes querelles, que je supportois à cause de vous. A cette épo-

que, nos rendez-vous se font multipliés, & je n'ai pas toujours conservé dans vos bras (ici la Marquise rougit beaucoup) cette présence d'esprit, si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, Monsieur, il y a près de trois mois que le Marquis n'a couché dans mon appartement, & cependant je suis... je suis enceinte.

Enceinte! répétai-je avec un cri de joie; enceinte! je suis pere! & je vous abandonnerois!... maman, ma chere maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chere que jamais.

Je suis enceinte! répéta aussi la Marquise, mais d'un ton si douloureux que mon cœur en fut déchiré; malheureuse mere! enfant plus malheureux! à ces mots elle s'étendit plutôt qu'elle ne se renversa sur le canapé où je m'étois assis près d'elle. Ses yeux se fermerent, sa tête retomba mollement

ſur ſon ſein ; mais le mouvement égal de ce ſein doucement agité, ſes levres toujours vermeilles, les roſes de ſon teint que me laiſſoit voir la toilette, négligée du matin & qui loin de ſe flétrir, brilloient d'un éclat plus doux ; tout m'annonça que l'état de foibleſſe dans lequel je la voyois, n'auroit pas de ſuites fâcheuſes. Mes baiſers brûlans ne purent la rendre à la vie ; je me précipitai dans ſes bras, elle treſſaillit ; & les plus vives ſenſations graduellement produites la tirerent enfin de ſa léthargie. D'abord ſes bras voulurent me repouſſer, bientôt ils m'attirerent : mon amante partagea mes tranſports, & me prodigua les noms les plus doux.

Me voilà donc expoſée à de nouvelles perfidies, me dit-elle, dès qu'elle eut repris ſes ſens ? Je la raſſurai par les proteſtations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pour-

tant quelque défiance ! quand je lui dis que Madame Ducange s'étoit réfugiée chez le Comte de Rosambert ; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit, en m'accablant des plus tendres caresses, qu'elle se croyoit au second mois de sa grossesse ; & je ne sortis du boudoir qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant, je me croyois un autre homme. Quelle nouvelle ! la Marquise venoit de m'apprendre ! comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adolescent ! déjà Faublas n'est plus ce jeune étourdi, faisant sifler dans ses mains une frêle baguette, frédonnant l'ariette nouvelle, coudoyant les hommes, regardant les femmes sous les nez, devançant à la course un char léger, passant comme un éclair au milieu de deux commeres qui jasent au coin d'une rue, marchant

ſur le pied de ce badaud qui regarde un eſcamoteur, renverſant ſur une borne cet autre nigaut qui lit une affiche, & toujours riant comme un fol des burleſques accidens cauſés par ſa vivacité! Non, la démarche du Chevalier, maintenant grave & meſurée, annonce un homme raiſonnable; la noble audace qui brille ſur ſon viſage, eſt tempérée par la douce joie dont ſon front rayonne; ſon regard fier avertit les paſſans du reſpect qu'ils lui doivent, dans toute ſa perſonne eſt répandu je ne ſais quel air de dignité, qui ſemble leur dire: honorez un pere de famille (1).

(1) *Honorez un pere de famille!* jeune étourdi! qu'oſes-tu penſer? que dis-tu? Faublas, mon cher Faublas, prends garde à toi. C'eſt ſur-tout ici qu'ils te blâmeront amérement, s'ils n'ont pas pitié de ton âge. C'eſt ici qu'ils t'accuſeront d'avoir plus de gaieté que de délicateſſe, plus de feu que de ſenſibilité, plus d'eſprit que de jugement. D'abord ils te

J'eſpérois trouver chez moi Roſambert, à qui je brûlois d'apprendre mon

---

diront que de tous les ſentimens, le plus impérieux, le plus excluſiſ, l'amour, le véritable amour, ne ſouffre ni diſtraction, ni partage; ils ſoutiendront que le volage amant de Madame de B***, n'eut jamais un attachement bien ſérieux pour Mademoiſelle de Pontis.

Toi, qui adoras toujours ta Sophie, lors même que tu ne ceſſois de lui donner des rivales, tu répondras dans l'innocence de ton cœur, que l'amant heureux d'une belle Dame, peut être auſſi l'amant tendre d'une jolie Demoiſelle. Ils conteſteront; tu aimes à diſputer, un combat polémique s'engagera peut-être: peut-être que ſelon l'uſage de tout tems pratiqué par les gens de lettres, ils te feront de beaux complimens le premier jour, pour te dire de groſſes injures le lendemain. Si tu n'es pas plus modéré, plus poli ou moins malin qu'eux, le peuple oiſif des cafés s'amuſera, & la queſtion reſtera à juger.

Mais un article plus délicat leur fournira contre toi des armes victorieuſes. Ils te diront que cet engagement ſacré commandé par la reli-

bonheur. Jaſmin me dit que le Comte étoit en effet venu ; mais qu'il n'avoit pu m'attendre long-tems. Une maladie dangereuſe tout-à-coup ſurve-

---

gion, avoué par les loix, le mariage, eſt de tous les liens le plus reſpectable quoique le moins reſpecté ; que ceux-là ſeulement méritent d'être *honorés*, qui, dans une union paiſible & chaſte, embraſſent des enfans dont la naiſſance ne donne aucun ſoupçon à l'heureux époux, ne coûte aucun remords à l'épouſe vertueuſe. Ils te diront que jamais le coupable pere d'un enfant adultérin, ne dut être appellé *pere de famille ;* que violer un ferment fait au pied des autels, c'eſt tranſgreſſer les loix divines ; que placer dans une famille abuſée des héritiers illégitimes, c'eſt troubler, de la maniere la plus inexcuſable, l'ordre de la ſociété. Jeune homme, ils te feront mille autres obſervations non moins preſſantes, & quand tu ſeras plus formé, tu conviendras.... Oui, tu conviendras qu'ils avoient raiſon, mais tu n'admettras leurs principes que pour en tirer d'autres conſéquences ; tu ſoutiendras la néceſſité du *Divorce.*

nue à l'un de ses oncles, dont il étoit seul héritier, l'obligeoit d'aller s'enterrer sur-le-champ au fond de la Normandie, dans une terre dont cet oncle étoit le Seigneur. Rosambert n'avoit pu dire à Jasmin, si son retour seroit prompt ; mais au cas que son exil se prolongeât, il me prioit de venir passer quelques jours avec lui, si j'en avois le courage, & si mes amours me le permettoient.

O ma jolie Cousine ! ton souvenir m'occupa le reste de cette journée, & durant tout le cours de celle qui la suivit, un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je soupai avec le Baron, ensuite au lieu de remonter chez moi, je descendis sous la porte cochere. Le Suisse enfin gagné par mes libéralités, ne me vit pas sortir. Je me rendis derriere le couvent, dans une rue écartée, où Dernoval accompagné

de deux fideles domeftiques m'atttendoit déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées, bientôt j'embraffai celle que j'adorois. Il faut avouer qu'elle eut cette nuit-là de grands combats à foutenir. Je n'ofois afpirer encore à l'entiere poffeffion d'une amante auffi honorée que chérie; mais je voulois obtenir des faveurs plus précieufes que celles qui m'avoient été jufqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entreprifes à chaque inftant renouvellées. A quatre heures du matin nous nous donnâmes le baifer d'adieu! Jafmin muni d'une groffe clef, attendoit mon retour, & m'ouvrit doucement les portes de l'hôtel, dès qu'il entendit le fignal convenu.

C'eft ainfi que pendant trois mois, je trompai la vigilance du Baron qui dormoit tranquille, tandis que Sophie

ayant à combattre ſa propre foibleſſe & mes deſirs toujours renaiſſans, m'étonnoit par ſa longue réſiſtance, me forçoit d'admirer les efforts heureux de ſa vertu ſans ceſſe exercée, me renvoyoit chaque matin mécontent d'elle, me revoyoit chaque nuit plus amoureux, & redoubloit mon ſupplice en m'avouant que tant de privations ne lui paroîtroient gueres moins douloureuſes qu'à moi, ſi elle n'en trouvoit un dédommagement bien doux dans le témoignage de ſa conſcience pure, & dans l'eſtime de ſon amant.

C'eſt ainſi que pendant trois mois, je trompai la jalouſie de Madame de B***, à qui mes journées étoient conſacrées. La Marquiſe me recevoit ſouvent chez ſa marchande de modes, quelquefois à ſa maiſon de St.-Cloud, quelquefois auſſi chez elle. J'arrivois rarement le dernier au rendez-vous.

Ma belle Maîtresse, charmée de mes empressemens, & peut-être étonnée de ma constance, sembloit craindre sur-tout d'épuiser mon amour. Son état qui exigeoit tant de ménagemens, fournissoit différens prétextes aux refus fréquens dont elle aiguillonnoit mes desirs. C'étoient des foiblesses d'estomac, des migraines, des maux de cœur, mille autres indispositions, qui toutes me rappellant qu'elle étoit mere, la rendoient plus intéressante à mes yeux. Etonné cependant de voir sa taille toujours aussi belle garder les mêmes proportions, j'attendois impatiemment cette *nuance d'arrondissement*, qui devoit m'assurer la paternité. Aux questions pressantes que je lui faisois de tems en tems, la Marquise répondoit qu'il étoit possible qu'elle se fût trompée d'un mois; que bien des femmes atteignoient le quatrieme & le cinquieme, avant que

leur taille arrondie eût décélé leur grossesse ; enfin, que le dérangement de sa santé & d'autres signes plus certains, ne lui permettoient pas de douter de son état.

Rosambert revint dans les premiers jours d'Octobre. Son oncle en mourant l'avoit mis dans l'embarras des richesses ; les Normands naturellement plaideurs, l'avoient chicané ; les jolies filles du pays de Caux l'avoient consolé. A la nouvelle de la grossesse de madame de B***, le Comte me félicita d'abord ; mais au récit des circonstances singulieres qui avoient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avoit faite, il sourit, & secoua la tête d'un air défiant.

Mon ami, me dit-il, tout cela n'est pas clair ; je crois que les allarmes de la Marquise n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup ; & son état me paroît au moins problématique. D'abord s'il

est

eſt vrai qu'à l'époque de cette aventure de l'ottomane, elle ait renoncé à Monſieur de B***; & c'eſt un effort dont je la crois bien capable, il eſt encore moins douteux, qu'aux premiers indices d'une fécondité traîtreſſe, elle ſe ſera arrangée de maniere que ſon heureux époux puiſſe s'attribuer tout l'honneur du chef-d'œuvre, qui ſeroit mis en lumiere huit mois après. Ainſi, vous concevez qu'elle n'a joué l'inquiétude, que pour attendrir davantage votre cœur compatiſſant. Mais il y a plus : je crois, mon cher Faublas, que vous n'avez pas encore eu l'eſprit d'être pere. Qu'eſt-ce, je vous prie, que cette groſſeſſe dont on ne vous inſtruit qu'au bout de deux mois. L'accident heureux ou ſiniſtre ne vous intéreſſoit-il pas aſſez pour qu'on vous l'apprît dès la premiere lune. Falloit-il, pour vous avertir, attendre pendant trente jours, que le

fecond courier manquât ? Et puis remarquez que trois mois fe font écoulés depuis la confiance ; trois & deux font bien cinq. Cinq mois révolus ! & rien ne paroît encore ! & de votre propre aveu, il n'y a pas trace d'embonpoint ! que diable ! mon ami, voilà de ces chofes fur lefquelles on ne peut tromper un amant. Mon cher Faublas, je vous affure que ce petit Chevalier là eft avorté...... Mon ami, cette groffeffe a été imaginée pour vous ramener, vous retenir & vous intéreffer. Au refte, la rufe n'eft pas mauvaife ; je n'en veux d'autre preuve que le grand fuccès qu'elle a eu.

Les obfervations de Rofambert me paroiffoient preffantes ; mais il m'en coûtoit beaucoup de renoncer au doux efpoir dont j'étois bercé depuis plufieurs mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le foir même.

Justine étoit venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrois me rendre chez sa Maîtresse ; je n'y manquai pas. Je n'eus pas besoin de frapper aux portes de l'hôtel, elles étoient ouvertes ; mais le Suisse me vit, je nommai Justine, & me coulant derriere une voiture qui venoit apparemment d'entrer ; je gagnai l'escalier dérobé. Arrivé au boudoir, j'ouvris la porte, j'entrai brusquement, & je ne fus pas peu surpris d'entendre M. de B*** qui parloit très-haut dans la chambre à coucher de la Marquise. A l'instant même, Justine sans doute effrayée du bruit que j'avois fait en ouvrant la porte, se précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

Il rentre dans le moment, me dit-elle, en me poussant dehors. J'eus bientôt descendu quelques degrés. Mais voyez donc cette sotte qui s'enfuit quand je lui parle, s'écria M. de B***,

qui pourſuivit Juſtine. Il entra dans le boudoir, à l'inſtant où elle tenoit d'une main le flambeau dont elle m'éclairoit, & de l'autre la porte entr'ouverte. La ruſée ſuivante, ſans répondre un ſeul mot, acheva de tirer la porte qu'elle ferma à double tour; & puis elle me fit ſigne de l'attendre. N'ayez pas peur, me dit-elle, dès qu'elle fut près de moi, il ne peut plus nous joindre: mais, Monſieur; ce boudoir vous eſt funeſte.

Ici Juſtine laiſſa échapper des éclats de rire que le Marquis entendit. L'impertinente! s'écria-t-il, elle rit de ſa ſottiſe, & elle me ferme la porte au nez. Je n'entendis pas le reſte, car Juſtine qui faiſoit d'inutiles efforts pour modérer ſa gaieté, recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras: fripone, tu vas payer pour ta Maîtreſſe! à ces mots je ſoufflai la bougie; je donnai

un baiſer à la rieuſe, & je l'aſſis doucement ſur les marches. — Hé! mais, Monſieur, que faites-vous donc?... quoi! ſur un eſcalier? Au lieu de répondre, je préparois le moment fortuné; mais Juſtine, un peu trop vive, fit un mouvement bruſque & ſi malheureux, que le flambeau qui ſe trouvoit à côté, d'elle, roula du haut en bas de l'eſcalier, avec un grand fracas. Qu'eſt-ce que cela, cria le Marquis à travers la porte, Juſtine, vous avez fait un faux pas: Oh ce ne ſera rien, rien du tout, lui répondit-elle d'une voix tremblante. Oui! rien, répliqua-t-il, & elle ne peut pas parler. Pendant ce court dialogue, Juſtine s'efforçoit de me chaſſer du poſte que j'occupois, & que je m'obſtinois à garder. Quoiqu'il me parût fort dur de quitter le champ de bataille, avant d'avoir remporté la victoire, il fallut m'y décider pourtant.

Le Marquis venoit de ſonner ſes gens, & nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Juſtine, qui venoit de faire un faux pas dans l'eſcalier dérobé. Je n'avois pas un moment à perdre. Au riſque de me rompre vingt fois le col, je deſcendis l'eſcalier dans un déſordre extrême. J'apperçus près de là une remiſe où je courus, non ſans peine, me cacher & me rajuſter de mon mieux. Je me diſpoſois à ſortir de ma retraite, pour traverſer la cour, quand les domeſtiques parurent au bas du grand eſcalier. Ils accouroient avec des lumieres, je n'eus que le tems d'ouvrir la portiere d'un caroſſe, dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Juſtine épargnoit la moitié du chemin à ceux qui la venoient ſecourir. Elle fut ramenée comme en triomphe, par les laquais charmés de l'avoir trouvée ſaine & ſauve, après une

aussi terrible chûte. Déjà ces Messieurs remontoient le grand escalier, en faisant mille exclamations joyeuses. Déjà je me préparois à profiter du momont pour m'échapper ; mais mon destin bizarre m'avoit réservé pour cette soirée les plus ridicules malhours. Du gros de la troupe se détacha tout-à-coup un grand diable de palfrenier, qui s'acheminant tout droit vers la remise, commença par poser sa chandelle sur le marche-pied du carosse, où je restois dans une horrible transe. Il visita ensuite une voiture remisée près de la mienne, (c'étoit apparemment celle qui venoit de ramener le Marquis,) il fit encore quelques tours sous la remise, & revenant enfin s'asseoir sur le commode marche-pied, après avoir ôté sa chandelle qu'il souffla : elle ne peut tarder à venir, dit-il, attendons-la. Dès que cette lumiere qui me gênoit cruel-

lement fut éteinte, je me ſentis plus tranquille. La nuit étoit ſi ſombre, il faiſoit un brouillard ſi épais, qu'on ne diſtinguoit rien à quatre pas de diſtance. Cependant un grand quart d'heure s'étoit écoulé; la perſonne deſirée n'arrivoit pas; je m'impatientois dans ma priſon autant que mon geolier, qui juroit tout bas ſur ſon marche-pied.

Enfin j'entendis un léger bruit dans la cour; le palfrenier l'entendit auſſi, car il ſe leva en touſſant doucement, on lui répondit ſur le même ton, on s'avança, on lui parla tout bas. C'eſt bon, répéta-t-il aſſez haut pour que je l'entendiſſe : dans celui-là, ajouta-t-il, & il frappa ſur mon carroſſe. A ces mots, on quitta l'intelligent domeſtique, qui reſté ſeul, vint à ma portiere, la ferma à clef, paſſa de l'autre côté, en fit autant, & ferma de même l'autre voiture remiſée près de la mienne. Main-

tenant, se dit-il à lui-même, je puis allumer ce réverbere ; & comme s'il y avoit eu un parti pris de me désoler, il alla précisément en face de la remise, allumer un très-gros fanal, qui, dans le fond de cette cour moins large que profonde, jettoit, malgré le brouillard, un assez grand jour pour qu'on pût aisément distinguer tout ce qui s'y passoit. Après cette belle opération, il s'éloigna en sifflant.

Vous qui lisez cette funeste aventure, si vous aimez Faublas, plaignez-le. On le chasse d'un boudoir, on le dérange sur un escalier, on le poursuit sous une remise, on l'emprisonne dans un carosse, il est inquiet, il est morfondu, & pour comble de malheur, il n'a pas soupé.

L'odeur des mets qu'on préparoit dans les cuisines, venoit jusqu'à moi, & je n'en ressentois que plus vivement

combien il eſt douloureux quelquefois d'avoir bon appétit. Ma ſituation cependant me paroiſſoit ſi triſte, que ce n'étoit pas la faim qui me tourmentoit le plus. Ces mots dans *celui-là*, me faiſoient faire de terribles réflexions. Avois-je été découvert ? le Marquis, enfin bien inſtruit, préparoit-il ſa vengeance ?

O mon ange tutélaire ! ô ma Sophie, ce fut toi que j'invoquois dans ce moment critique. Il eſt vrai que toujours ſéduit par l'objet préſent, je t'avois oubliée pendant quelques heures ; il eſt vrai que j'étois dans l'infortune quand je t'adreſſai mon tardif hommage ; mais honore-t-on moins dans ſon cœur le dieu dont on néglige quelquefois le culte ; & n'eſt-ce pas ſurtout lorſqu'ils ſont malheureux, que les hommes implorent la divinité ?

J eus tout le tems de ſonger à ma jolie Couſine. J'aurois pu m'évader

peut-être, mais je n'osois le tenter parce que les domestiques alloient & venoient sans cesse dans la cour, parce que le fatal réverbere eût éclairé tous mes mouvemens, parce qu'enfin dans la crainte qu'on ne m'eût découvert, & qu'on ne me guettât au passage, j'aimois mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, & je finis par m'endormir dans mon poste.

Le bruit de la porte cochere qui crioit sur ses gonds, me réveilla sur le minuit. Le Suisse, un trousseau de clefs à la main, fermoit toutes les serrures & barricadoit toutes les portes. C'étoit l'instant que je redoutois, c'étoit sans doute celui qu'on avoit attendu pour me venir assiéger ? j'en fus quitte pour la peur. Le Suisse rentra paisiblement dans sa loge ; un domestique éteignit les réverberes, chacun s'alla coucher.

Le silence profond qui régna bientôt dans l'hôtel, me rassura totalement. Il étoit clair qu'on ne songeoit pas à moi, & que ces mots *dans celui-là*, qui m'avoient tant inquiété, indiquoient seulement une aventure nocturne, dont j'allois être le témoin. Cependant je sortois d'en embarras pour retomber dans un autre ; ma prison paroissoit devoir être le lieu de la scene qui se préparoit. Dans un espace aussi étroit, un tiers ne pouvoit qu'incommoder les acteurs, & j'étois d'ailleurs très-intéressé à ce que ceux-ci, quels qu'ils fussent, ne me découvrissent pas. Je ne pouvois donc sortir trop tôt du carosse. Je voyois encore de la lumiere dans les appartemens ; mais il n'y en avoit plus dans la cour ; mais le brouillard étoit toujours fort épais. Je pouvois, sans craindre d'être apperçu, tenter enfin la descente ; je l'exécutai fort

fort heureusement. Quel plaisir j'éprouvai, quand je sentis le pavé de la cour ! un jeune Parisien, engagé pour la premiere fois de sa vie dans une promenade sur mer, ne ressent pas une joie plus douce en rentrant dans le port.

Un léger retour sur moi-même calma l'ivresse de ce premier transport. Puisque tout étoit fermé, je m'étois procuré seulement une prison moins incommode ; j'avois faim, j'avois froid, & pour comble d'ennui, une horloge éternelle sonnant des quarts quand je croyois compter des heures, me fatiguoit de son bruit monotone, & me promettoit la plus longue des nuits. Les bougies s'éteignoient peu-à-peu dans les appartemens, une profonde obscurité régnoit par-tout ; cependant personne ne paroissoit encore ! mon impatience étoit égale à ma curiosité.

Il eſt enfin trois heures du matin. J'entends quelque mouvement dans la cour. Un homme dont je ne puis diſtinguer les traits s'avance doucement ; je recule avec précaution ; il ouvre la portiere & monte dans le caroſſe, au moment où, preſſé d'un deſir curieux, je m'aſſieds modeſtement derriere.

Après un quart-d'heure de ſilence, l'inconnu frappe des pieds, & tout d'un coup apoſtrophant à la fois la nuit, le froid, le brouillard, & une perſonne qu'il appelle chienne, il deſcend du caroſſe, ſe promene ſous la remiſe, & pour ſe diſtraire apparemment, il vient à deux pas de moi, ſatisfaire un beſoin très-malhonnête. Ce Monſieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux ſignes d'impatience. La chienne ! s'écrie-t-il à tout moment, & il accompagne cette exclamation de quelques autres expreſſions plus éner-

giques. Enfin il ajoute : que c'eſt bête, de me donner rendez-vous ici, de ne pas vouloir que j'aille dans ſa chambre comme les autres fois ! elle vient me conter que la nuit derniere, Madame a entendu du bruit, & que ça tache ſon honneur. Son honneur ! je dis, ça ſe peut bien : mais faut-il pour cela qu'elle me laiſſe pendant deux heures gober le brouillard & le rhume ! la chienne de femelle ne ſait donc pas que quand un homme eſt gêlé....

La complainte de l'amoureux, (on devine que c'en étoit un) fut interrompue par un léger bruit, qui attira ſon attention & la mienne. Il ſe leva, alla au-devant de la perſonne aimée, la joignit à peu de diſtance, & lui reprocha ſa lenteur. Elle ſe juſtifia par un baiſer bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant ; il répliqua de la

même maniere, & la converſation s'anima au point, que le choc égal & ſoutenu de leurs levres amoureuſement preſſées, forma bientôt un doux concert, dont un tiers obſervateur devoit peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avois d'être découvert, je joignois alors un deſir inquiet de ſavoir quelle étoit la beauté facile, dont le langage avoit à la fois tant de douceur & d'énergie ; mais les ténebres épaiſſes qui m'avoient protégé contre l'amant, déroboient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple qui s'entendoit ſi bien ſans parler, monta dans le caroſſe. Il en partit auſſi-tôt des ſoupirs étouffés, des gémiſſemens tendres, & la caiſſe violemment pouſſée, fit en une minute, vingt ſoubreſauts, qui m'apprirent aſſez à quelle eſpece d'exercice ſe livroient ceux qui étoient dedans. Etrangement

cahotté derriere, je ſongeois à quitter ma place, quand la voiture remiſe par degrés dans ſon parfait équilibre, m'annonça que les atheletes reprenoient haleine. Mon cher la Jeuneſſe! dit alors une voix dont je reconnois les accens ſi doux.... hélas! & ſi trompeurs.... mon cher la Jeuneſſe!... Ma chere Juſtine! répond auſſi-tôt le butord, & je ſens la caiſſe reprendre ſon balancement perfide!

J'aſſaie de me gliſſer en bas, un grain de ſable ſe rencontre ſous mes pieds & s'écraſe en criant. Mon dieu! dit Juſtine, qu'eſt-ce? j'entends du bruit!.... vois dans la cour.... nous ſommes ſurpris.

La Jeuneſſe étonné deſcend, paſſe près de moi ſans me voir, marche au haſard dans la cour & affecte de touſſer. Juſtine plus morte que vive, eſt reſtée immobile dans le caroſſe.

Je me montre à la portiere : c'eſt moi, charmante enfant, j'ai tout entendu, renvoie la Jeuneſſe tout-à-l'heure ; ſonge ſur-tout qu'il me faut un gîte, & que je n'ai pas ſoupé. — Quoi! Monſieur de Faublas, vous étiez là ? — Oui, j'étois là ; mais renvoie la Jeuneſſe, donne-moi une chambre, donne-moi à ſouper. Je te dirai après ce qui m'eſt arrivé, ce que j'ai entendu, ce que tu as fait ?

A ces mots je regagne mon poſte en tâtonnant. La Jeuneſſe revient, il aſſure à Juſtine qu'elle s'eſt trompée, qu'il n'y a perſonne. Juſtine ſoutient qu'elle a entendu du bruit, que quelqu'un eſt levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer ſon triſte amant, qui ne la quitte qu'après l'avoir embraſſée pluſieurs fois, & ſur la parole qu'on lui donne, que dès le lendemain même, on lui offrira ſa revanche à

une heure & dans un lieu plus commode.

Dès qu'il se fut éloigné, Justine me déclara qu'elle ne savoit où me conduire. Monsieur, me dit-elle, passe la nuit chez Madame. — Quoi! le Marquis?... — Il l'a voulu absolument. — Ah! ah! mais tu as une chambre, toi, Justine? — Oui, Monsieur, tout près de l'appartement de Madame. — Hé bien, mon enfant, conduis-moi dans ta chambre. Il y a sept mortelles heures que je m'enrhume & que je jeûne ici; voudrois-tu m'y laisser mourir de faim & de froid? Oh non, Monsieur de Faublas, oh! sûrement non; mais c'est que... si ma Maîtresse entend du bruit? — Bon! je n'en ferai pas tant que la Jeunesse en a fait la nuit derniere.

Justine me prit par la main, & tous deux marchant sur la pointe du pied, alongeant le col & prêtant l'oreille,

nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en queſtion. Juſtine alluma une lampe & ſe hâta de faire du feu. Elle n'oſoit me fixer, mais ſon regard timide & détourné, ſembloit me demander grace; & je voyois ſur le minois chiffonné de la friponne, un petit air boudeur & confus qui le rendoit plus piquant qu'à l'ordinaire. Oh, que j'étois tenté de lui pardonner ! oh qu'un jeune homme de dix-ſept ans, a peine à garder ſa colere dans la chambre d'une jolie fille de ſon âge! je ne pouvois douter que la Jeuneſſe ne fût heureux ; mais je l'étois auſſi ; il ne s'agiſſoit donc plus que de ſavoir lequel des deux on aimeroit davantage? Oui, mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel ! partager mes plaiſirs avec un valet ! il ne falloit en vérité rien moins qu'une idée auſſi repouſſante, pour m'empêcher de faire, en ce mo-

ment, une infidélité de plus à la Marquiſe, une injure nouvelle à ma Sophie.

Auſſi-tôt que les réflexions délicates eurent étouffé les deſirs renaiſſans, je ſentis ma faim davantage : donne-moi donc à ſouper, Juſtine. — Je n'ai rien, monſieur Faublas. — Quoi! rien du tout? — Ah, ſi fait! dans ma commode deux pots de confiture. — Que deux, Juſtine? — Oui, les voilà, je n'en donne qu'à mes bons amis, au moins! — En ce cas, mon enfant, c'eſt donc la Jeuneſſe qui a entamé celui-là. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne l'avoir pas étrillé ton la Jeuneſſe, le jour qu'il galoppoit après moi, au pont de Sêve. — Ah! vous lui avez donné un coup de fouet! il avoit le bras tout noir! — Je ne m'étonne plus de l'intérêt que tu pris dans le tems à cette rencontre... mon enfant, donne-moi du pain. — Je n'en

ai point. — Pas une bouchée. — Pas une miette. — Et à boire ? — Oh ! de l'eau plein ce pot à l'eau.

Deux pots de confiture ! c'eſt le ſouper d'une Religieuſe. Il eſt ſain, mais il eſt léger ; mais mon eſtomac n'étoit pas content : & pour le reconforter, il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais & les entrailles. Quelle douleur ! Juſtine paroiſſoit ſouffrir de ma détreſſe. *Le feu n'alloit pas aſſez bien ;* elle tiſonnoit & ſouffloit ſans ceſſe. *Je devois geler ;* elle boutonnoit mon habit. *Ce chapeau ne ſuffiſoit pas pour me garantir du froid ;* il fallut me laiſſer coëffer d'un de ſes bonnets de nuit. *On ſentoit des vents coulis par-tout ;* elle alloit, pour me les épargner, fourrer du papier ſous la porte. Juſtine infatigable prévenoit les beſoins que j'avois, & ceux même que je n'avois pas ; Juſtine enfin me

prodiguoit les attentions fines & recherchées, les petits soins délicats, toutes ces caresses empressées dont vous accable toujours une femme qui vous trompe, ou qui va vous tromper.

Monsieur, me dit enfin la rusée suivante, curieuse de savoir comment je m'étois trouvé l'espionnant à trois heures du matin; je croyois que vous aviez eu le tems de regagner la porte cochere, je vous connois si prompt, si leste! je n'avois pas songé que dans le désordre où vous étiez, il vous falloit quelques minutes... Je l'interrompis pour lui conter de point en point ce qui m'étoit arrivé dans l'hôtel, depuis que j'y étois entré. Elle se contraignit pour ne pas rire, quand je lui parlai du boudoir; le souvenir de sa chûte sur l'escalier, la fit presque rougir; un faux air de commisération parut sur sa maligne figure, quand je lui

racontai mon emprisonnement dans le carosse, mais lorsque j'en vins à la derniere partie de mon récit, que je comptois égayer par quelques épigrammes, il se fit dans tout son maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baissa les yeux, pencha la tête, pâlit un peu, & de sa main droite comptant les uns après les autres les cinq doigts de sa main gauche, elle hasarda timidement quelques mots d'une justification fort difficile.

Monsieur de Faublas, ne me dites pas ce qui s'est passé dans le carosse, je le sais, j'y étois. — Tu veux donc bien en convenir ? — Oui : mais je ne vous ai pas fait une infidélité. — Comment ! es-tu bien sûre de ce que tu dis là, mon enfant ? — Certainement je ne vous ai pas quitté pour la Jeunesse, c'est au contraire la Jeunesse que j'ai trompé pour vous — Ah ! ah ! — Oui, Monsieur

Monſieur Faublas vous ne m'aimez que depuis quelques mois, vous ? — Et la Jeuneſſe ? — il y a plus de deux ans ! Je vous ai préféré dès que je vous ai vu, mais je n'ai pas voulu rompre tout-à-fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage. — Tu t'y prends bien ! — Vous riez, mais ſoyez ſûr qu'il m'épouſera. — Sans doute, Juſtine, il t'épouſoit il y a une demi-heure ? — Que je ſuis malheureuſe ! je vois que vous êtes fâché contre moi, & peut-être que demain ma Maîtreſſe me chaſſera. — Quoi ! tu penſes que je lui dirai ?... — Non, Monſieur, ce n'eſt pas cela ; mais Madame la Marquiſe n'eſt pas contente de ma chûte ſur l'eſcalier, elle n'en a pas été la dupe. Quand je ſuis rentrée, M. le Marquis eſt venu à moi, il avoit l'air de me plaindre ; mais Madame m'a regardée de travers. Elle mérite cela, a-t-elle dit ſéchement,

elle n'avoit qu'à defcendre tout de fuite, au lieu de s'amufer fur l'efcalier. Elle ne m'a rien dit depuis, parce que Monfieur ne l'a pas quittée; mais elle a reçu mes fervices avec beaucoup d'humeur, & je crains bien que demain...
— Juftine, fi elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi, je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la Marquife prétend qu'elle eft enceinte....
— Ah ! Monfieur, je vous affure....
— Oui, ce que tu m'as affuré plufieurs fois ; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre : je faurai tôt ou tard la vérité, & fi tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. — Mais, Monfieur, je vous la dis.. —Alors ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainfi, Juftine, il eft donc vrai que ta Maîtreffe n'eft pas enceinte ? — Monfieur, elle vous a conté cela dans le temps,

pour ſe racommoder avec vous ; & cette nouvelle a paru vous faire tant de plaiſir, que depuis elle n'a jamais pu ſe décider... vous auriez tort de lui en vouloir. Tout ce qu'elle en fait, c'eſt pour vous plaire. — Oui, oui... Juſtine, ſi elle te renvoie je te chercherai une place, & en attendant, tiens.

Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui préſentois : vous feriez bien, me dit-elle, de vous jetter ſur mon lit. — Mon enfant, je ne ſuis pas mal ſur cette chaiſe. Juſtine inſiſta ; mais mon malheureux ſort me pourſuivoit. Je refuſai, en lui obſervant qu'elle devoit être plus fatiguée que moi ; que ſon lit lui étoit néceſſaire ; qu'un ſimple matelas me ſuffiroit, ſi elle vouloit bien m'en faire le ſacrifice pendant quelques heures.

Juſtine docile à regret étendit par terre, près de la cheminée, ſa paillaſſe,

ſur laquelle elle mit un matelas, enſuite elle ſe jetta toute habillée ſur ſon lit, beaucoup diminué par le partage; puis me ſouhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement & pouſſa un long ſoupir. Je ne ſais quoi me fit ſoupirer auſſi malgré moi; mon imagination toujours vive, égaroit ma foible raiſon; j'allois ſuccomber, quand tout-à-coup je me rappellai ma Sophie. Il eſt vrai que je me ſouvins auſſi du balancement de la caiſſe. Quoiqu'il en ſoit, au lieu d'aller au lit de Juſtine, je me précipitai ſur celui qu'elle venoit de me faire. Je poſai ma tête ſur mon bras devenu mon oreiller, je m'endormis profondément, & je laiſſe au Lecteur à décider ſi ce fut le dégoût qui étouffa le deſir, ou ſi pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avoit un peu plus de deux heures

que je goûtois les douceurs d'un repos bien néceſſaire, quand je fus réveillé par cet horrible cri : au feu !

Je me leve, je me frotte les yeux, c'étoit moi qui brûlois, c'étoit Juſtine qui crioit de toutes ſes forces. Lui ordonner de ſe taire ; étouffer dans mes mains cruellement chauffées, le feu qui a déjà conſumé la moitié du pan gauche de mon habit ; rejetter dans la cheminée le tiſon enflammé, qui, ayant roulé juſqu'à la paillaſſe, y avoit mis le feu auſſi bien qu'au matelas ; ſaiſir près de la toilette de Juſtine un grand ſceau de fayance, qui heureuſement ſe trouva plein d'eau ; imbiber du fluide preſque glacé la paillaſſe & le matelas ; d'un coup de main arracher la couverture & les draps de Juſtine ; jetter le lit de plumes d'un côté, le ſecond matelas de l'autre ; renverſer le bois de lit d'un coup de pied, ce

fut l'affaire d'un moment : je fis tout cela plus vîte qu'on ne le lira.

Cependant plusieurs personnes attirées par les cris de Justine, accouroient à sa chambre ; on lui crie d'ouvrir sa porte. Peu s'en faut que je ne perde la tête, en reconnoissant la voix de ma belle Maîtresse & celle de son sot époux. Où me cacher ? il n'y a point de lit, il n'y a point d'armoire ! je ne vois que la cheminée, je m'y fourre : Justine approche une chaise pour m'aider à y monter.

Mais ouvrez donc, Justine, s'écrie le Marquis. Justine en tenant la chaise répond que le feu est éteint. N'importe, ouvrez, réplique la Marquise, ou je vais faire jetter la porte en dedans. Encore faut-il que je m'habille, dit Justine en tenant toujours la chaise. Vous vous habillerez demain, répond son Maître furieux.

Tous les domeſtiques ſont accourus ; on leur ordonne d'enfoncer la porte. A l'inſtant même je m'élance & je me cramponne. Juſtine retire la chaiſe, elle court à la porte, elle ouvre, on entre. La chambre ſe remplit de gens qui tous à la fois interrogent, répondent, commentent, s'effraient, ſe raſſurent, ſe félicitent & ne s'entendent pas. Parmi tant de voix confondues, ſe diſtingue aiſément la voix grêle du Marquis : cette impertinente ! qui met le feu à mon hôtel ! qui nous fait de ces peurs là ! qui trouble mon ſommeil & celui de ſa Maîtreſſe ! La Marquiſe pendant que ſon mari gronde, fait jetter par la fenêtre la paillaſſe & le matelas qui avoient fait tout le mal ; elle viſite la chambre, & voit qu'il n'y a plus de danger. Que chacun ſe retire, dit-elle. Les hommes obéiſſent d'abord ; quelques femmes, plus curieuſes peut être

que zélées, offrent leurs ſervices à ma belle Maîtreſſe, qui leur ordonne une ſeconde fois de ſe retirer.

Comment avez-vous mis le feu ici, crie le Marquis toujours en colere? — Un moment donc! lui dit la Marquiſe, attendez donc qu'ils ſoient tous partis. — Et parbleu! Madame, quand ils entendroient! le beau myſtere! — Hé! mais, Monſieur, ne voyez-vous pas que cette enfant eſt encore tremblante? Croyez-vous d'ailleurs qu'on ſe brûle exprès? — Madame, vous voilà! vous voilà avec votre Juſtine? vous lui paſſez tout. Hé bien, moi! je ſoutiens que c'eſt une ſotte, une étourdie, qui finira mal, je vous en avertis! tenez! j'ai toujours remarqué dans ſa phyſionomie qu'elle étoit un peu folle. Voyez cette figure! n'y a-t-il pas quelque choſe d'égaré? n'apperçoit-on pas... Allons, Juſtine, interrompit la Marquiſe,

apprenez-nous par quel accident.....
— Madame, je lisois. Une belle heure, pour lire, s'écria le Marquis, là ! ne faut-il pas avoir perdu la tête ? Madame, reprit Justine, je me suis endormie, la lumiere que je n'avois pas éteinte & qui étoit trop près du matelas... Y a mis le feu, interrompit encore le Marquis, le grand miracle ! & que lisiez-vous donc de si beau la nuit, Mademoiselle ? Monsieur, répliqua la maligne suivante, c'est un livre qui s'appelle... le physionomiste complet. Le Marquis s'appaisa tout-à-coup & se mit à rire : c'est le physionomiste parfait qu'elle veut dire. — Oui, Monsieur, oui, le physionomiste parfait.
— Hé bien, Justine, n'est-il pas vrai que ce livre là est amusant ? — Oui, Monsieur, bien amusant... c'est pour cela... Et ce livre, où est-il ? demanda la Marquise. Après quelques instans

de silence, Justine répondit : Je ne le trouve pas, il est apparemment brûlé. Comment ! brûlé ! s'écria le Marquis, mon livre est brûlé ! vous avez brûlé mon livre ? — Monsieur.. — Et pourquoi prenez-vous mes livres ? Mademoiselle, qui vous a permis de prendre mon livre & de le brûler ? Hé Monsieur, lui dit la Marquise, vous criez à me rompre la tête! — Comment ! Madame, l'impertinente brûle mon livre ! — Hé bien, Monsieur, vous en acheterez un autre. — Oui, vous en acheterez ! vous en acheterez ! vous croyez donc, Madame, que cela se trouve comme un roman ? il n'y avoit peut-être que cet exemplaire dans le monde ! & cette sotte le brûle ! Hé bien, Monsieur, répliqua vivement la Marquise, si ce livre est brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autres, vous vous en passerez, je ne vois pas grand mal

à cela. — En vérité, Madame, l'ignorance... tenez, je m'en vais, car je vous dirois... & vous, Mademoiselle, je vous le répete, vous êtes une sotte, une étourdie, une folle; & il y a long-tems que je l'ai vu dans votre physionomie ! il s'en alla.

Posé en travers dans une cheminée étroite & sale, forcé d'appuyer la tête & les épaules d'un côté, de roidir les jambes de l'autre, & pour plus grande sûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvois dans la plus incommode des situations. Je commençois à me fatiguer beaucoup. Cependant il falloit prendre patience, il falloit savoir comment tout cela finiroit; je recueillis mes forces & je prêtai l'oreille.

La Marquise commença. Le voilà parti! c'est ce que je voulois. Nous sommes seules; j'espere, Mademoiselle, que vous voudrez bien m'expliquer

votre chûte d'hier au ſoir, le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures ; & comme vous ſentez que je ne crois pas à cette petite hiſtoire du livre brûlé, je me flatte que vous daignerez m'apprendre auſſi, par quel accident le feu vient de prendre ici. — Madame... — Répondez, Mademoiſelle, vous n'étiez pas ſeule chez vous ? — Madame, je vous aſſure... — Juſtine, vous allez mentir!... — Madame, je liſois... comme je vous l'ai dit... — Vous mentez, Mademoiſelle ; le livre dont vous parliez tout-à-l'heure eſt dans mon cabinet. — Hé bien, Madame, je travaillois... je couſois... mais vous touſſez, Madame, vous vous enrhumez. — Oui, je m'enrhume, cela eſt vrai. Je vois que je ne pourrai pas ſavoir la vérité ce ſoir. Je vous laiſſe, Mademoiſelle, demain je ſerai ſans doute plus heureuſe, ou bien...

(elle

(elle revint ſur ſes pas.) Il faut de peur d'un nouvel accident, éteindre cela tout-à-fait, dit elle.

Elle prit en même temps le pot-à-l'eau qui ſe trouva ſous ſa main, & le vuida ſur les trois ou quatre tiſons qui ſe conſumoient dans les coins de la cheminée. Auſſi-tôt s'éleva une épaiſſe fumée, qui entrant à la fois par ma bouche, mon nez & mes yeux, faillit à m'étouffer. Mes forces m'abandonnerent, je tombai ſur mes pieds. La Marquiſe recula d'effroi. Je ſortis promptement de la cheminée, la terreur fit place à l'étonnement. Nous nous regardions tous trois en ſilence.

Mademoiſelle, dit enfin la Marquiſe à Juſtine, en la fixant d'un œil courroucé : il n'y avoit perſonne chez vous! & puis m'adreſſant un doux reproche : Faublas ! Faublas ! Juſtine ſe jetta aux genoux de ſa Maîtreſſe : Mada-

me, je vous aſſure... — Quoi ! Mademoiſelle, vous oſez encore !... Pendant que la pauvre Juſtine tâchoit de fléchir & de perſuader la Marquiſe, je conſidérois avec attention la ſimple parure de celle-ci. Un ſeul jupon mal attaché couvroit négligemment des charmes que mon imagination auroit devinés, que mes yeux avoient vus, que ma mémoire me rappelloit. De longs cheveux noirs épars couvroient ſes épaules d'albâtre, & retomboient mollement ſur ſa gorge entiérement découverte... que ma maîtreſſe étoit belle!.. j'oubliai la ſuppoſition de groſſeſſe ; & ſaiſiſſant une main que je baiſai : ma chere maman, les apparences ſont ſouvent trompeuſes. — Ah Faublas, à qui m'avez-vous ſacrifiée ! — A perſonne ; un mot d'explication, & ma juſtification ne ſera pas difficile. Juſtine voulut m'appuyer de ſon témoignage. Vous êtes

bien audacieuſe, lui dit ſa Maîtreſſe... Oui, vous avez raiſon, bien audacieuſe ! cria le Marquis de B***, qui laſſé d'attendre ſa femme, la venoit chercher.

La Marquiſe ſouffle la lumiere, me donne un baiſer ſur le front, & me dit tout bas : Faublas un peu de patience, je reviendrai dans un inſtant. Elle éleve la voix & s'adreſſe à Juſtine : Mademoiſelle, ſortez, venez avec moi. Juſtine qui connoît les êtres, ne fait qu'un ſaut; la Marquiſe ſort, repouſſe ſon mari qui alloit entrer, tire la porte, la ferme à double tour, retire la clef, & me voilà encore une fois en priſon.

Pour cette fois, mon eſclavage me parut ſupportable; un doux eſpoir au moins m'étoit permis. Mes comiques tribulations ſi étrangement variées, prolongées ſi cruellement pendant la nuit entiere alloient ſans doute finir,

& la Marquiſe bientôt revenue, ne pourroit me refuſer le juſte dédommagement de tant de maux ſoufferts pour elle. Cette conſolante idée ranima mon courage, je pris une chaiſe que j'adoſſai contre la porte, & comme un chaſſeur à l'affut, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux ; on parloit vîte, on parloit haut, on diſputoit avec aigreur. Je jugeai que la Marquiſe, ne pouvant ſe débarraſſer de ſon mari, avoit pris le parti de le quereller, & je ne doutai pas qu'elle ne réuſsît bientôt à l'impatienter aſſez, pour l'obliger à quitter la place : il en arriva tout autrement. Après d'aſſez longs débats, la Marquiſe accourut de ſa chambre vers la mienne. Voilà bien, diſoit-elle avec feu, la ſcene la plus ſcandaleuſe ! ne me ſuivez pas, Monſieur ! gardez-vous de me ſuivre.

Elle étoit déjà au bout du corridor, tout près de ma prifon. Je ne fais fi elle s'accrocha quelque part, mais le pied lui manqua, & elle tomba fi rudement, que la clef de ma chambre s'étant échappée de fa main, vint rebondir contre ma porte. Mon amante infortunée jetta un cri terrible. Son mari qui la fuivoit de près la releva ; plufieurs femmes accoururent, on la ramena chez elle, Un moment après le Marquis s'écria : elle eft bleffée ! que mes gens fe levent ! que le fuiffe ouvre les portes ! qu'on amene le premier Chirurgien !

Oh comme mon cœur palpita dans ce trifte moment! que le malheur de la Marquife me caufa d'inquiétude! qu'alors il me parut douloureux d'être ainfi renfermé, de ne pouvoir apprendre fi fa bleffure étoit dangereufe, fi fes jours n'étoient pas menacés! mon impatience s'accrut par mes réflexions. Au milieu

des embarras qu'un pareil accident alloit causer dans ces momens de trouble & d'agitation, Justine pourroit-elle quitter sa Maîtresse? Songeroit-elle à me délivrer? Le temps étoit précieux, le jour commençoit à paroître. Si je parvenois à m'échapper, si je pouvois rentrer chez moi, Jasmin, le premier venu que j'enverrois à l'hôtel du Marquis, me rapporteroit des nouvelles de sa femme. Il falloit donc tenter tous les moyens possibles de me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochere qu'on ouvroit avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obstacles étoit levé, me donna l'espérance de pouvoir surmonter ceux qui me restoient. J'essayai d'abord, mais inutilement, de tirer à moi, par-dessous la porte, la clef restée dans le corridor. Je voulus ensuite démonter la serrure, en détachant les vices qui la fixoient; mais elles étoient rivées en dehors.

J'examinois la ferrure avec attention, je tâchois de l'ouvrir avec mon couteau, quand la Jeuneffe, dont je reconnus la voix, me dit tout bas : c'eft toi, Juftine ? Je te croyois chez ta Maîtreffe ? ouvre-moi donc. L'occafion étoit trop belle pour la laiffer échapper; je prends mon parti fur le champ, & réfolu de donner quelque chofe au hafard, je déguife ma voix en la diminuant. Je contrefais de mon mieux celle de Juftine, & gliffant, pour ainfi dire, les mots à travers la ferrure, je réponds : c'eft toi la Jeuneffe, dis-moi donc comment va ma Maîtreffe. — Ta Maîtreffe va bien, la peau eft à peine écorchée, Monfieur vient de nous dire que le chirurgien a dit que ce n'étoit rien ; mais comment ne fais-tu pas cela, toi ? ouvre-moi donc. — Je ne puis pas, mon bon ami, Madame m'a enfermée. — Bah ! — Oui,

tiens, la clef eſt par terre dans le corridor : cherche.

La Jeuneſſe regarde & trouve la clef, il ouvre la porte & me regarde : ah mon dieu ! c'eſt le diable, dit-il. Je tente le paſſage, il m'adreſſe un grand coup de poing ; je pare & je ripoſte. Le coup eſt ſi prompt, ſi heureux, que le coquin tombe à la renverſe, avec une balafre ſur l'œil. Je ſaute par deſſus lui, je me précipite ſur l'eſcalier ; mon ennemi ſe releve & me pourſuit. Plus agile que lui, parce que je ne ſuis pas éclopé, parce qu'un motif plus preſſant m'anime, je traverſe rapidement la cour, & déjà j'ai franchi le ſeuil de la porte cochere, quand la Jeuneſſe d'autant plus furieux qu'il déſeſpere de m'atteindre, s'aviſe de crier de toutes ſes forces : arrête ! au voleur !

J'avois enfilé une rue de traverſe, la peur me donnoit des aîles. La Jeuneſſe

ſuivi de quelques autres domeſtiques crioit encore ; mais tous étoient loin derriere moi. Je me croyois ſauvé, lorſquau détour d'une rue, je tombai dans une patrouille de la garde de Paris. Le ſergent m'arrêta ſur ma mine. En effet, il étoit impoſſible d'en préſenter une plus étrange. Tant de ſoins m'avoient occupé ſur la fin de cette nuit, qu'alors ſeulement je m'apperçus du groteſque équipage dans lequel je courois les rues. Une partie de mon habit brûlée, l'autre bariolée de ſuie, toute ma perſonne barbouillée de fumée, & enfin ma tête enterrée dans un bonnet de nuit de Juſtine ! je ne m'étonnai plus qu'en me voyant, la Jeuneſſe eût dit : c'eſt le diable ?

Malgré la ſurpriſe que me cauſoit à moi-même ce coſtume rembruni, j'aſſurai au Sergent que j'étois un honnête

homme. Il paroiſſoit peu diſpoſé à m'en croire ſur ma parole ; & d'ailleurs ſa Jeuneſſe arriva ſur ces entrefaites, avec ſa ſequelle eſſoufflée. Tous les valets m'environnerent & crierent à tue-tête aux ſoldats qui me ſerroient : arrêtez-le! c'eſt un coquin! c'eſt un voleur! amenez-le à l'hôtel. Je demandai qu'on me conduiſit chez le Commiſſaire du quartier ; ma requête fut trouvée ſi juſte, qu'on y ſatisfit ſur-le-champ.

Le Commiſſaire attendoit un ſcellé; quand il ſut qu'il ne s'agiſſoit que de recevoir une plainte, il parut mécontent d'avoir été réveillé ſi matin. Mon ami, me dit-il, qui êtes-vous? — Monſieur, je ſuis le Chevalier de Faublas, votre très-reſpectueux ſerviteur. — Ah pardon, Monſieur, où logez-vous? — Chez mon pere, le Baron de Faublas, rue de l'Univerſité. — Que faites-vous? — Pas grand-choſe, comme tant

de jeunes gens de famille. — D'où ſortez-vous? — Diſpenſez-moi de répondre à cette queſtion là. — Je ne puis ; d'où ſortez-vous ? D'une cheminée. — Monſieur, voilà de mauvaiſes plaiſanteries que vous pourriez payer cher. — Non, Monſieur ce ſont des vérités que mon habit prouve, regardez. — Où alliez-vous ? — Me coucher. — Belles réponſes! où eſt le plaignant ?

La Jeuneſſe ſe montra. — Mon ami, comment vous nommez-vous ? Je répondis pour lui : la Jeuneſſe. Monſieur.. De grace ! me dit l'homme de loi, je parle à ce garçon. (à la Jeuneſſe.) Où logez-vous, mon ami ? — Dans le cœur d'une des femmes de madame la Marquiſe, répliquai-je auſſi-tôt. — Monſieur, ce n'eſt pas vous que j'interroge ! (à la Jeuneſſe.) Que faites-vous, mon ami ? — Il careſſe les demoiſelles dans les carroſſes.

Le Commiſſaire frappa du pied : la Jeuneſſe me regarda d'un air interdit. Le pauvre garçon troublé ne ſavoit plus que répondre aux queſtions dont l'accabloit notre Juge bourgeois. Il dépoſa cependant qu'il m'avoit trouvé enfermé chez Mademoiſelle Juſtine, dans une chambre de l'hôtel du Marquis de B***, que je forçois une ſerrure, & qu'en ſortant *je l'avois apoſtrophé, lui plaignant, d'un coup de poignet ſur l'œil.*

L'homme de loi qui voyoit dans tout cela des choſes très-graves, me pria de m'aſſeoir un moment ; il parla bas à ſon Clerc ; quelques minutes après je vis arriver le Marquis de B***.

(*Il éleve la voix en entrant.*)

On vient de m'avertir qu'un voleur... Ah, ah, c'eſt M. Duportail.

LE

LE COMMISSAIRE.

Monſieur Duportail ! mais ce n'eſt pas là le nom que Monſieur nous a fait écrire.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Pardon, Monſieur Duportail ; mais je vous vois dans un état !... comment ?.... pourquoi ?....

FAUBLAS, (*ſe penchant à l'oreille du Marquis.*)

Il m'eſt arrivé l'aventure la plus plaiſante !.... je vous conterai cela.... mais ce n'eſt pas là le moment.

LE MARQUIS, (*le regardant beaucoup.*)

Oui.... oui.... mais comment diable arrive-t-il que vous vous trouviez chez moi, dans cet équipage ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Marquis, je vais vous lire la déposition.

FAUBLAS.

Inutile..... (*bas au Marquis.*) Je vous conterai tout cela.

LE MARQUIS, (*le regardant d'un air incertain.*)

Oui, oui; mais voyons la déposition.

Le Commissaire alloit la lire; j'attirai le Marquis dans un coin de l'étude; & affectant de lui parler bas: tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je, vous savez comme mon pere me gêne! s'il apprenoit jamais!.... si le Commissaire s'avisoit de l'envoyer chercher!

LE MARQUIS, (*haut.*)

Il est donc enfin revenu de Russie, Monsieur votre pere?

FAUBLAS.

Oui.

LE MARQUIS.

Parbleu ! c'eſt un homme bien ſingulier ! il eſt introuvable & vous auſſi. J'ai été vingt fois à l'Arſenal....

LE COMMISSAIRE.

Mais Monſieur ne demeure pas à l'Arſenal.

LE MARQUIS.

Monſieur Duportail ne demeure pas à l'Arſenal ?

LE COMMISSAIRE.

Monſieur ne ſe nomme pas Duportail.

LE MARQUIS.

Ne ſe nomme pas Duportail ?....... en voilà bien d'un autre.

LE COMMISSAIRE.

Riez, Monſieur, riez tant qu'il vous plaira ! mais Monſieur nous a déclaré demeurer rue de l'Univerſité, & s'appeller Faublas.

LE MARQUIS, (*reculant tout étonné.*)

Heim !.... quoi !.... comment ?.... qui parle de Faublas.

FAUBLAS, (*à l'oreille du Marquis.*)

Chut ! chut ! j'ai donné ce nom là, parce qu'il eſt fort déſagréable de décliner le ſien chez un Commiſſaire.

LE MARQUIS.

Je comprends ? ..... Comment ſe porte Mademoiſelle votre ſœur, Monſieur ?

FAUBLAS, (*d'un ton triſte.*)

Aſſez bien.

LE MARQUIS.

Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dites que vous ne connoiſſiez pas ce Monſieur de Faublas.

FAUBLAS.

Ah, c'eſt que vous me parliez du fils! ..... qui eſt un mauvais ſujet..... mais le pere! ..... brave Gentilhomme.

LE MARQUIS.

Ah ça, dites-moi donc par quel haſard mes gens vous ont pourſuivi....

LE COMMISSAIRE.

Monſieur le Marquis, écoutez la dépoſition, elle eſt ſérieuſe.

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, liſez, j'écoute.

FAUBLAS, (*au Marquis.*)

Monſieur le tems ſe paſſe.

LE MARQUIS.

Cela ne ſera pas bien long.

FAUBLAS.

Mais je vous raconterai tout cela.

LE MARQUIS.

Sans doute ; mais voyons ce que mes gens ont dépoſé...... vous pouvez être tranquille, je ſais bien que vous n'êtes pas un voleur.

Le Commiſſaire lut la dépoſition toute entiere ; le Marquis fit rentrer la Jeuneſſe reſté dans la cour avec les autres domeſtiques. La Jeuneſſe confirma tout ce qu'il avoit dit, & entra dans de nouveaux détails bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvois nier.

LE MARQUIS.

Monsieur, étoit enfermé dans la chambre de Justine ?... mais comment diable ! j'y suis entré & je ne l'y ai pas vu !

FAUBLAS.

Preuve que je n'y étois pas, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais ma femme y est entrée aussi, elle y est même restée assez longtems !... Monsieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

FAUBLAS.

Autre preuve que je n'y étois pas ?... (*au Commissaire.*) Monsieur, vous voyez combien est vague l'accusation dont on me charge ; trouvez bon que je me retire.

LE COMMISSAIRE.

Non pas, Monſieur ! non pas. Sentinelle ! barrez la porte !

FAUBLAS.

Quoi ! Monſieur ! vous pourriez ?...

LE COMMISSAIRE.

J'en ſuis bien fâché, Monſieur : mais vous entrez dans un hôtel, on ne ſait comment ni par où ; on vous trouve enfermé dans la chambre d'une Demoiſelle !.... cela n'eſt pas clair..... moi, je vois qu'on pourroit rendre plainte en ſéduction.

FAUBLAS.

Juge de paix, recevez les dépoſitions, écoutez les témoins, attendez les preuves, & toujours fidele au vœu de la

loi, rejettez ſur-tout les perfides probabilités. Ce que vous appellez une conjecture, n'eſt jamais qu'une incertitude, ſur-tout quand il y va de l'honneur, je ne dis pas d'un noble, mais d'un citoyen, d'un homme quel qu'il ſoit.

LE MARQUIS.

Permettez..... Monſieur, où avez-vous connu Juſtine ?

FAUBLAS.

Monſieur, je pourrois me diſpenſer de répondre à cela ; cependant je veux bien vous donner une preuve de ma complaiſance. J'ai connu Juſtine, en même tems qu'une certaine femme Dutour, dont elle étoit l'amie, & qui ſervoit ma ſœur.

LE MARQUIS, (*d'un air ſatisfait.*)

Oui ! qui ſervoit Mademoiſelle Duportail ?

LE MARQUIS.

Mais nous ne vous avons pas vu, où diable vous étiez-vous caché ?

FAUBLAS.

Dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Mais ma femme retournoit dans la chambre de Justine.... alors elle vous auroit vu.

FAUBLAS.

Point du tout, je l'entendois venir, je *regrimpois* dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Et vous faisiez bien. Oh ma femme ne peut souffrir chez elle le plus petit désordre. Ce n'est pas qu'elle soit moins indulgente qu'une autre; mais écoutez

donc,

donc, une femme honnête ne veut pas être compromiſe. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne ſoit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire. Et même ſur cet article elle pouſſe quelquefois l'indifférence trop loin; quelquefois elle excuſe dans ſes amis, des foibleſſes..... Monſieur, Mademoiſelle votre ſœur eſt-elle encore à Soiſſons?

FAUBLAS, (*paroiſſant héſiter.*)

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Quoi! vraiment! toujours dans ce Couvent?

FAUBLAS, (*jouant l'embarras.*)

Oui, Monſieur..... oui.... pourquoi non?

LE MARQUIS.

Je vous demande cela, parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS.

Dans les environs de Paris !..... Ce quelqu'un là s'eſt trompé, Monſieur, ce n'étoit ſûrement pas ma ſœur..... Mais, Monſieur le Marquis, tout eſt fini, je penſe ? allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, tout n'eſt pas fini, j'attends quelqu'un.

Ce quelqu'un entra au moment même, c'étoit mon pere : l'homme de loi lui dit :

A qui ai-je l'honneur de parler, Monſieur ?

Le Baron de FAUBLAS.

Monſieur, je ſuis le Baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, Monſieur, j'ai mille excuſes à vous faire. Je vous avois fait avertir, parce que ce jeune homme, chargé d'une accuſation aſſez grave; avoit pris votre nom & ſe diſoit votre fils; mais ſa déclaration étoit fauſſe. Je ſuis fâché qu'on vous ait dérangé.

LE MARQUIS, (*au Commiſſaire.*)

Comment! ſa déclaration étoit fauſſe! mais ne vous ai-je pas prié, Monſieur, de laiſſer ce nom de Faublas ſur votre procès-verbal. (*tout bas au Chevalier.*) Vous ne ſentez donc pas les conſéquences de cela, vous? Si une fois ce Com-

miſſaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable pere, & cela fera une ſcene..... Priez ce Monſieur de Faublas de vous laiſſer ſon nom, cela finira tout.

Le Chevalier de FAUBLAS, (*au Marquis.*)

Je n'oſe.....

LE MARQUIS.

Je vais lui dire, moi !... (*au Baron.*) Dites qu'il eſt votre fils.

Cependant le Baron ſtupéfait de tout ce qu'il voyoit, regardoit tour-à-tour le Commiſſaire, le Marquis & moi : Monſieur, répondit-il enfin au Juge attentif, vos ſoins ne ſont pas perdus, ma peine n'eſt pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrois peut-être le méconnoître ; mais le lieu même où je le trouve, ſollicite mon indulgence pour lui. Je le con-

nois fenfible & fier ; s'il a fait quelque fottife, un interrogatoire ici l'en a fans doute affez puni.... Monfieur, ce jeune homme vous a dit fon véritable nom, il eft mon fils.

LE MARQUIS, (*au Baron.*)

Bien ! très-bien !

LE COMMISSAIRE.

Mais je n'entends plus rien à cela, je vais envoyer chercher ce Monfieur Duportail.

LE MARQUIS, (*au Chevalier.*)

Il n'entend plus rien à cela, je crois bien.

LE BARON, (*avec fierté au Commiffaire.*)

Monfieur ! quand je dis qu'il eft mon fils ! . .

LE MARQUIS, (*au Baron, en le tirant par son habit.*)

A merveille! (*au Chevalier.*) Il joue son rôle à merveille.

LE CHEVALIER, (*au Marquis.*)

Oh, le Baron est un homme d'esprit! & puis il a de grands torts à réparer envers nous.

LE COMMISSAIRE, (*au Baron.*)

Monsieur, tout cela est fort bon; mais il y a une plainte.

LE MARQUIS, (*crie de toutes ses forces.*)

Je m'en désiste.

LE COMMISSAIRE, (*au Marquis.*)

Cela ne suffit pas, Monsieur; l'affaire est d'une nature!..... Le ministere public est intéressé.

LE BARON, (*avec violence.*)

Le ministere public intéressé !..... De quoi s'agit-il donc ?

LE MARQUIS.

Bah ! d'une misere..... une intrigue d'amoureux.

LE COMMISSAIRE.

Une intrigue d'amoureux !

LE MARQUIS, (*au Commissaire.*)

Hé ! oui, Monsieur, une aventure galante. (*au Baron.*) Ce n'est pas autre chose qu'une aventure galante, je vous le certifie, moi !

LE COMMISSAIRE, (*au Marquis.*)

Monsieur, il y a fausse déclaration, effraction, sévices, séduction.

LE BARON, (*avec le plus grand emportement.*)

Cela n'eſt pas poſſible ; qui dit cela ? qui oſe attaquer ainſi l'honneur de mon fils & de ma Maiſon ?

LE MARQUIS, (*au Chevalier.*)

Ah, mais comme il joue donc ſon rôle ! cela n'eſt pas concevable.

(*Au pere.*) Allez, Monſieur, tranquilliſez-vous, il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monſieur votre fils a couché avec une des femmes de ma maiſon ; & pour ſe ſauver, il a roſſé l'un de mes laquais, voilà tout.

LE BARON, (*au Commiſſaire.*)

Monſieur, vous ſavez mon nom, ma demeure ; vous trouverez bon que j'emmene mon fils, en vous répondant de lui.

LE MARQUIS.

Oui, & moi auſſi, j'en réponds. (*au Chevalier.*) Ah c'eſt qu'il ne faut pas perdre la tête !

LE COMMISSAIRE.

Meſſieurs, vous ſerez tenus de le repréſenter en tems & lieu, même par corps.

LE BARON.

Ah ! même par corps !

LE MARQUIS.

Oui, par corps, par corps : allons-nous-en.

Nous ſortîmes tous trois. Ah ! Monſieur, dit alors le Marquis à mon pere, ah ! Monſieur, comme vous jouez la comédie ! que de naturel ! que de vérité ! vous donneriez des leçons à ceux qui

invités pour demain, à dîner chez M. le Duc de ***, à l'entrée du Boulevard S.-Honoré. Si le tems change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries ; moi, je monterai un instant au Château, j'ai à parler à M. de Saint-Luc qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, & soyez prêt de bonne heure.

Justine étoit chez moi, quand j'y arrivai. La Marquise avoit ressenti de mortelles inquiétudes, en apprenant qu'un voleur caché dans la chambre de Justine, avoit été arrêté & conduit chez un Commissaire, où Monsieur de B*** s'étoit aussi-tôt transporté. Elle avoit chargé sa femme-de-chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour & de me prier de l'instruire exactement de tous les détails d'une rencontre, dont les

les ſuites pouvoient être très-ſérieuſes. Juſtine pleura, qnand elle ſut que je l'avois ſacrifiée pour ſauver ſa Maîtreſſe. Je ſens bien, me dit-elle, que cela ne pouvoit ſe faire autrement; mais Monſieur va dire qu'il faut qu'on me chaſſe; & Madame déjà fâchée contre moi, ſaiſira peut-être avec plaiſir cette occaſion de me renvoyer. Je conſolai la pauvre fille, en l'aſſurant que je lui trouverois une place, & que dans tous les cas, je ne l'abandonnerois pas.

Dès que Juſtine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai & je courus chez Roſambert, à qui je racontai les joyeux accidens de la nuit paſſée. Je lui dis enſuite que s'il vouloit voir Adélaïde, il ſe trouveroit le lendemain matin aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle l'*allée du printems*. Le Comte me promit qu'il y ſeroit avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une viſite

de Derneval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verroit au couvent, quelque tems qu'il fît. Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous ſéparer. — Comment? — Les affaires qui me retenoient ici ſont terminées; tout eſt préparé pour la grande entrepriſe que je médite depuis pluſieurs mois. Dans la nuit de demain j'enleve Dorothée. — Ah! Derneval, & comment verrai-je ma Sophie, quand vous nous aurez abandonnés? — N'avez-vous pas votre pavillon? — Mais la grille du jardin? — Vraiment! vous avez raiſon, je n'y ſongeois pas. — Derneval, pourriez-vous livrer au déſeſpoir votre ami, & l'amie de votre amante? — Non, Chevalier, non, je parlerai à Dorothée; nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille; croyez que, s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets.

Derneval me laiſſa livré à des réflexions cruelles, qui m'agiterent toute la ſoirée & toute la nuit ſuivante. Il part, me diſois-je, il part avec ce qu'il aime ! & moi je reſte, & peut-être ne verrai-je plus ma Sophie ! Sophie oſera-t-elle ouvrir cette grille ? Oſera-t-elle venir ſeule au jardin ? Et puis l'enlevement de Dorothée ne ferat-t-il pas dans ce Couvent un éclat terrible ? Ne prendra-t-on pas les plus ſages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne ſe renouvelle ? Le jardin ne ſera-t-il pas mieux gardé qu'auparavant ? Ah ! ma jolie Couſine, il ne me ſera plus permis que de t'appercevoir quelquefois à travers les jalouſies de mon pavillon. Ah, Derneval ! ah ! Dorothée ! vous nous abandonnez ! eſt-ce là ce que vous nous aviez promis ? ...... C'eſt ainſi que ne prévoyant pas les grands évenemens

qui ſe préparoient, je reprochois à Derneval ſon départ précipité, que bientôt j'allois deſirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit un brouillard épais qui tomba au lever du ſoleil. Le Baron plutôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le tems étoit humide & froid. Il ne ſavoit s'il iroit chercher Adelaïde, il craignoit que ſa chere fille ne s'enrhumât. J'obſervai à mon pere que le ſoleil alloit échauffer l'air, & qu'aucune journée de l'automne ne ſeroit plus belle. M. Duportail qui arriva ſur les dix heures, fut de mon avis; nous allâmes tous trois chercher ma ſœur à ſon couvent; & bientôt nous deſcendîmes aux Tuileries. Le Baron ordonna à ſes gens d'aller nous attendre *au pont tournant*. Je monte, nous dit-il, chez Monſieur de Saint-Luc, promenez-vous...... — Dans l'allée du prin-

tems, mon pere ? — Oui, je ſuis à vous tout-à l'heure.

Nous fîmes pluſieurs tours d'allée : Roſambert parut enfin ; il remercia le haſard qui lui procuroit une auſſi heureuſe rencontre ; il fit à Adelaïde tous les complimens qu'elle méritoit, & pendant un quart-d'heure, il s'occupa tellement de la ſœur, que le frere étoit oublié. Cependant je faiſois mille efforts pour m'attirer ſon attention. Impatient de le conſulter ſur les malheurs nouveaux qui menaçoient mes amours, je le pris par le bras, & priai de m'accorder un moment. Il daigna enfin m'entendre, nous doublâmes le pas ſans nous en appercevoir. Ma ſœur qui ne pouvoit régler ſa marche ſur la nôtre, reſta derriere, accompagnée ſeulement de M. Duportail. Nous ne ſongeâmes à revenir ſur nos pas, que quand nous

fûmes au bout de l'allée. En nous retournant, nous vîmes Adelaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes; nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque diſtance, nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus, mon pere & M. de B***; ils ſe parloient avec chaleur : courons vîte, me dit Roſambert, il ſe fait là-bas quelque quiproquo! Au moment où nous arrivâmes, le Marquis diſoit à mon pere :

De quoi vous mêlez-vous, Monſieur?

Le Baron de FAUBLAS.

De quoi je me mêle! Connoiſſez-vous celle que vous inſultez?

LE MARQUIS.

Si je connois Mademoiſelle Duportail!

LE BARON, (*avec emportement.*)

Ce n'eſt pas Mademoiſelle Duportail, Monſieur, c'eſt ma fille ; Monſieur Duportail n'a pas d'enfans.

LE MARQUIS, (*très-vivement.*)

Monſieur Duportail n'a pas d'enfans ! & qu'eſt-ce donc qui a couché avec ma femme ?

LE BARON.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il m'importe, à moi, & je ſais bien que c'eſt Mademoiſelle Duportail que voilà..... (*en montrant ma ſœur.*) Elle eſt un peu changée, par la raiſon que je diſois tout-à-l'heure.

LE BARON, (*furieux.*)

Par la raiſon que vous diſiez tout :

à-l'heure ! vous ofez répéter ! .... Morbleu ! Monfieur ! mettez un habit d'amazone à cet étourdi, (*en montrant le Chevalier de Faublas.*) & la Demoifelle Duportail que vous avez vue, vous la verrez encore !

LE MARQUIS, (*regardant le Chevalier d'un air ftupéfait.*)

Se pourroit-il ?.....

Cependant M. Duportail & Rofambert partageoient leur attention entre Adelaïde qui paroiffoit prête à pleurer, & le Baron, dont leurs repréfentations ne pouvoient modérer la fureur.

Le Chevalier de FAUBLAS. (*s'approche du Baron.*)

De grace ! mon pere !

LE MARQUIS, (*regardant toujours le Chevalier.*)

Son pere ?

LE BARON, (*lance un regard terrible à son fils.*)

Taisez-vous, Monsieur ; savez-vous ce qu'on dit à votre sœur ? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle est accouchée avant terme, & de ce qu'il n'y paroît gueres. Morbleu ! déguisez-vous en femme, atrapez des sots, mais ne compromettez pas votre sœur.

LE MARQUIS, (*regarde le Chevalier avec la plus grande attention.*)

Plus je l'examine...... (*Il lui fait un geste menaçant, & court à M. Duportail.*) Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. (*en montrant Adelaïde.*) Cette Demoiselle est-elle ta fille ? (*en montrant le Chevalier.*) Est-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazone ?

M. DUPORTAIL, (*avec le plus grand sang froid.*)

Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre ; mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des Gentilshommes quand ils deviennent ennemis ; Monsieur, je ne vous tutoierai pas. Quant à vos questions, je voudrois bien n'être pas obligé d'y répondre... Marquis, cette Demoiselle n'est pas ma fille, c'est ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazone.

Monsieur de B*** garda quelque tems un morne silence ; il vint à moi, il prit ma main qu'il serra fortement, d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendois. Mon pere apperçut ces signes meurtriers, car je l'enten-

dis qui ſe diſoit tout bas ; ne pourrai-je jamais maîtriſer mes premiers tranſports ? colere aveugle ! funeſte emportement ! ſi tu allois me coûter mon fils. Tu m'as indignement joué, me dit le Marquis en baiſſant la voix. Demain à cinq heures du matin, trouve-toi à la *porte Maillot*.... Je n'ai pas à me plaindre de ton pere ; mais Duportail & Roſambert ſont tes complices ; dis-leur que j'amenerai deux de mes parens, pour les punir. Adieu, tu verras ſi je ſais me venger.

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avoit attirés. Adelaïde étonnée & tremblante ſe ſoutenoit à peine ; nous gagnâmes, auſſi vîte que ſa foibleſſe put nous le permettre, le *pont tournant*, où deux voitures nous attendoient. Le Baron monta dans la nôtre avec ma ſœur, Ro-

ſambert nous reçut M. Duportail & moi, dans la ſienne ; & pour échapper à la foule qui nous ſuivoit, les cochers eurent ordre de nous mener ventre-à-terre, & de ne regagner l'hôtel du Baron, qu'après avoir fait de longs détours.

Monſieur Duportail nous dit alors : Meſſieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés ? vous étiez à peine à trente pas, quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politeſſes & a fait mille queſtions à Mademoiſelle votre ſœur, qui ne ſavoit que répondre. Je vous avoue que moi-même je comprenois peu de choſe aux diſcours qu'il lui tenoit. J'eſpérois que vous alliez revenir, & m'aider à ſortir de l'embarras dans lequel je me trouvois. M. de B*** qui déjà m'avoit félicité vingt fois du retour de Mlle, & de la bonne ſanté dont elle paroiſ-

ſoit jouir, M. de B*** s'eſt adreſſé à Mademoiſelle votre ſœur : *d'honneur ! Mademoiſelle, vous vous portez fort bien, je vous trouve peu changée ;* ici le Marquis a baiſſé la voix ; mais comme je n'étois pas ſans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *cela eſt étonnant*, a-t-il dit, *car ſi je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiſelle de Faublas a fait un cri ; je me ſuis écriée avec indignation : accouchée avant terme ! Monſieur, vous oſez !... Malheureuſement le Baron étoit déjà derriere nous ; tout-à-coup il s'eſt jetté entre ſa fille & le Marquis, & d'un ton furieux il a dit à celui-ci : qu'appellez-vous accouchée avant terme ? vous me ferez raiſon de cet inſolent propos.

Meſſieurs, vous ſavez à-peu-près le reſte, & cette cruelle ſcene, ajouta [illegible]portail en me regardant, aura ſans doute des ſuites fâcheuſes. — Oui,

Monſieur, oui ſans doute, elle en aura. Demain à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ſes parens, nous attendra tous trois à la *porte Maillot*. Encore un duel ! encore du ſang, s'écria Roſambert. Voyez, Faublas, me dit M. Duportail, voyez quels ſont les fruits d'une paſſion criminelle ! demain ſix braves hommes vont s'égorger à cauſe de la Marquiſe de B** ! demain, quel que ſoit l'événement du combat, Monſieur le Comte & moi nous ſerons punis d'avoir participé à vos égaremens ; nous en ſerons punis ; car tout Guerrier que je ſuis, je l'ai cent fois éprouvé : il eſt bien cruel de ne ſauver ſa vie qu'en immolant un ennemi que ſouvent on eſtime. M. de Roſambert & moi nous allons bientôt verſer le ſang de deux hommes que nous ne connoiſſons peut-être pas ; qui jamais ne nous ont fait le moindre mal...

— Ah ! Monſieur, je ſuis plus à plaindre que vous, je me bats avec le Marquis, avec le Marquis à qui j'ai fait tout le mal poſſible !... Il eſt fort ſingulier, interrompit Roſambert, que dans cette affaire-ci, je ſoutienne votre querelle ! il eſt fort ſingulier que je me batte pour vous, parce que vous m'avez ſoufflé ma Maîtreſſe.... Mais, Meſſieurs, tréve de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de tems à perdre. Demain, à ſix heures du matin, ſi nous ne ſommes pas morts, il faudra que nous ſortions du Royaume. François ! s'écria M. Duportail, vous qui m'avez donné l'hoſpitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir tranſgreſſé la plus ſage de vos loix ! Meſſieurs, pourſuivit Roſambert, où nous retirerons-nous ? Je répondis vivement ! en Allemagne. Oui, en Allemagne, ſi vous le voulez bien, nous dit M. Duportail. En

Allemagne, ſoit, répliqua le Comte.

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adelaïde & le Baron montoient déjà le grand eſcalier : M. Duportail courut à eux, croyant que j'allois le ſuivre. Je dis adieu à Roſambert. — Comment ! où allez-vous donc ? — Chez Derneval ; mon ami, occupez-vous des ſoins que la circonſtance exige, ſongez à aſſurer notre fuite. — Mais ne vous verra-t-on pas dans la ſoirée ? — Je ne puis répondre de rien, peut-être ne ſerai-je ici que demain à quatre heures du matin. Je m'éloignai au moment où Monſieur Duportail revenoit ſur ſes pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air ſi effaré, que d'abord il me demanda quel malheur m'étoit arrivé.

Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur ; demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que

la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothée, emporte aussi Mademoiselle de Pontis. Derneval ne fut pas médiocrement surpris; nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toute espece que nécessitoit notre grande entreprise. J'aurois pu dans la soirée passer un moment à l'hôtel; mais je craignis que le Baronne m'y retînt. Un peu avant minuit je cachai mon épée sous un ample manteau; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques, dont mon ami me garantissoit la bravoure & la fidélité. Arrivés sous les murs du Couvent, nous jèttâmes dans le jardin un gros paquet, qui contenoit tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds; & dès que notre échelle de cordes fut attachée; nous ordonnâmes à deux de nos domestiques de faire

ſentinelle à quelque diſtance ; & au troiſieme, de s'en aller, pour nous amener notre chaiſe de poſte à quatre heures préciſes.

Nous deſcendîmes au jardin. Derneval & Dorothée me laiſſerent ſous l'allée couverte avec ma jolie couſine. Nous allâmes nous aſſeoir au pied de ce maronnier ſi propice aux amours. Je regardois Sophie ſans lui rien dire, & j'arroſois ſes mains de mes larmes.

Que ſignifie donc ce ſilence, me dit-elle, que veulent dire ces pleurs ? — Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne ſais-tu pas que Dorothée nous quitte ? — Oui, mais ſon départ eſt différé d'un jour à cauſe de nous. — Non, ma Sophie, non, ſon départ n'eſt pas différé, Derneval l'emmene cette nuit. — Cette nuit ! — Oui, je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin, nous voilà ſé-

parés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit eſt la derniere que nous ayons à paſſer enſemble. La derniere, s'écria-t-elle d'un ton douloureux. — Oui, la derniere : Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne; elle ſacrifie tout à ſa tendreſſe pour Derneval, Derneval eſt plus heureux que moi ! — Ah, mon ami, pouvez vous deſirer un bonheur qui me coûteroit le mien. — Sophie ! voici la derniere nuit que nous ayons à paſſer enſemble ! — Mon ami, paſſons-la de maniere que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain. — Demain !.... demain nous gémirons ſéparés ! & cependant Derneval & Dorothée ſeront ſur la route de l'Allemagne. — De l'Allemagne !.... ils vont en Allemagne ? — Oui, ma bien-aimée. — Ils vont en Allemagne ?.... Hé bien, mon cher Faublas, nous irons bientôt les rejoindre. Madame Munich

m'assure que le Baron de Gorlitz, ne tardera pas à me venir chercher. — Le Baron de Gorlitz arrivera trop tard. — Pourquoi, trop tard? — il arrivera trop tard, ma bien-aimée! — De grace, expliquez-vous. — Sophie, le départ de Dorothée est le moindre malheur dont nos amours soient menacés. — Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du Baron de Gorlitz, vous iriez vous jetter à ses pieds, pour lui demander sa fille. — En vain le Baron de Gorlitz me l'accorderoit-il, si mon pere ne veut pas consentir à cet hymen. -- Mais votre pere l'approuvera dès que le mien... — Sophie, je ne dois pas vous abuser; mon pere me destine une autre femme. -- Une autre femme! & c'est vous qui me l'annoncez!.... cruel! je vous entends trop bien!.... je suis sacrifiée! je suis sacrifiée. — Non, ma Sophie, non,

raſſure-toi. Je te renouvelle ici mes ſermens mille fois répétés ; jamais un autre ne portera le nom de mon épouſe ; mais ſi tu n'es pas la mienne, n'en accuſe que toi. — Moi. — Oui cet hymen ſi deſiré, tu n'as pas voulu le rendre néceſſaire ! — Je ne vous entends pas. — Ah ! ſi depuis trois mois, moins rebelle aux vœux de ton amant.... — Mon cher Faublas, que me dites-vous ? — J'aurois préſenté ma Sophie au Baron de Faublas, je lui aurois dit ; elle a reçu ma foi, nos ſermens ſont écrits dans le ciel, j'ai ſéduit ſa foible jeuneſſe, il ne lui manque que le titre de mon épouſe. — Qui ? moi !.... Faublas ; j'aurois acheté par mon déshonneur ?.... — Par ton déshonneur ?....... Tu ne m'aimes donc gueres, puiſque tu te croirois déshonorée de m'appartenir. Cruelle ! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus tendre ? Nous

allons être séparés, bientôt on te conduira dans une terre étrangere, loin de ton amant désolé. Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent, tu peux les prévenir, tu peux, t'unir à moi pas des liens indissolubles & sacrés. Daigne, ma tendre amie, daigne..... — Non, non ; jamais je n'y consentirai, jamais.

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu.

Désespéré d'une résistance opiniâtre qui ne me laissoit aucun espoir, je me livrai à toute ma douleur. Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie ; mais qu'exigez-vous de moi ? — Je n'exige plus rien. — Dans quel accablement je vous vois plongé ! mon ami, mon bon ami ! (elle serra mes mains dans les siennes.) — Sophie ! jamais douleur ne fut plus profonde & plus juste. Sophie ! les heures s'écoulent, le

jour paroîtra trop tôt, & je vous le répete, cette nuit eſt la derniere que nous ayons à paſſer enſemble. — O ciel ! de quel ton il me parle ! quel ſombre déſeſpoir reſpire dans toute ſa perſonne !... Oh, mon ami, que vos larmes paroiſſent douloureuſes ! (elle les eſſuyoit avec ſon mouchoir.) — Elles ſont cruelles !.. elles annoncent la mort. — Dans quel funeſte égarement !.... — Ma bien-aimée, mon ame eſt dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raiſon s'altere. Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez auſſi ! bientôt une affreuſe nouvelle, répandue dans toute la ville, pénétrera juſque dans cette enceinte, & vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. — Cruel, vous pourriez attenter à votre vie ? — Non, ce ne ſera pas de ma main que partira le coup mortel... Sophie ! ſi

ma vie nous étoit chere, je la défendrois contre le marquis de B***. — Grand dieu ! vous allez vous battre !

Elle tomba en foiblesse, je lui prodiguai les soins que sa situation exigeoit, mais dès qu'elle commença à reprendre ses esprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude, qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompensé, moment de la possession, moment de volupté suprême; le plus éloquent des Ecrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel; (1) il faut vous taire, puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien !

Quatre heures & les matines venoient de sonner, quand Derneval s'avança sous l'allée couverte. Je courus au-

(1) Tout le monde sent qu'il est ici question de la nouvelle Héloïse.

devant de lui, il me dit que la chaiſe de poſte étoit arrivée ; que Dorothée obligée de le quitter pour une demi-heure, rentreroit bientôt au jardin, & ne mettroit pas beaucoup de tems à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner : ma Sophie eſt à moi, lui dis-je, il faut maintenant que je la détermine à partir.

Je retournai vers mon amante, & lui montrant les habits d'homme que j'avois apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir, & de laiſſer les ſiens. — Comment ! pourquoi ? — Derneval & Dorothée partent pour l'Allemagne, ton cœur ne te dit-il pas que nous partons avec eux ? — Moi ! je donnerois à mon pere l'affreux chagrin ?.... hélas ! ne ſuis-je donc pas aſſez coupable ? — Ecoute-moi, ma Sophie. — Non, je ne veux pas vous écouter, non, cruel, vous m'avez perdue !.... mon déshonneur

étoit préparé...... (elle ſe jetta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout ſur ton épouſe ; mais prends pitié d'elle ! ah, n'abuſe pas de tes droits ! ah, ne rends pas ſon déshonneur public ! — O ma chere Sophie, je voudrois t'épargner des allarmes cruelles ; mais tu me forces à te rappeller que le Marquis.... — Hélas ! — Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens ſont attachés ; ton époux ſera victorieux ; ton époux !.... la famille entiere du Marquis, il la défieroit maintenant ! mais tu ne connois pas les loix du Royaume.... Sophie, ſi après avoir vaincu mon ennemi, je reſte ici, je ſuis expoſé à perdre la tête ſur un échafaud. — Ah, malheureuſe ! où ſuis-je ? qu'ai-je fait ? — Sophie, il faut partir, nous irons en Allemagne ; le Baron de Gorlitz ne pourra te refuſer à ton amant, & mon pere confirmera mon bonheur.... ma

chere Sophie, fouffre que ton époux t'habille.

Les trois quarts fonnent avant que Sophie foit entiérement traveftie. Dorothée vient nous joindre, Derneval impatient me repréfente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, et que j'ai affaire à la *porte Maillot.*

Quoi ! nous ne partons pas tous quatre enfemble, s'écrie Sophie. — Ma bien-aimée, l'honneur m'appelle ; je te laiffe avec Dorothée, je te remets fous la protection de Derneval. Derneval ne gagnera guere qu'une pofte fur moi, il doit m'attendre à Meaux ; dans deux heures je vous rejoins. Sophie fe jette dans mes bras : je ne vous quitte pas, je ne vous quitte pas ! Derneval frappe du pied ; le brouillard nous favorife encore, dit-il, mais le jour va nous furprendre ici. Je m'arrache des bras de Sophie. — Faublas ! fi vous me quittez,

Maître, hâtez-vous. M. le Baron vous a fait chercher de tous les côtés; désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée: je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous. — Ah, mon Dieu!

Je partis ventre-à-terre; Jasmin galoppoit sur mes pas: Monsieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur? — Va-t'en au diable... retourne à l'hôtel, un homme va venir te demander un cheval, donne lui le mien.

Je poussai si vigoureusement celui que je montois, qu'en peu de tems je découvris *la porte Maillot*. Bientôt j'apperçus le Baron environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défioit le Marquis. Il me parut que M. Duportail, Rosambert & les deux parens de M. de B*** s'opposoient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on se sépara.

J'en étois sûr ! s'écria Rosambert. Monsieur, me dit le Baron, vous arrivez bien tard ! — Trop tard, mon pere, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours. M. de B*** m'interrompit : s'il n'avoit été question que de faire la jolie femme, tu te serois levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche & perfide, ta mort va tout-à-l'heure venger mes affronts.

Nos épées se croiserent. La grande supériorité que j'avois acquise dans l'art de l'escrime, & le sang-froid que j'opposois à la fureur du Marquis, balançoient en ma faveur l'immense avantage que donnoit à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étois rappellé mes torts envers lui ; & quoiqu'excusable à bien des égards, je sentois que j'avois plus d'un reproche à me faire. Je ne pouvois me déterminer à menacer la vie d'un homme

dont j'avois affligé l'amour-propre, & compromis l'honneur. Content de parer ses coups, je le laissois se consumer en efforts inutiles ; & me fiant absolument sur mon adresse, je me flattois que bientôt épuisé de fatigue, il seroit trop heureux de sauver ses jours en s'avouant vaincu. Mon espérance fut trompée. Mon pere demeuré spectateur d'un combat si affreux pour lui, se tenoit à dix pas de là ; je pouvois le voir suivre, d'un œil inquiet, le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus qu'emporté par son impatience, il alloit s'élancer dans la lice : bientôt il courut à un arbre prochain, & l'embrassant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace & l'injure à la bouche, ne cessoit de provoquer ma colere, & me pressoit toujours avec une vigueur dont j'étois étonné. Il n'avoit pu cependant me faire perdre un

pouce de terrein, & jusqu'alors ma tranquille résistance n'avoit fait qu'augmenter sa fureur. Tout-à-coup maîtrisant les transports de sa rage, il me trompa par une feinte adroite; je revins un peu tard à la parade: le fer ennemi trop légérement écarté, glissa le long de ma poitrine qui soudain se teignit de sang. Mon pere jetta un cri d'effroi & tira son épée; mais aussi-tôt il s'arrêta & la brisa comme indigné; puis levant les yeux au ciel, joignant ses mains & se jettant à genoux: ô ciel! ô ciel! s'écria-t-il, mon Dieu; ayez pitié de moi! Dieu puissant, conservez-moi mon fils!

Je ne pus soutenir le spectacle déchirant du désespoir de mon pere. Le Marquis à son tour vivement pressé, se défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques instans le coup fatal. Sa chûte devoit finir les mortelles anxiétés du Baron. Cependant je vis mon

pere tomber ſur le gazon preſque en même tems que mon ennemi. J'imaginai que le Baron me croyoit griévement bleſſé, je courus à lui, & découvrant ma poitrine : raſſurez-vous, ce n'eſt qu'une légere meurtriſſure. Mon pere, ſans dire un ſeul mot, ſe releva, regarda ma bleſſure & la baiſa. Je voulus me jetter dans ſes bras ; il me retint & me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi ; je vis que l'un des parens du Marquis étoit étendu ſans mouvement, & que l'autre faiſoit bander la plaie qu'il avoit dans le flanc. Un Chirurgien panſoit Roſambert, que ſoutenoient M. Duportail & pluſieurs domeſtiques. Nous avons fait coup pour coup, me dit le Comte, dès que je fus prés de lui : mon adverſaire ne me paroît pas très-bleſſé, j'en ſuis bien aiſe ; mais il m'a jetté par terre, j'en ſuis

fâché. Le Baron ne tarda pas à nous joindre ; il entendit le Chirurgien nous assurer que le Comte n'étoit pas mortellement blessé, mais qu'il ne pouvoit sans danger s'exposer aux fatigues d'un long voyage. J'aurai soin de lui, s'écria le Baron, sauvez-vous. Oui, sauvez-vous, répéta Rosambert ; allons, Faublas embrassons-nous, & va-t-en. Mon pere me tint long-tems pressé contre son sein : Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets, dit-il à *M.* Duportail : Lovzinski, sers-lui de pere, jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellens coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à *Bondy*, où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à *Clayes*, vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à *Meaux ;* faites la plus grande diligence jusqu'à

ce que vous ſoyez en lieu de ſûreté, ne vous arrêtez qu'à *Luxembourg*.

Enfin nous partons, nous trouvons à *Bondy* la chaiſe de poſte, le poſtillon de mon pere & mon fidele Jaſmin. Les relais ſe ſuccedent rapidement juſqu'à *Meaux ;* c'étoit à Meaux auſſi que Derneval devoit prendre des chevaux de poſte; c'étoit là qu'il avoit promis de m'attendre un quart-d'heure. Je demande ſi l'on n'a pas vu trois jeunes gens ſuivis de trois domeſtiques. On me répond qu'ils ſont partis depuis une demi-heure. Mêmes queſtions, mêmes réponſes à *Saint-Jean-les-deux-Jumeaux*, à *la Ferté-ſous-Jouarre*, à *Montreuil-aux-Lions*. Derneval avoit toujours une demi-heure ſur moi; il craignoit apparemment qu'on ne le pourſuivît, il ſe hâtoit; avoit-il tort ? mais quelle devoit être l'inquiétude de Sophie ?

Monſieur Duportail étonné de m'entendre

tendre multiplier les queſtions, & de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt ſi vif je prends à ces jeunes gens. — Monſieur, ce ſont trois freres, qui ce matin ont eu comme nous une affaire d'honneur ; il faut abſolument que je les joigne. Ah ! je vous en prie, courons à franc-étrier. — Mais, mon ami, ſi nous laiſſons notre chaiſe, il faudra peut-être faire le reſte de la route à cheval. — Ah ! je ne crains pas la fatigue ! — Et moi, Faublas, j'y ſuis accoutumé.

A *Vivray*, nous laiſſons notre chaiſe & Jaſmin, nous montons à cheval. Derneval étoit bien ſervi ; nous ne le joignons qu'à une demi-lieue au-deſſus de *Dormans*. Sophie pouſſe un cri de joie dès qu'elle m'apperçoit ; elle ſe jette à la portiere, elle me tend les bras. — Chere épouſe, chere amie, modere l'excès de ta tendreſſe, elle

te trahiroit ; M. Duportail me ſuit, ſonge que tu es le frere de Derneval.

A *Porte-à-Binſon*, Derneval deſcendit, ſalua M. Duportail, le pria d'excuſer ſes freres qui ne ſe montroient pas ; & nous dit : comme il eſt intéreſſant qu'on perde nos traces, ſi par haſard on nous pourſuit ſur cette route, j'ai pris des précautions que ſans doute vous approuverez. A deux milles au-deſſous d'*Epernay*, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poſte prochaine, pour en prendre de meilleurs, qu'un de mes amis, prévenu depuis pluſieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverſe nous conduira à *Jalons*, par un détour qui n'eſt pas très-long. Des relais en nombre ſuffiſant, doivent être poſés ſur la route juſqu'à *Sainte-Menehould*, où nous reprendrons la poſte. Mais, Meſſieurs, quand j'ai

pris ces mesures pour assurer ma fuite, je ne comptois pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux, ce seroit fort inconsidérément affoiblir notre escorte. Heureusement ma chaise est grande & commode, vous voudrez bien y monter tous deux, & moi je me charge de la mener, je serai votre postillon.

Monsieur Duportail se fit presser & finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allois me trouver dans un étrange embarras : mon ami, vos prétendus freres sont si jolis ! je crains sur-tout leurs voix douces & les tendres distractions de Sophie : M. Duportail ne pourra long-tems s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément, quand Monsieur Duportail & moi nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen là;

une imprudence feroit fi dangereufe, que c'eft le cas de fe fauver par une impoliteffe.

Tout fe paffa comme Derneval nous l'avoit fait efpérer. Nous trouvâmes un relai à quelque diftance d'Epernay. Quelle émotion j'éprouvai, quand je me vis placé dans la chaife de pofte vis-à-vis de ma Sophie! Sophie paroiffoit dormir, mais de mes genoux je preffois les fiens qui répondoient à ce doux appel, & quelques foupirs à peine étouffés, m'annonçoient encore que ma jolie Coufine veilloit pour fon amant.

- Ces deux jeunes gens font les freres de Monfieur Derneval? me dit Lovzinski très-étonné. — Il l'affure, au moins. M. Duportail ne me fit pas alors d'autre queftion : je remarquai feulement qu'il ne regarda plus Dorothée, & qu'il ne ceffa de confidérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étois

près d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de ſilence, M. Duportail me dit qu'il ne croyoit pas être avec les ſreres de Derneval. Je répondis tranquillement : ni moi non plus. — Comment, vous me diſiez !.... — Oui, parce qu'il me l'avoit dit, je ne connois pas ſes freres, moi ? — Hé bien Faublas, il y a du louche dans cette aventure. — Ma foi ! je le crois. — Faublas.... ce ſont des femmes déguiſées. — D'honneur, Monſieur, je le parierois comme vous.

M. Duportail ſe tut, & pendant un quart-d'heure encore, il regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin il me montra Dorothée, & me dit : celle-ci eſt jolie ; mais celle-là !... (il montroit ma jolie Couſine & ſes yeux s'animoient.) — Eſt mieux, n'eſt-il pas vrai ? — beaucoup mieux...

Et puis sa figure !..... (La voix de M. Duportail s'altéroit) ! — est charmante, qu'en dites-vous ? — Oh, oui...... charmante !........ sa figure ?... (il poussa un long soupir, & n'acheva pas).

Les yeux toujours attachés sur mon amante, M. Duportail resta plongé dans une profonde rêverie, jusqu'au moment, de notre arrivée à *Saint-Menehould.* Là, tandis que le Maître de poste faisoit atteler, & tâchoit de persuader à nos gens que ses rosses étoit d'excellens chevaux, M. Duportail aborda Derneval, & d'un ton préoccupé, lui demanda si les deux dames qui dormoient encore dans la chaise, étoient ses parentes. Puisque leur déguisement n'a pu vous tromper, répondit Derneval, étonné comme moi de cette question au moins discrete, il faut vous dire, Monsieur, que l'une est ma femme,

& l'autre.... ma sœur, ajouta-t-il en me regardant. Votre sœur? laquelle des deux, Monsieur, reprit M. Duportail. — Celle qui est de ce côté-ci. (Derneval montroit ma Sophie.) — Monsieur, vous avez une sœur bien intéressante; sa figure!... Monsieur, je vous félicite d'avoir une telle sœur.

Ma surprise augmentoit à chaque mot que disoit M. Duportail. Je ne sais s'il s'en apperçut, mais il me tira un moment à l'écart; il me dit: Faublas, admirez le pouvoir prodigieux d'une grande passion qui survit à son objet. L'aimable sœur de Derneval m'intéresse singulièrement, & savez-vous pourquoi? c'est qu'en la voyant, j'ai cru revoir l'épouse que je pleure tous les jours. Oui, mon cher Faublas, au premier coup d'œil je me suis dit: voilà Lodoïska! je me le suis dit encore, lorsque j'ai détaillé avec plus d'at-

tention tous les traits de cette figure à la fois belle & jolie. Oui, mon ami, telle vous auroit paru la fille de Pulauski, lorsque sous des habits d'homme elle fuyoit avec son pere & son époux les Russes persécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, étoit alors Lodoiska ; Lodoiska toute entiere respire dans cette charmante personne.

J'écoutois M. Duportail avec un plaisir secret. Persuadé qu'il cherchoit à se tromper lui-même sur la nature des sentimens qu'il éprouvoit, je ne pouvois m'empêcher de plaindre intérieurement un homme sensible, que son âge & son expérience défendoit mal contre les charmes dangereux d'un amour naissant ; & pourtant je m'applaudissois de l'excès de mon bonheur, qui sans doute me susciteroit mille rivaux.

Cependant on n'attendoit plus que nous ; le jour baissoit, nous courûmes

toute la nuit : le lendemain à huit heures du matin nous entrâmes dans *Luxembourg :* nous descendîmes à la premiere auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. Duportail prodigua à ma jolie Cousine les complimens les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avoit besoin de repos, qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles, témoignerent le desir de se retirer. Derneval s'étoit occupé avec l'hôte du soin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux Dames, les deux nôtre contigües à la leur, celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée; Lovzinski plus prompt que moi s'empara de celle de Sophie : il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, & soupira en se retirant dans celle qu'on avoit réservée

pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval & moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Dorothée venoit de se mettre au lit : Sophie encore habillée, écoutoit en pleurant, quelques mots de consolation que lui adressoit son amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener. Viens, ma Sophie, viens, laissons ces amans ensemble, ils ont, comme nous, mille choses à se dire. Je la pris dans mes bras & la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant !

Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une premiere faute entraîne toujours une faute plus grave ! il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasarder quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés ! Pourquoi suis-je venue

ſi ſouvent à ce fatal parloir ? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin plus fatal encore ? Ah, je n'aimois pas la vertu, puiſque je lui ai préféré mon amant ! ah, j'ai mérité mon opprobre, puiſque je m'y ſuis ſi légérement expoſée ! — Sophie, que dis-tu ? quelles horribles réflexions empoiſonnent ton bonheur ! — Mon bonheur !.... Eſt-ce donc au ſein des remords que je puis le goûter ? — Sophie ! dès ce ſoir, quelle que ſoit l'intention de M. Duportail, je pars avec toi pour Gorlitz ; nous irons nous jetter aux pieds de ton pere.... — Jamais, jamais je n'oſerai me préſenter devant lui. — Tu ne m'aimes donc pas ? — Je ne t'aime pas ! moi ! Faublas, mon ami, Sophie maintenant avilie à ſes propres yeux, bientôt déshonorée aux yeux de ſa famille entiere, ta Sophie pourroit-elle ſupporter la vie, ſi ſon amour ne lui reſ-

toit pas ?.... Cher amant ! cher époux! mon répentir t'offenſe ! mes remords t'outragent ! eh bien, pardonne-moi mes remords & mon repentir : va ! dans ce moment même où ma conſcience allarmée gémit, ah ! je le ſens bien, ma raiſon égarée, ma foible raiſon, cede encore à ma paſſion fatale !

Sophie ſe jetta dans mes bras ; un même lit nous reçut tous deux. Il étoit plus de midi quand nous nous endormîmes, un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

Ne vous en aviſez pas, crioit Derneval, je brûle la cervelle à quiconque oſe entrer ici ! Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte, j'entends, avec autant de ſurpriſe que d'effroi la voix de mon pere. Sophie tremblante ſe cache ſous la couverture ; je m'habille à la hâte & très-négligemment, j'ouvre ma porte. M. Duportail

entre

entre avec le Baron de Faublas : Vos indignes projets ſont donc remplis ? me dit celui-ci : vous avez donc oſé... A l'inſtant même ceux qui frappoient à la porte de Derneval, entrent dans ma chambre. Je reconnois Madame Munich : le voilà ! c'eſt lui, dit-elle à un vieillard qui la ſuit. L'inconnu m'appelle infâme raviſſeur, & met l'épée à la main. Je ſaute ſur la mienne, je m'écrie : quel eſt donc cet inſolent étranger ? Le Baron m'arrête, il me dit : Malheureux ! c'eſt un pere qui vient chercher ſa fille à Paris, le jour même que vous l'enlevez ! — Quoi ! Monſieur ſeroit ?.... le vieillard m'interrompit : je ſuis le Baron de Gorlitz.

A ce nom Sophie jette un cri terrible ; elle écarte la couverture & les rideaux, ſe ſouleve avec effort, étend les bras vers ſon pere & s'évanouit. Ainſi le crime eſt conſommé, s'écrie

M. de Gorlitz, à la vue de Sophie presque nue.. M. Duportail a peine à retenir mon pere qui m'accable de reproches. Le Baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : tu as déshonoré ma vieillesse, vil séducteur, je veux me venger ou mourir. Il dirige vers moi la pointe de son épée ; je jette la mienne à ses pieds : frappez, je ne me défendrai pas contre le pere de Sophie ; mais plaignez votre fille, écoutez-moi, écoutez sa justification. Sophie se meurt, secourons-la. La secourir? répond M. de Gorlitz, que cent coups mortels me vengent & la punissent ! Il court à sa fille l'épée haute ; je me précipite sur lui, je le saisis au corps : barbare ! prends ma vie, mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrois même contre son pere... Monsieur, daignez m'entendre, votre fille est innocente, c'est moi

qui l'ai perdue, je ſuis ſeul coupable.

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail eſſaie de calmer les fureurs de mon pere, Madame Munich prodigue à ma Sophie des ſecours inutiles. Sophie vient de pouſſer un long ſoupir & d'ouvrir les yeux; mais en voyant ceux qui l'environnent, elle eſt retombée dans un évanouiſſement plus profond.

C'eſt alors que Derneval, ſuivi de trois hommes armés, ſe précipite dans ma chambre; il demande fiérement de quel droit on vient troubler le repos des Voyageurs. Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles, lui répond mon pere ſur le même ton? Je ne ſais quelle réplique mon frere d'armes lui prépare; mais forcé de partager mon attention entre pluſieurs objets également chers, je crie à Derneval: mon ami, modérez-vous, voilà mon pere, & voilà le pere de

Sophie. Derneval & ses gens se retirent, mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'est assis; aux emportemens de sa colere a succédé tout-à-coup un calme apparent. Il garde un effrayant silence; d'un œil sec il contemple tour-à-tour mon pere, sa fille & moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes & n'ont pas de larmes.

Mon pere s'approche & tâche de le consoler. Je vole à Sophie que Madame Munich veut rappeller à la vie. Monsieur Duportail est au chevet de son lit, il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant je répete cent fois le nom de mon amante; à ma voix elle ouvre un œil mourant: hélas! tu m'as perdue, me dit-elle; & ce reproche trop mérité, augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon pere continue de dire à M. de Gorlitz, ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle : elle n'est point ma fille ! M. Duportail unit ses prieres à celles de mon pere ; il dit à M. Gorlitz : du moins écoutez sa justification ! il ne se peut gueres que votre fille soit tout-à-fait innocente, mais peut-être est-elle excusable. Sous des dehors aussi intéressans, cache-t-on un cœur corrompu ! écoutez sa justification !

Le Baron de GORLITZ.

Messieurs, je vous répete à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. DUPORTAIL.

Mais....

Le Baron de GORLITZ.

Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le sait bien ; Madame Munich vous dira que j'avois adopté cette enfant

pour lui donner une partie de mes biens. Elle avoit à peine sept ans, quand mes collatéraux avides & jaloux, tenterent de l'empoisonner ; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL, (*ému.*)

Elle n'est pas votre fille ? connoissez-vous ses parens ?

Le Baron de GORLITZ.

J'aurois pu les découvrir sans doute : je ne les ai point cherchés : c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DUPORTAIL, (*vivement.*)

Monsieur !.....

Le Baron de GORLITZ, (*avec humeur.*)

Monsieur, daignez me donner un moment d'attention.

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudroit parler, sa soi-

bleſſe ne le lui permet pas ; mais elle écoute péniblement. Son viſage ſe couvre d'une pâleur mortelle ; une ſueur froide coule ſur ſon front décoloré.

Meſſieurs, continue le Baron de Gorlitz, j'ai paſſé ma vie au milieu des armes. En 1771 je ſervois dans les armées Ruſſes, nous faiſions la guerre à des Polonois révoltés.

M. DUPORTAIL.

A des Polonnois ? en 1771 ?

Le Baron de GORLITZ.

Oui, Monſieur ; mais vous m'interrompez à chaque inſtant........ Après une ſanglante victoire remportée ſur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin conſidérable, qu'un enfant alors âgé de deux ans à-peu-près.

M. DUPORTAIL (*ſe leve & court vers Sophie.*)

Ah, ma chere Dorliska !

Le Baron de GORLITZ, (*le retenant.*)

Dorliska ? c'eſt le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée ſur ſa poitrine !

M. DUPORTAIL (*tire promptement un portrait de ſa poche.*)

Monſieur, voilà le pareil portrait... O ma fille ? ma chere fille !

Le Baron de GORLITZ, (*le retenant encore.*)

Votre fille ? Monſieur, quelles ſont les armes de votre Maiſon ?

M. DUPORTAIL. (*montre ſon cachet.*)

Les voilà.

Le Baron de GORLITZ.

C'eſt cela même ; elle les porte gravées ſous l'aiſſelle.

Sophie pouſſe un cri, recueille ſes forces, tend les bras à M. Duportail, Lovzinski l'embraſſe & pleure.

Ah, ma chere fille, tu m'es enfin

rendue ! mais hélas ! en quel lieu, dans quel état je te trouve ! Quelle amere douleur empoiſonne le moment le plus heureux de ma vie ! Dorliska, ſais-tu quelle étoit ta mere ? Ta mere brûla pendant pluſieurs années d'un amour légitime & chaſte ; amante vertueuſe, elle fut digne de devenir épouſe ; mere tendre, elle ne ceſſa de pleurer ta perte ; ton ſouvenir remplit ſes derniers momens. Cherche par-tout ma chere Dorliska ; ce furent les derniers mots que prononça Lodoiska mourante. Moi, depuis douze ans je me ſuis occupé d'un ſoin ſi cher à mon cœur ; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée.... Hélas ! & quand je la tiens dans mes bras, je gémis ſur elle & ſur moi !..... O, la plus ſage des épouſes ! ô, la plus reſpectable des meres ; Lodoiska, tes mâ-

nes fideles errent ſans doute autour de nous. Que tu dois plaindre Dorliska ſéduite, maintenant au pouvoir d'un raviſſeur! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu par un deſtin bizarre & cruel, le complice de l'enlevement de ſa fille, le témoin de ſon déshonneur.

M. Duportail ſe jette dans un fauteuil; ſa fille éperdue oublie qu'elle eſt preſque nue; elle ſe précipite hors de ſon lit & tombe au pied de ſon pere. Madame Munich attentive ſaiſit la *courte-pointe* dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie:

Ah! vous êtes mon pere, mon cœur me le dit, votre généroſité me le prouve, vous daignez reconnoître une fille indigne de vous.

Monſieur Duportail repouſſe ſa fille, il détourne le viſage: cruelle enfant, lui dit-il.

Sophie tient une de ſes mains; je

m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

Monſieur, votre douleur me tue ! je ne ſuis plus heureux puiſque vous ſouffrez ; mes fautes deviennent plus graves, puiſqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon pere, au pere de ma Sophie ! Lovzinski, vous êtes outragé ; mais que votre colere retombe toute entiere ſur celui qui l'a méritée.... votre fille eſt innocente, votre fille... ſi vous ſaviez dans quels piéges elle fut attirée, combien de tems elle réſiſta à la ſéduction, par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire... Lovzinski, votre fille eſt innocente ; lavez vos affronts dans mon ſang.... ou plutôt, vous qui portez un cœur ſenſible & tendre, vous qui connoiſſez le pouvoir d'un amour vif & mutuel, vous qui ſavez combien les paſſions peuvent égarer un jeune

homme ardent, une fille abusée ; Lovzinski ne soyez pas inexorable, ayez pitié de notre âge, excusez-la... pardonnez-moi. D'un mot vous pouvez réparer nos erreurs & légitimer nos foiblesses ; conduisez-nous au pied des Autels : là je répéterai les sermens qui m'unissent à ma Sophie : là vous retrouverez votre Dorliska.

Mon pere joint ses prieres aux miennes : M. Duportail paroît ému, il se tait pourtant ; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin il embrasse sa fille avec un mouvement passionné : il me regarde sans colere, & d'un ton calme il demande que tout le monde se retire, qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.

Le lendemain j'épousai Dorliska.

Fin du Tome V.

VIE
ET AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.





P. J. Challiou del.t — Lerieur Sculp.t

Rosambert tenant étroitement embrassée dans la moins équivoque des situations une femme ....

VIE
ET AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME SIXIEME.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barriere des Sergents;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.

A MONSIEUR
LE VICOMTE C. G. T**.

MONSIEUR,

Votre nom destiné à plusieurs sortes de gloire, est en même-tems consigné dans les fastes de la Littérature, et dans les annales de l'Histoire : on devroit donc le lire à la tête d'un Ouvrage plus recommandable que celui-ci ; mais je serois trop ingrat si je ne vous offrois point un hommage et des remercîmens publics. Que ne m'a-t-il été possible de suivre vos Conseils! *Faublas*, pour la seconde fois soumis à votre censure, vous auroit

avec bien d'autres obligations celle de se montrer déjà beaucoup plus formé. Vous paroissez croire, et vous voulez bien me dire que je pourrois, avec quelque succès, embrasser un genre plus sérieux, et que je devrois consacrer à la Morale et à la Philosophie mes dispositions, que vous appellez mes talens. Quelquefois je vous ai vu sourire aux espiégleries de mon *Chevalier*; plus souvent je vous ai entendu m'exprimer, sans détour, le regret que vous aviez de le trouver toujours si peu raisonnable. J'ai eu l'honneur de vous observer qu'il étoit encore adolescent, et qu'il pourroit, comme tant d'autres enfans de bonne maison, complettement réparer, par les actions

exemplaires de l'âge mûr, les erreurs peut-être excusables du premier âge. Ici j'ajouterai, que pour corriger les écarts du jeune homme, l'historien fidele attend impatiemment que l'heure du héros soit venue ; et si cet aveu ne suffit pas pour m'obtenir grace auprès des gens séveres, je citerai ma justification imprimée long-tems avant que je fusse né pour commettre la faute. Dans un Conte Philosophique, écrit avec la facilité prodigieuse et l'inimitable naturel qui caractérisent les Ouvrages de ce génie universel, presque toujours supérieur à son sujet, Voltaire m'a dit : *Monseigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil*

que dans la veille. Une puissance supérieure a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelqu'instruction dont vous ferez votre profit.

Je suis avec reconnoissance et respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur, LOUVET *de Coupevray.*

P. S. Pourquoi *de Coupevray?* — Veuillez tourner le feuillet, & vous le saurez.

A ELLE.

J'AUROIS osé le lui dédier, s'il s'en fût trouvé digne.



A MON SOSIE.

Je ne sais, Monsieur, si vous êtes l'heureux Propriétaire d'une figure semblable à la mienne, et si, comme moi, vous descendez de ce fameux LOUVET.... Je ne sais. Mais il ne m'est plus permis de douter que nous avons à-peu-près le même âge, que nous sommes décorés d'un titre presque semblable, que nous nous glorifions d'un nom absolument pareil. Je suis sur-tout frappé d'un trait de ressemblance plus précieux pour nous, plus intéressant pour la Patrie ; c'est que nous pourrons aller ensemble à l'im-

mortalité, puisque tous deux nous composons de très-jolie prose; puisque tous deux nous nous faisons imprimer vifs.

J'aime à croire que cette parfaite analogie vous a d'abord semblé, comme à moi, très-flatteuse, et cependant je suis persuadé que maintenant vous sentez, ainsi que moi, le terrible inconvénient qu'elle entraîne. A quelle marque certaine deux rivaux si ressemblans, en même-tems lancés dans la vaste carriere, seront-ils reconnus et distingués? Quand le monde retentira de notre éloge commun; quand nos chefs-d'œuvres pareillement signés voyageront d'un pôle à l'autre, qui séparera nos deux noms confondus

au Temple de Mémoire ? Qui me conservera ma réputation, que sans cesse vous usurperez sans vous en douter ? Qui vous restituera votre gloire, que je vous volerai continuellement sans le vouloir ? Quel homme assez pénétrant pourra, par une assez équitable répartition, rendre à chacun la juste portion de célébrité que chacun aura méritée ? Que ferai-je pour qu'on ne vous prête pas tout mon esprit ? Comment empêcherez-vous qu'on ne me gratifie de toute votre éloquence. Ha ! Monsieur, Monsieur !

Il est vrai que l'ingrate fortune a mis entre nos destinées une différence pour vous toute avantageuse : vous êtes Avocat.

AU; je ne suis qu'Avocat-*EN*; vous avez prononcé, dans une grande *Assemblée*, un grand *Discours;* je n'ai fait qu'un petit Roman. Or, tous les Orateurs conviennent qu'il est plus difficile de haranguer le Public, que d'écrire dans le cabinet : et tous les gens instruits sont épouvantés de l'immense intervalle qui sépare les Avocats-*EN* des Avocats-*AU*. Mais je vous observe qu'il y a dans le Royaume des milliers d'ignorans qui ne connoissent ni mon Roman, ni votre Discours, et qui, dans leur profonde insouciance, ne se sont pas donné la peine d'apprendre quelles belles prérogatives sont attachées à ce petit mot *AU*, dont, à votre place,

je serois très-fier : Ainsi, Monsieur, vous voyez bien que malgré le Roman et le Discours, le EN et le AU, tous ces gens-là qui ne peuvent manquer d'entendre bien-tôt parler de vous et de moi, nous prendroient continuellement l'un pour l'autre. Ha ! Monsieur, croyez-moi, hâtons-nous d'épargner à nos Contemporains ces perpétuelles méprises qui donnoient trop d'embarras à nos neveux.

D'abord j'avois imaginé que vous trouvant le plus intéressé à prévenir les doutes de la postérité, vous voudriez bien faire comme vos nobles Confreres, qui, pour la plus grande gloire du barreau, augmentent ordinairement d'un

superbe surnom leur baptistaire devenu trop modeste. Depuis, en y réfléchissant davantage, j'ai senti que délicatement je devois me donner ce ridicule pour vous l'épargner. Voilà ce qui me détermine, vous pouvez, si bon vous semble, rester Monsieur Louvet tout court ; moi, je veux être éternellement,

LOUVET *de Coupevray*.



VIE ET AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

LE lendemain j'épousai Dorliska.

L'auguste cérémonie s'achevoit. Dans un discours qui m'avoit paru long, l'éloquent Ministre venoit de nous recommander des vertus que je ne croyois pas difficiles. Sophie me nommoit son époux ; ma bouche répétoit à Sophie un serment qu'avouoit mon cœur, lorsque

la voûte ſacrée retentit d'un cri lamentable & perçant.

Chacun ſe retourne effrayé. Déjà, loin des ſpectateurs étonnés, s'eſt élancé vers les portes du temple, un jeune homme dont je n'apperçois plus que l'uniforme bleu.

On l'a vu quelques inſtans auparavant entrer précipitamment, bruſquement fendre la foule, s'approcher de l'autel avec la plus grande agitation. Ses regards ſont tombés ſur Sophie : d'une voix plaintive il a dit : *C'eſt donc elle!* & puis il a pouſſé ce long gémiſſement dont mon cœur s'eſt ému. Inquiet & curieux, je veux voler à lui, mon pere s'y oppoſe & m'arrête ; mais mon généreux ami, mon cher compagnon d'armes & d'amour, Derneval, plus libre & non moins allarmé que moi peut-être, Derneval court auſſitôt ſur les traces de l'inconnu.

C'eſt pendant le tumulte momentané cauſé par cet événement étrange, que Sophie ſe penche à mon oreille & me dit en tremblant : *Ho ! mon ami, prends garde à moi !*

J'allois lui répondre, j'allois l'interroger, quand M. Duportail (1) un moment diſtrait dans le trouble général, mais apparemment auſſi-tôt rappellé par le mouvement qu'il a vu faire à ſa fille, vient reprendre auprès d'elle la place que peut-être il ſe repent d'avoir un inſtant quittée. Je le vois lancer un regard ſévere ſur ma timide épouſe qui baiſſe les yeux en pâliſſant. Une foule de réflexions cruelles tourmente mes eſprits,

(1) S'il eſt inutile de rappeller au Lecteur que Duportail & Lovzinski ne ſont qu'un même homme, & que ma Sophie s'appelle auſſi Dorliska, toujours eſt-il bon de le prévenir que je continuerai d'employer ces deux noms indifféremment.

dans le court eſpace de tems qu'employe le Miniſtre pour terminer la cérémonie.

Quoi ! Derneval, mon ami, quoi ! ſitôt de retour !...... Hé bien, ce jeune homme, le connoiſſez-vous ? Quel eſt-il ? Que veut-il ? Que vous a-t-il dit ? — Mon cher Faublas, ſes gens lui tenoient dans le cloître un cheval tout prêt ; il étoit au bout de la rue avant que je fuſſe à la porte du temple. — Et vous ignorez ce qu'il eſt devenu ? — Mon ami, il couroit au galop & j'étois à pied : à tout haſard je me ſerois volontiers jetté dans la voiture qui a conduit Madame de Faublas ici ; mais l'indocile cocher n'a pas voulu marcher. Derneval, vous ne ſavez pas combien j'ai d'inquiétude. Promettez-moi de ne pas nous quitter aujourd'hui, ne partez que demain. — Demain ? Si dès aujourd'hui mes perſécuteurs ! — Je crois vos dangers poſſibles, mais les miens ſont peut-être

inévitables. Depuis la terrible ſcene d'hier, depuis que le Baron de Gorlitz & Madame Munich ſont partis, Lovzinski s'eſt emparé de ſa fille, de ſa fille que je n'ai revue qu'aujourd'hui, que je n'ai revue qu'à l'autel. A peine a-t-on daigné ſouffrir que je lui adreſſaſſe un mot, toute réponſe lui ſembloit interdite; ce n'eſt qu'aux pieds de l'Éternel qu'elle a pu me renouveller ſa foi, ce n'eſt qu'à ma femme qu'on m'a permis de jurer que j'adorerois toujours mon amante! Derneval, examinez Lovzinski, remarquez ſon viſage ſombre & ſoucieux, ſon regard obſervateur & défiant; lui trouvez-vous cet air de ſatisfaction que montre toujours un bon pere qui donne à ſa fille l'époux deſiré? A-t-il, dites-moi, le maintien noblement orgueilleux d'un homme offenſé qui pardonne!.... Et ma chere Dorliska, ma jolie Couſine, ma belle Sophie!

quelle impreffion de trifteffe profonde je vois fur cette figure célefte, que devroit embellir l'idée d'un bonheur fuprême, aujourd'hui légitime !... Et dans fes yeux obfcurcis une larme qu'elle s'efforce de retenir !.... Qui peut donc altérer fa félicité ? Qui peut lui faire d'un jour d'allégreffe un jour de tourment ? Quelle crainte ou quel regret ? ... Ce jeune homme, d'où la connoît-il ? Que venoit-il faire ici ?.... Un affreux foupçon déchire mon cœur... Mais non, Sophie ne peut me trahir. Elle va donc fuccomber victime d'une trahifon ! *C'eft donc elle* ! a dit l'inconnu ; *prends garde à moi*, m'a dit Sophie. Mais comment la défendre ? Quels font nos ennemis ? A quels périls faut-il me préparer ? Derneval, je vous en conjure par notre confraternité, ne m'abandonnez pas dans des circonftances auffi critiques. Si vous me quittez je fuis perdu. Une

obſcurité profonde couvre les deſſeins de nos ennemis, une incertitude affreuſe enchaîne toutes mes facultés. Comment prévenir des complots que j'ignore ? Et dans la foule des malheurs que je preſſens, comment deviner celui qui peut m'accabler ?

Je n'entendis pas la réponſe de Derneval, car Sophie toujours accompagnée de ſon pere, regagnoit déjà les portes du temple. Mon ami, ne venez-vous pas, me dit-elle ? Il y avoit dans ſon regard tendre une expreſſion de douleur ſi forte ! il y avoit dans l'inflexion de ſa voix douce une altération ſi marquée, que je ſentis s'accroître encore mon inquiétude mortelle.

Nous arrivons dans le Cloître. Eſt-ce par diſtraction ou par incivilité que Lovzinski, ſans prendre garde ni à Dorothée, ni à mon pere, fait monter ſa fille la premiere & ſe place auſſi-tôt à

côté d'elle ? Pendant que je me ſais cette queſtion, Lovzinski ferme la portiere; & le cocher déjà prêt donne aux chevaux de grands coups de ſouet. La voiture rapidement emportée, eſt à plus de cinquante pas de diſtance, avant qu'aucun de nous ſoit ſorti de la profonde ſtupéfaction où le jette cette fuite imprévue. Le premier je me réveille, plus prompt que l'eclair je m'élance. La grandeur de la perte que je puis faire, l'eſpérance de recouvrer l'inapréciable bien qu'on m'enleve, ajoutent à ma légéreté naturelle des forces extraordinaires; je me ſens une vigueur plus qu'humaine; bientôt j'atteindrai la voiture, bientôt j'arracherai ma femme à ſon raviſſeur... Mais, hélas, Derneval & mon pere ſont trop tôt pour moi revenus de leur étonnement, & leur activité bruyante va me devenir plus funeſte que la funeſte immobilité dans laquelle je les

ai laissés. Tous deux ils me suivent de loin, en criant de toutes leur forces : arrête ! Moi, je cours si vîte que je ne puis crier. Plusieurs soldats viennent à passer ; en me voyant seul & silencieux brûler le chemin dans mes élans rapides, ils imaginent que c'est moi qu'on poursuit. Tout d'un coup le cercle est fait & me voilà environné : je veux m'expliquer, je parle françois à des Allemands ! (1) Désolé de n'être pas compris & de perdre en vains discours le tems si précieux, j'essaie de forcer la barriere, mais que peut un homme contre dix ? Ma résistance ne fait que les irriter; ils me maltraitent. Ce n'étoit rien que des coups, je les sentois à peine : mais j'entendois le bruit sourd

(1) Luxembourg est une place très-forte. Il y avoit alors une garnison de 7 à 8000 hommes des troupes de l'Empire.

coups de l'adverſité. A Dieu ne plaiſe que je veuille aujourd'hui te reprocher tes fautes, le ſort t'en a trop cruellement puni. Tu as beſoin d'un appui, ce ſont des ſecours que je prétends te donner. Mon fils, entends ma voix gémiſſante, recueille mes conſolations paternelles. Ecoute un ami tendre qui ſouffre de tes maux, un pere allarmé qui frémit pour lui-même en tremblant pour toi. Ta Sophie t'appartient, nul ne peut t'en priver. Duportail en la conduiſant au temple, a perdu tous ſes droits ſur elle. Mon ami, nous la chercherons. En quelque lieu que nous puiſſions la découvrir, je te promets de ne rien négliger pour la tirer de ſa retraite; je te promets de te rendre ta femme. Toi, mon ami, rappelle ton courage, ouvre ton cœur à l'eſpérance, prends pitié de ma peine extrême, & rends-moi mon fils. Oui, qu'il continue

ſa

ſa tiſane de *la Véroniere*, interrompit le petit homme, & nous le guérirons. — Ha ! mon pere, je vous devrai deux fois la vie. Et moi, Monſieur, reprit le petit homme, croyez-vous ne me rien devoir ? Comptez-vous pour rien les boiſſons que depuis ce matin je vous adminiſtre ? — Mon pere, ſait-on au moins ce qu'elle eſt devenue ? — Mon ami, Derneval & Dorothée ſont partis avant-hier, & m'ont promis de faire des recherches. Meſſieurs, dit encore le petit homme, voilà un entretien qu'il faut finir. Nous guérirons ce jeune homme-là, puiſqu'il parle déjà raiſon. Mais qu'il ſe taiſe, & qu'il continue ſa tiſane. Demain tout ira bien, & nous pourrons le faire tranſporter. Le petit homme, en parlant ainſi, alla remplir une énorme taſſe, & me l'apportant d'un air de triomphe, m'invita doucereuſement à avaler le breuvage

consolateur. Un amant jeune & vif, à qui l'on vient offrir un verre de tisane quand il demande sa maîtresse enlevée, peut bien ressentir un mouvement d'impatience, & n'être pas exactement poli. Je pris le vase avec promptitude, & je le vuidai lestement sur la tête pointue de mon Esculape. L'épais liquide, découlant le long de sa face oblongue, inonda aussi-tôt son maigre corps. Ha ! ha ! dit froidement le petit homme en épongeant sa ronde perruque & son habit court, il y a encore du délire ? Mais, Monsieur le Baron, que cela ne vous inquiete pas. Qu'il continue sa tisane ; seulement ayez soin de la lui donner vous-même, parceque, comme vous êtes son pere, il n'osera peut-être pas vous la jetter au nez.

Le meilleur Médecin est celui qui, connoissant nos passions, sait les flatter, quand il ne peut les guérir. Aussi les

promesses du Baron préparerent mon rétablissement, bien plus efficacement que ne l'auroit pu faire la tisane du petit homme. Dès le lendemain je me sentois mieux, je fus transporté comme on me l'avoit annoncé la veille. Nous allâmes au village de *Hollriffe*, situé à deux lieues de Luxembourg, occuper une maison bourgeoise que mon Esculape venoit d'acquérir tout récemment. On avoit conseillé cette retraite au Baron. La tranquillité du lieu, sa gaîté champêtre, le charme de la campagne, les travaux de la saison, tout m'y offriroit, avoit-on dit, de consolantes distractions ou des occupations utiles. Je pourrois, sans aucun danger, respirer un air salubre, & prendre un exercice modéré dans un grand jardin. Mon pere aussi avoit pensé que nous serions beaucoup mieux cachés dans un village obscur; à la précaution peut-être surabondante

du changement de lieu, il avoit ajouté la précaution sans doute plus nécessaire du changement de nom. On l'appelloit M. *de Belcourt*; je me nommois M. *de Noirval*. Le valet-de-chambre du Baron & mon fidele Jasmin composoient notre domestique. Mon pere avoit envoyé le reste de ses gens sur diverses routes, avec la double commission de chercher Lovzinski, & de veiller à ce que nous ne fussions pas inquiétés.

En arrivant dans le nouveau domicile qu'il nous avoit choisi, M. de Belcourt visita toutes les chambres, pour m'y faire donner celle qu'il jugeroit la plus commode & la plus tranquille. M. Desprez (c'est le nom du médecin) nous fit remarquer un petit pavillon entre cour & jardin. Il nous dit qu'il y avoit au premier étage trois chambres fort gaies, mais que le dernier propriétaire s'étoit vu forcé d'abandonner, à cause

des revenans. Noirval, répondit mon pere en fouriant, ne craint pas les efprits : il a maintenant fes piftolets ; quand il fe portera mieux il aura fon épée. On me mit donc en poffeffion d'une des trois pieces ; Jafmin s'empara gaîment de l'une des deux autres, & promit de garder encore la troifieme contre les efprits. M. de Belcourt alla prendre fon logement dans le corps de logis plus confidérable, fitué fur la rue.

La nuit vint, les efprits ne vinrent pas ; il me laifferent tout entier à mes réflexions douloureufes. O ! ma jolie Coufine, ô ! ma charmante femme, que je verfai de pleurs en fongeant à vous !

Où fon pere l'avoit-il conduite ? Pourquoi me l'avoit-il enlevée ? Quelle raifon affez puiffante avoit pu porter à cette extrêmité fi dangereufe, Lovzinski naturellement compâtiffant & doux, Lovzinski dont le cœur avoit éprouvé

l'irrésistible empire d'une grande passion vainement contrariée ? L'inconsolable époux de Lodoiska devoit-il être un pere cruel ? D'ailleurs, un prompt hymen n'avoit-il pas réparé ce qu'il appelloit mes égaremens ? Que pouvoit exiger de plus l'honneur de sa maison, involontairement compromis ? Enfin, n'étoit-ce pas à mes fautes même qu'il devoit le bonheur inespéré d'avoir retrouvé son adorable fille ? Et l'ingrat osoit me la ravir ! & le barbare ne craignoit pas de l'immoler !...... Oui sans doute, de l'immoler ! Accablée de ce coup affreux, Dorliska, l'infortunée Dorliska ! .... Oh ! ma Sophie, si déjà tu n'es plus, du moins en me donnant ta derniere pensée, tu auras emporté le juste espoir de n'être pas long-tems survécue. Va, je ne tarderai pas à l'accomplir. Bientôt, loin d'un monde jaloux, loin des peres dénaturés, libre

de l'insupportable fardeau des tyranniques bienséances, affranchi du joug odieux des préjugés persécuteurs, j'irai, j'irai satisfait & tranquille, me réunir à mon épouse heureuse & consolée. Bientôt, au sein d'une inaltérable paix, dans l'Elysée promis aux vrais amans, nos ames plus intimement rapprochées s'enivreront des délices d'un éternel amour.

Ainsi, dans le calme des nuits, ma douleur se nourrissoit des idées les plus propres à l'augmenter. Le jour m'apportoit quelque repos. Mon pere, toujours levé avant l'aurore, ne se lassoit pas de me répéter ses promesses; il me parloit des moyens qu'il comptoit employer avec moi pour retrouver ma femme, & ne paroissant pas douter de leur succès, il me défendoit de mon désespoir. Par un de ses décrets immuables & bienfaisans, la nature a voulu

que la crédulité naquit de l'infortune. Rarement l'eſpérance abandonne un mortel malheureux, & plus ſes maux ſont grands, plus aiſément on lui perſuade qu'ils vont bientôt finir.

Quelquefois agité d'un ſoupçon inquiétant, je demandois à mon pere ce qu'il penſoit de ce jeune homme, dont je croyois encore entendre le lamentable cri. M. de Belcourt ne ſavoit que me répondre, quand je le priois de me dire comment cet inconnu avoit pu nous ſuivre à Luxembourg, quel deſſein l'y amenoit, en quel tems il avoit connu Sophie, & pourquoi Sophie ne m'avoit jamais parlé de lui.

Quelquefois auſſi reportant ma penſée moins triſte ſur cette foule d'événemens qui avoient rempli ma ſeizieme année, je me plaiſois à donner quelques ſouvenirs à cette intéreſſante beauté, par qui le commencement de ma

carriere, semé de tant de fleurs, m'avoit été si doux. Pauvre Marquise de B*** ! Qu'est-elle devenue ?...... Peut-être enfermée ! peut-être morte !..... Lecteur équitable, je m'en rapporte à vous ; pouvois-je sans ingratitude refuser quelques larmes au sort de cette femme malheureuse, seulement coupable de m'avoir trop aimé !

Je ne dois point oublier de dire que mon cher Docteur aussi, M. Desprez, continuoit à me donner de salutaires distractions. Tous les matins il me demandoit si quelque revenant ne m'avoit pas tourmenté ; tous les soirs il me recommandoit de continuer l'*excellente tisane de la Véroniere ;* mais, quoique je l'en priasse instamment, il ne vouloit jamais me la donner lui-même. J'étois étonné que mon pere m'eût choisi cet étrange Esculape, qui ne croyoit qu'à sa tisane & aux revenans. Voici ce que

m'apprit M. de Belcourt, à qui j'en parlai : le plus habile Médecin de Luxembourg, d'abord consulté sur mon état, avoit ordonné les remedes & le régime nécessaires ; M. Desprez, instruit qu'on avoit arrêté de conduire le malade à la campagne dès que le transport pourroit se faire sans danger, étoit venu, dès le troisieme jour, offrir à mon pere ses services & sa maison. Le premier Médecin, en applaudissant au choix du lieu qu'il connoissoit, avoit rejetté la concurrence humiliante & dangereuse d'un moderne confrere qu'il ne connoissoit pas. M. de Belcourt, pour mettre les rivaux d'accord, avoit accepté les soins de l'un & la maison de l'autre.

C'étoit le Médecin connu de Luxembourg, qui me gouvernoit ; l'ignoré Docteur de *Hollriff* n'avoit d'autre mérite que celui de nous louer sa maison

fort cher. J'étois le maître de craindre ses revenans ; mais je n'avois rien à redouter de ses ordonnances.

Plus de huit jours cependant s'étoient passés, lorsqu'enfin nous reçûmes des nouvelles encourageantes. Dupont, celui de nos domestiques que mon pere avoit envoyé sur la route de Paris, écrivit qu'en sortant de Luxembourg, il avoit appris à la premiere poste, qu'on venoit d'y donner des chevaux à un homme d'un âge mûr, accompagné d'une jeune fille éplorée. Dupont, ne doutant pas que ce ne fût ma femme & mon beau-pere, les avoit suivis de près jusqu'aux environs de Ste. Menehould, où malheureusement il s'étoit demis la cuisse en tombant de cheval. Cet accident l'avoit empêché de nous faire passer plutôt l'intéressant avis qu'il nous donnoit.

M. de Belcourt, habile à saisir tout

ce qui pouvoit flatter mon espérance, ne manqua pas de m'observer que désormais l'objet de nos recherches devenues plus faciles, se trouvoit circonscrit dans l'étendue du Royaume, ou plutôt dans l'enceinte de la Capitale. M. Duportail, ajouta-t-il, a bien senti qu'il pouvoit, sans courir un grand danger, retourner à Paris, où on le connoit peu, & qu'en supposant que nous parvinssions à découvrir sa retraite, nous n'oserions l'y venir troubler. Je l'oserai, m'écriai-je avec transport, je l'oserai; mon pere, & bientôt j'embrasserai ma Sophie.

Le même jour vint une lettre de M. de Rosambert, à qui M. de Belcourt, depuis notre changement de demeure & de nom, avoit fait passer les détails de ma funeste aventure. Le Comte, toujours caché dans l'asyle qu'il s'étoit choisi, se portoit déjà beaucoup mieux.

& comptoit venir bientôt nous joindre & me consoler. Il avoit envoyé au couvent savoir des nouvelles d'Adelaïde, que notre absence inquiétoit beaucoup & chagrinoit davantage. Le Marquis n'étoit pas mort; Rosambert ne disoit pas un mot de Madame de B***. Le silence qu'il affectoit sur le compte d'une femme trop malheureuse & trop aimable, dont il ne pouvoit douter que le sort incertain ne dût exciter au moins ma vive curiosité, me parut étrange. Je ne fus pas moins surpris qu'il ne m'eût pas écrit en même-tems qu'à M. de Belcourt; mais, en y réfléchissant plus mûrement, je devinai que mon pere, pour le moment peu curieux de me voir occupé de cette correspondance, interceptoit ses lettres.

Si, dans les nouvelles que je venois de recevoir, il n'y avoit rien d'assez positif pour me rassurer entiérement,

j'y trouvai du moins de quoi me tranquillifer un peu. Ma convalefcence commença. Le petit Docteur conteftoit à l'amour & à la nature le mérite de cette prompte cure, pour en attribuer tout l'honneur à la fameufe tifane fi rarement bue. Une chofe feulement lui faifoit croire, que quelque Divinité propice veilloit fur nos deftinées : les revenans ne m'avoient pas encore tourmenté depuis que nous habitions notre nouvelle demeure ! M. Defprez me parloit fi fouvent de fes revenans, qu'enfin je le priai de vouloir m'apprendre ce qui pouvoit donner lieu à cette éternelle plaifanterie. Auffi-tôt d'un ton très-férieux il commença ce trifte récit :

Une petite métairie, dont le fermier s'appelloit Lucas, exiftoit jadis fur le terrain même où nous fommes, à la place de ce petit corps-de-logis, qui par conféquent n'exiftoit pas.— Votre

conséquence est frappante, M. Desprez. — Lucas adoroit sa femme Lisette ; & Lisette adoroit son mari Lucas. Si Lucas n'avoit jamais aimé que Lisette, peut-être que Lisette auroit toujours aimé Lucas. — Hé bon Dieu, M. Desprez, que de Lisettes & de Lucas!--Monsieur, puisque je conte une histoire, il faut bien que je nomme les personnages. — Vous avez raison, Docteur ; mais quand vous les nommeriez moins souvent, il n'y auroit pas de mal ; cependant ne vous gênez pas. — Je vous ai déjà fais entendre, fort adroitement, que Lisette & Lucas étoient mariés ensemble. A présent je crois devoir vous prier de remarquer, que pour qu'un mariage soit heureux, il faut que les époux fassent bon ménage. — Excellente remarque, M. Desprez ! — Et pour que les époux fassent bon ménage, il est nécessaire qu'ils aient des goûts d'espece

ſemblable, & des humeurs de qualité pareille. — Bravo, Docteur ! — Or, je vous ai dit que Lucas aimoit autre choſe que ſa femme. — Ha ! M. Deſprez, que vous contez bien ! — N'eſt-il pas vrai que je n'oublie rien ? — Et vous vous répétez, de peur qu'on n'oublie. — C'eſt qu'il faut être clair, Monſieur. Or donc, cette autre choſe que Lucas aimoit autant & peut-être plus que ſa femme, c'étoit le bon vin du pays à trois ſols la pinte, *meſure de St. Denis ;* & ce goût différent que la femme avoit, c'étoit celui de l'eau de la fontaine ; car elle ne pouvoit ſouffrir le jus de la treille. — Comment, Docteur, de la Poéſie ? — Quelquefois je m'en mêle, Monſieur. Il y avoit dans le goût de Lucas cet inconvénient, que le vin échauffant les fibres irritables de ſon eſtomac, portoit aux fibres chaudes de ſon cerveau brûlé des vapeurs âcres,

qui faifoient qu'il étoit groffier, méchant & brutal, quand il avoit bu. — Voilà, permettez-moi de vous le dire, Docteur, une définition prefque digne du *Médecin malgré lui.* — Vous m'offenfez, Monfieur, moi, je le fuis devenu malgré tout le monde; mon génie médical m'a entraîné.... Et dans le goût tout différent de Lifette, il y avoit cet autre inconvénient tout contraire, que l'abondance d'eau noyant fes vifceres relâchés, délayant trop fes alimens mal cuits, détruifant enfin le ton des refforts, troubloit les digeftions, préparoit un mauvais chile, caufoit les mal-aifes, les infomnies, les bâillemens, l'ennui, & portoit aux membranes affoiblies de fa petite cervelle cette humeur tenace & mordicante, qui fait que les petites femmes qui ne boivent que de l'eau, font en général criardes, entêtées & revêches. Or, vous

voyez bien, Monſieur, qu'il auroit fallu fondre enſemble ces deux goûts extrêmes & différens, pour n'en compoſer qu'un ſeul & même appétit bien ordonné. Il auroit fallu que Liſette mît un peu de vin dans ſon eau ; que Lucas mît beaucoup d'eau dans ſon vin, parce que le tempérament du mari & le tempérament de la femme auroient bientôt ſimpathiſé par un juſte milieu ; parce que leurs humeurs ſe ſeroient trouvées parfaitement d'accord ; parce que ; ..... parce que..... — Ne vous tourmentez pas, Docteur, je devine le reſte. — Il demeure donc prouvé, Monſieur, que, ſi les choſes avoient été réglées de la maniere que je viens de vous expliquer, il ne ſeroit point arrivé à ces malheureux époux la funeſte cataſtrophe dont il me reſte à vous entretenir. — Voyons, Docteur, la cataſtrophe. — C'étoit, Monſieur, l'an 1773,

le vendredi 13 Octobre, à huit heures treize minutes du soir. Je vous obſerverai, en paſſant, que le concours de pluſieurs nombres treize eſt toujours fatal. — J'en faiſois tout bas la remarque, M. Deſprez. — On achevoit alors la vendange, parce que les vignes avoient mûri tard cette année. Lucas, en ſortant de la cuve où il venoit de fouler le raiſin, avala treize pleins verres de vin nouveau. Quand il rentra dans la ferme, ce n'étoit plus un homme, c'étoit un diable. Malheureuſement ſa femme Liſette avoit mangé à ſon dîné une petite omelette au rognon de treize œufs, & n'avoit bu que de l'eau. La digeſtion s'étoit faite péniblement. Liſette, en voyant Lucas un peu gris, bâilla, fit la grimace, & tint un propos aigre. Lucas répondit par un geſte menaçant, & par un gros mot. Dans un petit moment d'humeur,

Lisette jetta treize assiettes à la tête de Lucas. Lucas, dans un premier mouvement assomma Lisette de treize coups de broc. Quand il l'a vit morte, il sentit qu'il l'aimoit. Il se jetta comme un désolé sur le *cadavre*, & lui demanda pardon de l'avoir *tué*. Hélas! s'écrioit-il piteusement, voilà pourtant la premiere fois que cela m'arrive! Enfin il se releva d'un air réfléchi, alla droit à sa cuve, les bras croisés, & s'y insinua tout doucement la tête la premiere. On l'en retira au bout de treize secondes, il étoit déjà mort & noyé. — Ha! Docteur, la belle & longue histoire! — Je ne la fais pas, Monsieur, c'est la *Traduction* du pays. Mais apprenez les suites. La justice indignée, prit connoissance de l'affaire. Elle s'empara du corps de Lucas, qui, très-heureusement pour lui, n'avoit plus d'ame; elle le fit pendre par les pieds.

On rafa la ferme, & le terrain fut mis à l'encan. Celui qui l'acheta s'en trouva mal; il n'ofa jamais habiter ce petit corps-de-logis, & la raifon la voici : tous les ans, dans le tems des vendanges, quelquefois plus tard, il fe fait ici un changement affreux. La nuit vient, le ciel *pâlit*, la terre *friffonne*, les élémens *font en convulfion*, le corps-de-logis faute fur fes fondemens, le toit femble danfer, les murs paroiffent rouges de fang ou de vin. Il fe fait dans l'intérieur un horrible charivari. On croit entendre le cliquetis des affiettes & le choc des brocs; on croit entendre les gémiffemens d'une morte & les cris d'un noyé! — Ha! M. Defprez, la belle hiftoire! Ha! je vous en fupplie, ne la contez plus à perfonne; réfervez-m'en l'exclufive propriété; je veux, quand je ferai de retour à Paris, en faire pour l'Opéra comique un joli

Drame bien réjouiſſant. J'aurai ſoin, pour ſatisfaire tout le monde, d'intercaller dans chaque ſcene deux ou trois Ariettes, en vers preſque rimés; je retiendrai votre maniere, M. Deſprez, & je n'écrirai pas plus mal que vous ne racontez. Si l'ouvrage eſt applaudi, s'il commence ma réputation, je tâcherai, chaque année, de traiter auſſi heureuſement deux ou trois ſujets de cette force-là. Alors les Muſiciens, qui jugent toujours ſi bien, s'arracheront mes Poëmes; les Comédiens, qui ne ſe trompent jamais, les propoſeront pour modeles; certain Public, qui jamais ne s'engoue, demandera l'Auteur avec un enthouſiaſme décent. Dans ce ſiecle de petits talens & de grands ſuccès, mes chef-d'œuvres auront cent repréſentations, s'il le faut. Par-tout les ſots crieront que je ſuis un grand homme; & ſi je n'ai contre moi que les gens de

lettres & les gens de goût, j'arriverai peut-être à l'Académie.

Aſſurément ce projet étoit noble & vaſte ; mais, comme on le verra par la ſuite, j'eus tant d'autres choſes à faire quand je vins à Paris, que je ne pus m'occuper de ſon exécution.

L'épouvantable hiſtoire du crédule Docteur avoit-elle un peu dérangé mon cerveau ? C'eſt ce que va décider la belle Dame qui me lit ; je veux laiſſer à ſa pénétrante ſagacité quelque choſe à faire ; je me bornerai donc à lui raconter naïvement ce que je crus ſentir & voir le lendemain matin. Si vous êtes ſenſible, ou ſi vous l'avez été, Madame, vous ſavez que de tous les chagrins, ceux du cœur ſont les plus amers ; vous ſavez que l'amour, s'il nous donne quelquefois de très-heureuſes nuits, nous en fait quelquefois auſſi paſſer de très-mauvaiſes.

Trop ſouvent peut-être il vous arrive de ne pouvoir vous endormir tout de ſuite, parce que le ſoir une belle Dame, ſeule entre deux draps, ſe recueille & réfléchit. En ce moment toujours critique, Madame vous vous rappellez ſans doute avec plus d'amertume les torts d'un ingrat, ou vous partagez avec plus de vivacité l'impatience d'un abſent. Et quand depuis minuit juſques à quatre ou cinq heures du matin vous êtes demeurée en proie à vos tendres tribulations, la Nature, qui veut que le lendemain encore vous ayez les yeux vifs & le teint frais, la bienſaiſante Nature vous envoie le ſommeil réparateur. Alors, belle Dame, n'en rougiſſez point & convenez-en, celui qui tourmentoit vos veilles, vient embellir vos ſonges. Hé bien, voilà préciſément ce qui m'arriva. Vous me répréſentez qu'il n'y

n'y a rien de merveilleux à tout cela, je l'avoue ; mais attendez donc. Dans un rêve qui dura deux heures à-peu-près, je vis presque continuellement ma jolie Cousine. La Marquise de B*** se présenta cinq à six fois dans les intervalles ; & seulement une fois.... Ne me grondez pas, belle Dame,... une fois seulement je crus entrevoir cette charmante petite créature chiffonnée, dont je vous ai parlé, cette ingrate Justine, vous savez bien?... Je ne saurois vous dire laquelle de ces trois beautés m'embrassa ; mais ce que je puis vous certifier, c'est que je fus embrassé ; je le fus, Madame, & si bien, si bien, que je n'aurois pu l'être mieux par toutes les trois ensemble ! Je me réveillai en sursaut ; le jour commençoit à poindre. D'honneur, belle Dame, je sentois sur ma levre brûlante la

vive impreſſion de cet *âcre* (1) baiſer ! mes rideaux de toile d'orange s'agitoient avec un doux frémiſſement ! il ſe faiſoit dans mon appartement un petit bruit aigu... Je me jette en bas de mon lit, en trois ſauts je fais le tour de ma chambre qui n'eſt ni très-longue, ni très-large.... Il n'y a perſonne, tout eſt bien fermé, bien tranquille. Je ſuis donc fou ? L'amour & les revenans m'ont donc tourné la tête ? Madame, qu'en penſez-vous ?... Hô ! ſi vous êtes laide & vieille, vous trouvez mes folies bien impertinentes ; mais vous en riez, ſi vous êtes jeune & jolie.

Quand MM. de Belcourt & Deſprés entrerent chez moi, j'étois en-

(1) Depuis un quart d'heure je cherchois l'épithete convenable ; ô ! Jean-Jacques, je te remercie.

core ſi affecté du baiſer reçu, que je leur racontai qu'un revenant m'avoit embraſſé. Mon pere ſourit & augura ſur le champ mon entier rétabliſſement. Le Docteur parut enchanté, & cependant me conſeilla quelques rafraîchiſſans.

Ceux qui ne croient point aux eſprits, ſeront bien étonnés d'apprendre que le ſurlendemain je fus réveillé comme je l'avois été la ſurveille : j'éprouvai la même ſenſation, j'entendis le même bruit ; je fis dans ma chambre des recherches plus exactes & non moins inutiles ; il fallut en conclure qu'avec mes forces étoit déjà revenue mon ardente imagination.

O! ma Sophie, depuis pluſieurs jours je ſupportois plus impatiemment l'incertitude de ton ſort & le tourment de ton abſence ; je ne ceſſois de preſſer mon retour à Paris. Malheureuſement mon pere venoit de recevoir

des nouvelles fâcheuses qui sembloient apporter à l'accomplissement de mes vœux d'insurmontables difficultés. On ne parloit dans la Capitale que de mon aventure & du duel qui l'avoit terminée. Des deux parens du Marquis, celui contre lequel M. Duportail s'étoit battu, avoit été tué. On le regrettoit généralement; ses amis puissans & nombreux faisoient contre nous de vives sollicitations. Je ne pouvois me montrer dans la Capitale sans m'exposer à porter ma tête sur un échafaud. M. de Belcourt paroissoit effrayé du danger que je sentois moi-même, & qui pourtant ne m'eût pas arrêté, s'il n'eût fallu que le braver pour retrouver Sophie; mais avant d'aller affronter le péril, au moins devois-je savoir en quel lieu gémissoit ma femme infortunée. Réduit moi-même à ne pas sortir de la maison que nous

occupions, j'allois toute la journée promener dans le jardin ma douleur & mes ennuis.

Un ſoir en me déshabillant, je trouvai dans mon bonnet de nuit un billet ſoigneuſement plié; pour adreſſe étoient écrits ces mots : *Noirval, renvoie ton domeſtique & lis.* Je renvoyai Jaſmin & je lus :

« S'il eſt vrai que le Chevalier de » Faublas ne craigne pas les revenans, » qu'il brûle ce billet & qu'il garde » cette nuit un profond ſilence, quoi » qu'il lui arrive. » Voilà m'écriai je aſſez haut, une petite plaiſanterie du cher docteur. Je brûlai le myſtérieux papier, j'éteignis ma lumiere, je me couchai & je m'endormis.

Ce ne fut pas pour long-tems. Mon premier ſommeil, quoique profond, ne devoit pas réſiſter à l'impreſſion accoutumée de ce baiſer ſi vif qui brûloit

mes levres & faisoit palpiter mon cœur. Pour cette fois un songe vain ne m'abusoit plus, ce n'étoit plus une ombre fugitive qui m'embrassoit ; dans mon lit même, & bientôt dans mes bras, se trouvoit un corps bien vivant dont le voluptueux contact..... Mais doucement donc ! étourdi que je suis ! j'allois conter tout cela à cette jeune Dame qui déjà se trouble & rougit.

Madame, c'est votre faute aussi. Depuis plus d'un quart d'heure vous feuilletez indiscrétement ce petit livre ! tenez, donnez-le à Monsieur l'Abbé qu'aussi bien cela impatiente, & priez-le de vous lire à mi-voix le passage effrayant. Vous, pendant ce temps-là, belle Dame, cherchez sur votre toilette un colifichet nécessaire, murmurez à votre femme-de-chambre deux ou trois plaintes inutiles, essayez de

vant votre petit miroir quelques grimaces minaudieres, parlez tout bas à la petite Rosette la chienne chérie, n'ayez pas l'air d'entendre une syllabe de ce qu'on vous lit, & cependant n'en perdez pas un mot.

Hé bien! vous, Monsieur l'Abbé, que faites-vous donc? — Monsieur le Chevalier, je cherche l'endroit. — De l'autre côté, Monsieur, page 42, ligne 7, dont le voluptueux contact. — Ha! dont le voluptueux contact! Monsieur le Chevalier, j'y suis. — Hé bien, Monsieur l'Abbé, finissez la phrase; vous ne voulez pas? ni moi non plus. Commencez-en une autre.

Aussi-tôt je me sentis, non pas brusquement saisi, mais mollement attiré par une charmante petite main... que je baisai, Monsieur l'Abbé, ne vous en déplaise. — Et vous fîtes mal, Mon-

ſieur le Chevalier; loin de l'épouſe qu'il adore, un fidèle époux bien déſolé ne doit baiſer la main de perſonne. — Ha! ha! Monſieur, & que vouliez-vous donc que je fiſſe de cette main-là? — Il falloit, Monſieur, la repouſſer bien promptement, vous jetter hors du lit, appeller du monde, faire apporter des flambeaux! — Oui! & tout cela pour déſeſpérer & compromettre une femme!. & de peur de faire à la mienne une infidélité paſſagere qu'elle devoit ignorer toujours! — Monſieur le Chevalier, la fidélité conjugale... — A tort, quand elle impoſe des loix impoſſibles, Monſieur l'Abbé. Sans doute j'avois réſolu de n'aimer que Sophie; mais puis-je ordonner les événemens? Et pourvu que je ne les prépare pas; qu'a-t-on à me dire? Ne pas chercher l'occaſion; ſoit; l'éviter quand elle va s'offrir, paſſe encore; mais la repouſſer quand elle

presse ! Vous qui parlez, l'auriez-vous fait ? — Sans doute. — Sans doute ! Mais d'où vient donc ce jeune Abbé-là ? Est-il tout fraîchement sorti du Séminaire ? Comment de l'hypocrisie ! Et vous, Madame, qui vous êtes chargée de son éducation, vous souffrez cela ! en vérité, vous n'y songez pas ! On sait maintenant qu'un Abbé n'est pas plus scrupuleux qu'un Colonel ; mais cela ne suffit point, il faut encore qu'il ne paroisse pas moins effronté qu'un Page. Allez, petit rigoriste de boudoir, je ne crois point à vos délicatesses affectées. Si vous vous étiez trouvé où je me trouvois, vous auriez fait ce que je fis ; mille appas séducteurs ne vous auroient pas été vainement offerts ; comme moi vous auriez promené sur tant de charmes une main caressante & curieuse ; enchanté du résultat de vos recherches, comme

moi vous auriez dit poliment, & bien bas, de peur que votre domeſtique ne vous entendît dans la piece voiſine : charmant revenant, que vos formes ſont belles, & que vous avez la peau douce !

Ho ! ho ! Monſieur l'Abbé, comme vous liſez bien cela ! quelle vivacité ! quelle chaleur ! d'honneur je craindrois de vous échauffer trop, je n'en dirai pas davantage. Un homme de grand ſens m'a repréſenté qu'en pareil cas il ne falloit pas tout conter ; que de toutes manieres on gagnoit toujours beaucoup à laiſſer travailler l'imagination du lecteur, ſur-tout quand ce lecteur étoit un Abbé de Cour, ou une femme de qualité. Belle Dame ; reprenez le livre hardiment. Seulement je prendrai la liberté de vous faire remarquer, le plus décemment poſſible, que dans cette lutte nocturne un convaleſcent

ne devoit pas être vainqueur. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que mon aimable adverſaire eut très-promptement l'honneur de ma défaite. Encore ſi le revenant moins taciturne avoit bien voulu cauſer familiérement avec moi ; mais il s'obſtinoit à ne pas répondre un mot. C'étoit un sûr moyen de me rendormir, moi qui, comme tant d'autres, aime aſſez à parler quand je n'ai rien à faire.

Lorſque je rouvris les yeux, le jour venoit de paroître, & j'étois ſeul dans ma chambre. J'y recommençai mes perquiſitions déjà pluſieurs fois inutilement faites. Mes deux portes & mes quatre fenêtres ſe trouvoient bien exactement fermées ; aucune fauſſe porte n'étoit pratiquée dans les murs ; il n'y avoit point de trapes au plancher, point de coupures au plafond. Par où donc le revenant femelle pénétroit-il chez

moi ? Le cher docteur n'avoit ni femme ni fille ; la maison n'étoit habitée que par des hommes. D'où venoit donc l'esprit tentateur dont le sexe m'étoit bien connu ? Lisette voyageoit-elle de l'autre monde dans celui-ci pour se venger du pauvre Lucas ? Une fermiere dans mes bras ! fi donc ! j'aimois mieux me croire le *Titon* rajeuni de la timide Aurore, ou le moderne *Endymion* de quelque fiere Déesse humanisée. O ! ma Sophie ! de tout tems peut-être il étoit écrit, que ton époux prédestiné ne pourroit seulement pendant trois semaines te demeurer fidele ; mais au moins l'encens qui t'appartenoit ne devoit brûler que pour une Divinité !

Je fus bien aise de consulter sur cette aventure le Comte de Rosambert, dont il étoit bien étonnant que je ne reçusse aucune nouvelle directe. La lettre que je lui écrivis avoit trois grandes pages.

En

En vérité, dans les deux premieres, il n'étoit question que de ma Sophie ; j'avois resserré dans la troisieme l'inconcevable histoire du joli revenant.

Je l'attendois la nuit suivante, il ne revint que la huitieme nuit. Pressé du vif desir de connoître la nocturne beauté qui me visitoit, je lui demandai comment elle s'appelloit, car Nymphe ou Déesse elle avoit un nom ; depuis quand elle m'aimoit, car sans fatuité je pouvois me flatter de lui avoir plu ; dans quel endroit elle m'avoit rencontré, car elle me traitoit au moins comme connoissance. Ces questions & plusieurs autres moins embarrassantes ne me valurent aucune réponse. Alors de tous les moyens connus de faire jaser une femme, j'employai le plus décisif ; mais le malin démon femelle, avec une présence d'esprit imperturbable, épuisa toutes mes ressources, sans se permettre

même une exclamation. Je m'obſtinois d'autant plus, que ce ſilence impoli devenoit, par la circonſtance, une ingratitude ; cette fois je me comportois aſſez bien pour obtenir un remercîment. Tous mes efforts furent inutiles, je vis avec chagrin que les femmes de l'autre monde, quoique très-ſenſibles aux bons procédés, n'ont pas, dans les occaſions intéteſſantes, le tendre bavardage, le jargon careſſant de la plupart des femmes de ce monde-ci.

Ennemie du jour délateur, ma diſcrette amante n'attendit pas chez moi le lever de l'aurore. Quand je l'entendis préparer ſon départ, j'eſſayai de la retenir; mais elle poſa ſur ma bouche l'index de ſa main droite, ſur mon cœur ſa main gauche, ſur mon front deux baiſers ; & puis m'échappant avec un ſoupir, elle s'en alla preſtement, je ne ſais par où. Seulement je crus diſ-

tinguer le craquement d'un mur qui s'ouvroit, & l'aigu ſifflement d'un gond criard. Apparemment j'avois mal entendu, car je viſitai mes quatre murailles dès qu'il fit jour, & le ſimple papier qui les tapiſſoit, bien uni dans ſa ſurface, ne m'offrit, aucune trace de déchirement; mes portes & mes fenêtres étoient bien exactement fermées.

Le même ſoir, je trouvai dans mon bonnet de nuit un ſecond billet : « Je » reviendrai dans la nuit du dimanche » au lundi, ſi le Chevalier de Faublas » me promet, foi de Gentilhomme, de » ne faire aucunes tentatives pour » me retenir. Qu'il me réponde par le » même courier. » — Ah ! j'entends le courier, c'eſt mon bonnet de nuit ! Le lendemain mon docile commiſſionnaire fut chargé de mes courtes dépêches, qui contenoient la promeſſe qu'on exigeoit de moi.

Il vint enfin ce dimanche, peut-être impatiemment attendu ! Bientôt elle alloit m'environner de ses ombres perfides, cette nuit si remarquable dans l'histoire de ma vie ! Jasmin, qui depuis le dîner s'étoit absenté, revint sur la brune. Dès qu'il me vit seul, il m'apprit la nouvelle imprévue de l'arrivée de Rosambert : le comte s'étoit arrêté à Luxembourg, d'où il avoit secrétement dépêché vers Jasmin, pour de grandes raisons qu'il me diroit lui-même ; il ne pouvoit venir à *Holriss* qu'une heure avant minuit ; il importoit extrêmement que personne ne le vît entrer dans la maison, j'étois donc instamment prié de lui ouvrir moi-même, à onze heures précises, la petite porte du jardin.

Je suivis ponctuellement mes instructions. M. de Belcourt, fâché que je le quittasse plutôt qu'à l'ordinaire, en fit

la remarque. M. Desprez répondit par une plaisanterie, dont je ne fus pas d'abord aussi frappé que par la suite : laissez aller ce convalescent, dit-il à mon pere, il a sans doute avec les esprits quelque commerce qu'il n'avoue pas.

Au lieu de monter chez moi, je me glissai doucement dans le jardin. Rosambert m'attendoit à la petite porte. Ho ! bon soir, mon ami, où est ma Sophie ? Qu'est devenu la Marquise ? Avez-vous des nouvelles de son pere ? Son mari vit-il encore ? Comment se porte ma sœur ? Que dit-on de ce duel ? Que pensez-vous de cet inconnu ? Que vous semble de ce revenant ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? comment vous portez-vous ?— Hé ! de Noirval, un moment donc ! que de vivacité ! quelle impatience ! vous ressemblez beaucoup à ce petit Chevalier de Faublas dont on parle tant dans Paris !

D'abord aſſeyons-nous ſur ce banc, & permettez-moi d'apporter dans mes réponſes un peu plus d'ordre que vous n'en avez mis dans vos queſtions. Mes vigilans émiſſaires ont vu Monſieur Duportail à Paris; ils ſuivront ſes traces juſqu'à ce qu'ils aient découvert la retraite de ſa fille; on nous en rendra bon compte. — O! ma Sophie, je te reverrai!—Doucement, mon ami, ne m'étouffez pas. Madame de B***. eſt apparemment dans une de ſes terres, on ne la rencontre ni à la cour, ni à la Ville. — Pauvre Marquiſe! je ne la reverrai plus! — Peut-être, ne vous chagrinez pas... Le Marquis, dont la bleſſure n'eſt pas jugée mortelle, ne deſire ſa guériſon que pour voûs aller chercher en quelque lieu que vous ſoyez. Faublas, il aſſure qu'il vous reconnoîtra par-tout. — Roſambert, on ne ſait pas où elle eſt? — Apparemment dans une

de ſes terres , mon ami. — Oui , Madame de B***. Mais Sophie ? Ha ! dans Paris, très-probablement. — Mon ami, croyez-vous que le Marquis ſoit homme à lui pardonner? — Pardonner à la Marquiſe ! Hé ! pourquoi pas ? L'aventure n'eſt pas connue, j'en conviens, mais le mal eſt ordinaire. Ce n'eſt donc qu'un peu plus de bruit ? Ho ! la Marquiſe eſt femme à lui faire entendre raiſon là-deſſus. — Roſambert , dites ſans me flatter, penſez-vous qu'on puiſſe le forcer à me la rendre ? — Comment forcer le Marquis à vous rendre ſa femme ! — Hé ! non, mon ami, c'eſt de la mienne & de ſon pere que je vous parle. — Monſieur Duportail ! il n'y a pas de doute, on l'y forcera très-certainement. — Je ne la reverrai plus, je ne la reverrai plus ! — Au contraire , puiſqu'il ſera contraint de vous la rendre, vous la reverrez. — Ha ! mon ami, je pen-

ſois à cette femme ſi malheureuſe. - Ha! mon ami, vous êtes toujours le même; le mariage ne vous a pas changé.. Mais permettez qu'à mon tour je vous faſſe quelques queſtions. D'abord je vois que vous êtes à-peu-près rétabli. - Ho! l'eſpérance de revoir bientôt ma Sophie.. — Oui! oui! ma Sophie! *& puis cette femme ſi malheureuſe !..* — La Marquiſe? je vous aſſure que mon intention n'eſt pas de l'aller chercher. Il eſt vrai que par fois je me ſurprends m'occupant d'elle, mais c'eſt que... — Sans doute, Chevalier, je vous entends; c'eſt qu'on n'eſt pas maître de cela. Malgré lui, un jeune homme bien né ſe rappelle les bons procédés d'une femme jeune & belle qui a formé ſon adoleſcence. — Roſambert, toujours vous plaiſantez! Dites-moi... auriez-vous par haſard entendu parler de cette petite Juſtine!.. — Quoi! la femme-de-chambre auſſi vous

tient au cœur ! ha ! c'eſt que vous l'avez formée celle-là. Mais vous m'avez dit, ce me ſemble, que la Jeuneſſe ?... — Allons, Roſambert, pour cette fois j'ai tort, ne parlons pas de cela. — Non, mon cher Faublas, parlons de ce revenant...— Oui, Roſambert, comment le trouvez-vous mon revenant ? N'eſt-elle pas ſinguliere cette femme qui jamais ne dit mot & toujours ſe comporte à merveille ? n'eſt-il pas drôle ce petit démon, qui entre chez moi, je ne ſais par où.— Faublas, il vous viſite toutes les nuits ?—Non.—Non !—Mais tenez, juſtement je l'attends celle-ci.— Ha ! tant mieux, nous éclaircirons le doux myſtere ! Nous ſaurons... Mais je me ſuis amuſé à écrire dans cette auberge au lieu d'y ſouper. Chevalier, j'ai faim. — Attendez, je vais avertir Jaſmin..—Faire du bruit dans la maiſon ! gardez-vous-en bien. Tenez, je

crois que ma chaiſe de poſte n'eſt pas encore partie, j'y dois avoir quelque choſe; quand je fais route, j'emporte toujours des proviſions.

Il me quitta, & rapporta un moment après une moitié de poularde avec une bouteille de vin: j'ai pris deux verres, me dit-il, parce que vous ſouperez avec moi... Ici, ici, dans ce jardin, Chevalier, nous avons à cauſer, & votre chambre n'eſt pas sûre. D'abord nous boirons à la ſanté d'Adélaïde, dont vous ne m'avez parlé qu'une fois. —Ha! ma chere ſœur! je l'aime pourtant beaucoup! Comment ſe porte-t-elle?—Bien, très-bien. Toujours plus charmante! Je n'ai pu réſiſter au deſir de l'aller voir une derniere fois avant de quitter la France. L'aimable enfant! Comme ſa douleur l'embelliſſoit! comme elle ſouffre de ne voir ni ſon pere, ni ſon frere, ni ſa bonne amie! Fau-

blas', buvons à sa santé, buvons, mon ami, je sais que ce n'est pas du bon ton, mais nous sommes à la campagne, & puis des voyageurs?... Tenez, prenez un morceau; je ne puis souper seul, vous le savez bien. — Rosambert, je suis charmé de vous voir ici... Mais à quoi bon dans ce jardin? Pourquoi ce mystere? — Parce que je n'aurois pu vous entretenir en particulier, parce que le Baron, qui a déjà intercepté les lettres que je vous écrivois, se seroit d'abord emparé de moi, parce qu'il m'auroit sans doute prié d'altérer, selon ses vues, les nouvelles que j'apporte. — Vous avez raison. — Et puis ce revenant,... croyez-vous qu'il ne m'occupe pas?... Faublas, à la santé de Sophie. — Mon ami, depuis plus d'un mois je ne bois plus de vin; vous allez me griser? — A la santé de Sophie, vous ne pouvez vous en

diſpenſer. — Allons, va pour Sophie ! Ho ! ma jolie Couſine, ce ne ſera pas la premiere fois que tu m'auras fait perdre la raiſon.

Roſambert, voilà du vin terriblement fort, il me caſſe la tête ? Roſambert, que penſez-vous de cet inconnu, qui pendant la cérémonie.. — Ma foi, je ne ſais qu'en dire. Parlons de votre nouvelle amante, de cette nocturne beauté qui vous aime avec tant de diſcrétion. Faublas, la croyez-vous jolie ?... — Belle, mon ami. — Une femme qui fuit le jour ?.... — Ho ! belle, j'en ſuis sûr. — Allons, il eſt encore amoureux de celle-là ! — Amoureux ?... Non. — Faublas, je parie, moi, qu'elle eſt laide ! — Cent louis, qu'elle eſt charmante ? — Va, cent louis ſur parole. — Comte, voilà qui eſt dit... Ah, ça ; mais comment ferai-je pour la voir ?... Et puis vous vous en rapporterez

terez donc à moi ! — Volontiers, s'il le faut. Mais croyez-vous que je sois moins curieux que vous de connoître... Depuis que vous m'avez écrit votre aventure, je brûle du desir de contribuer à la mettre à fin. Preux Chevalier, votre frere d'armes est avec vous, permettez qu'il vous aide !... Faublas, nous allons monter chez vous, sans lumiere & sans bruit. Vous vous coucherez vîte, & ne direz pas un mot. Moi, je resterai caché dans votre ruelle. Je suis muni d'une lanterne sourde, que je ferai valoir à propos ; & si le revenant n'est pas sorcier, nous verrons quelle figure il a.] Chevalier, encore une santé ! vous avez oublié quelqu'un.—Ha, oui. La belle Marquise ?— Fidele époux, je savois bien qu'il ne faudroit pas vous la nommer. Allons ! deux doigts de vin pour la Marquise. — Vous vous moquez,

mon ami.... Charmante femme !....
Verſez tout plein.

Maintenant que de ſang froid je me rappelle, & je vous confeſſe cette *indélicate* exclamation, mon aimable lectrice juſtement irritée, je ne vois qu'un moyen de vous calmer un peu, c'eſt de réclamer toute votre indulgence pour un convaleſcent que les ſantés précédentes avoient déjà mis en gaîté.

Celle-ci m'acheva, je tombai tout-à-coup dans le délire de l'ivreſſe. Déjà chaque objet me paroiſſoit déplacé, mobile & double. Je parlois ſans me faire entendre ; ou plutôt je bégayois au lieu de parler. Bientôt rêveur & peſant, je perdis ma joie babillarde, mon corps s'affaiſſa, mes paupieres s'appeſantirent, l'invincible ſommeil alloit fermer mes yeux. Roſambert qui s'en apperçut, me pria de le conduire à ma chambre, non ſans me répéter pluſieurs

fois qu'il ne falloit pas faire le moindre bruit, & fur-tout garder un exact filence. Il recommanda à Jafmin, qui attendoit mes ordres dans le jardin, de fé retirer fans lumiere & fans bruit. Nous arrivâmes, éclairés feulement par la lanterne fourde, que nous laiffâmes dans le corridor. Comme j'entrois à tâtons, foutenu par Rofambert, je rencontrai dans mon chemin une chaife longue fur laquelle le Comte m'étendit, afin, me difoit-il tout bas, de me déshabiller avec plus de facilité. Prudemment je laiffois faire mon nouveau valet-de-chambre; mais il s'acquittoit de fon emploi avec tant de lenteur & de mal-adreffe, qu'en attendant qu'il lui plût de finir, je tombai dans un affoupiffement profond.

M. l'Abbé, reprenez le livre. Quoique le récit que je fuis obligé de vous faire ne foit pàs très-gai, je crains

d'allarmer ſans le vouloir, votre innocente amie, dont la pudeur eſt ſi prompte à s'effaroucher.

Une heure de ſommeil ayant abattu les fumées du vin captieux qui m'avoit ôté la raiſon, je fus éveillé par un bruyant éclat de rire : enfin, s'écria Roſambert, me voilà complettement vengé ; je veux qu'on m'aſſomme ſi ce n'eſt pas elle! au même inſtant j'entendis un gémiſſement ſourd, ſuivi d'un grand ſoupir. Je me trouvois encore ſur ma chaiſe longue, placée de maniere qu'à travers une porte entrebâillée, j'appercevois au fond du corridor la foible lueur de la lanterne ſourde. Auſſi-tôt déterminé par l'inquiétude autant que par la curioſité, je cours dans ce corridor & rentre bruſquement la lanterne à la main. Je promene ſur les objets environnans ſa lumiere tremblante ; je vois...Hélas! aujourd'hui même, com-

ment le raconter ſans en gémir ?.. Je vois ſur mon lit dont il s'étoit emparé, à ma place qu'il uſurpoit, Roſambert à-peu-près nud, tenant étroitement embraſſée, dans la moins équivoque des ſituations, une femme... O ! Madame de B***, que vous me parûtes belle encore, quoique vous fuſſiez évanouie !

Le Comte, dès qu'il put croire qu'aucun détail de cette cruelle pantomime ne m'étoit échappé, abandonna ſa victime, & reprenant ſes habits à la hâte, il me dit en riant : adieu, Faublas, je vous laiſſe avec cette belle déſolée, je crois que vous allez voir une ſinguliere explication ! Perſuadez-lui, ſi vous le pouvez, que vous n'étiez pas d'accord avec Roſambert. Adieu, ma chaiſe de poſte m'attend, je retourne à Luxembourg, demain je vous donnerai de mes nouvelles.

Le cruel diſcours de Roſambert ne

m'indigna pas moins que son horrible action : dans le premier mouvement de ma fureur, j'allois sauter sur mon épée, & le forcer à me faire raison de son infâme procédé, lorsque Madame de B*** se releva tout-à-coup, me saisit par le bras, & me retint.

Rosambert eut tout le tems de s'éloigner ; la Marquise alors prit ma main aussi-tôt couverte de baisers & baignée de larmes : ho ! de quel poids je me sens soulagée, me dit-elle ! ho ! qu'il m'a été consolant d'entendre que vous ne participiez point à cette infamie !

Madame de B*** vouloit continuer ; mais son extrême agitation ne le lui permit pas. Elle sanglotta long-tems, sans pouvoir me dire un mot, puis redoublant de pénibles efforts, d'une voix entrecoupée, elle reprit :

Faublas, si vous aviez été capable de me livrer à cet indigne homme, si

vous m'aviez à ce point méprisée ; plus grande que tous mes revers ma derniere infortune eût entraîné ma mort. Mon ami, je sens qu'il m'est possible de vivre, & de n'être pas tout-à-fait inconsolable, puisque, dans mon avilissement profond, je puis encore espérer votre estime ; puisque, dans mon malheur extrême, je dois au moins compter sur votre pitié. — Si, pour adoucir votre peine amere, il suffit de la partager, ma chere Maman, mon aimable amie.. — Que je suis malheureuse ! — Et que je vous plains ! — Comme le perfide, aidé par un hasard fatal, s'est joué de ma vaine prudence ! comme un instant a renversé mes projets les plus sûrs, & détruit mon plus cher espoir !

A ces mots la Marquise laissa tomber sa tête sur mon oreiller, ses bras s'étendirent immobiles, son regard se fixa, ses pleurs s'arrêterent. Insensible

à mes ſoins ſecourables, ſourde à mes diſcours conſolateurs, elle paroiſſoit dans le recueillement du déſeſpoir ſe pénétrer de l'horreur de ſa ſituation. Elle garda pendant plus d'un quart d'heure cet effrayant ſilence; puis, d'un ton qui me parut calme, elle me dit enfin : tranquilliſez-vous, mon ami, aſſeyez-vous auprès de moi, ne craignez rien, donnez-moi toute votre attention; je vais me montrer à vous toute entiere, & quand je vous aurai dit quels vains projets j'avois formés, & quelles immuables réſolutions je viens de prendre, vous ſaurez préciſément juſqu'à quel point vous devez me plaindre & me blâmer.

M. de B*** venoit de vous rencontrer aux tuileries. Il entre chez moi furieux, devant vingt perſonnes il me reproche ſes outrages récens, & m'annonce ſa prochaine vengeance. Étonnée

du cruel abandon où vous me laissez dans un moment également fatal à mon amour & à mon honneur, je suis forcée de me dire, qu'un intérêt plus pressant, qu'un objet plus cher vous occupe. Justine va plusieurs fois chez vous, & ne vous trouve pas. Alors je charge Dumont, le plus ancien & le plus affidé de mes serviteurs, celui-là même qui fait ici le personnage de Desprez, je le charge, dis-je, d'aller vous attendre aux environs du couvent qui renferme Mademoiselle de Pontis, & d'éclairer vos démarches jusques au lendemain. Dumont vous voit entrer au couvent, attend que vous en sortiez, vous suit sur le champ de bataille, & sur la route jusqu'à *Jalons*, où il perd vos traces. Il ne revient pas assez tôt pour être le premier qui m'apprenne deux enlevemens, dont le bruit s'est déjà confirmé dans tout Paris.

Dumont, à ſon retour, trouve mes diſpoſitions déjà faites. J'ai raſſemblé mon or, mes bijoux, quelques effets de banque ; je me ſuis revêtue d'un uniforme bleu, que vous ne me connoiſſez pas, & moi-même je vole à Jalons. Tandis que j'y queſtionne le Maître de poſte, arrive un homme que je reconnois, & qui, ſans le vouloir, va m'indiquer votre retraite. C'étoit Jaſmin qui conduiſoit une chaiſe de poſte (1), je le ſuis toujours à quelque diſtance, & comme lui j'arrive à Luxembourg vingt-quatre heures après vous ; on me dit qu'il ſe fait dans la ville un grand mariage, qu'un jeune homme qui traînoit à ſa ſuite une fille enlevée... C'en eſt aſſez ; je n'écoute plus rien, je cours

(1) Celle que M. Duportail & moi nous avions laiſſée à Vivrai, pour courir à franc-étrier ſur les traces de Sophie.

au temple, je me précipite.. On venoit de vous unir !...Un cri m'échappe, & soudain rassemblant mes forces, je me dérobe à votre vue ; trop heureuse de pouvoir fuir, je fuis sans savoir où ; bientôt l'amour plus fort me ramene à Luxembourg ; il me dit qu'il faut au moins savoir ce que vous deviendrez. Faublas, en vérité, la joie que je ressentis en apprenant que ma rivale vous étoit arrachée, fut moins vive que l'inquiétude où me jetta le dangereux délire dont on vous disoit atteint. Animée du double desir de veiller sur les jours de mon amant, & de le conserver pour moi, pour moi seule, je bâtis aussi-tôt mon plan.

Dumont m'accompagnoit, nous parcourûmes les environs de Luxembourg. Sous le nom de Desprez, Dumont loua cette maison. Dans le pavillon que je vous destinois, je fis promptement

quelques changemens néceſſaires à l'exécution de mes deſſeins. La Marquiſe de B***, déterminée à tout ſouffrir pourvu qu'elle ne vous perdît pas, alla s'enfermer dans un miſérable grenier de l'autre corps-de-logis.

Votre pere vous fit conduire ici; j'eus le plaiſir de loger avec mon amant preſque ſous le même toit, de le voir ſous mes yeux revenir à la vie, d'aller quelquefois, dans le ſilence des nuits, reſpirer ſon haleine & ſentir palpiter ſon cœur... Sans doute j'aurois dû, pour m'enivrer d'un bonheur plus grand encore, attendre que ſa convaleſcence fût plus affermie; mais le moyen de réſiſter ſans ceſſe au charme de ta préſence! le moyen de combattre des deſirs toujours renaiſſans!..Hé! de quoi lui parlai-je?..
Faublas, l'inſtant approchoit où mes deſſeins alloient s'accomplir. Dans trois jours je déchirois le voile preſque magique

gique dont je m'étois enveloppée ; dans trois jours je me découvrois ſans myſtere. Je vous montrois la Marquiſe de B***, ſongeant à peine à ſon rang perdu pour vous, & ne deſirant autre choſe que de vous donner des jours heureux dans quelque retraite ignorée. Si mon amant ſavoit m'entendre, je lui gardois encore un ſort digne d'envie ! .... Si l'ingrat m'oſoit réſiſter.... Chevalier, mon parti étoit pris, je vous enlevois malgré vous, malgré vous, je vous conduiſois..... Que ſais-je ? peut-être au bout du monde ! Oui, j'aurois mis l'immenſité des mers entre mon perfide amant & ma rivale préférée !

La Marquiſe d'abord calme, enſuite attendrie, maintenant exaltée, mit dans ces derniers mots une expreſſion ſi forte, que je ne pus retenir quelques ſignes d'étonnement qu'elle remarqua.

Raſſurez vous, me dit-elle ; vous

êtes déſormais libre, & me voilà pour toujours enchaînée. Il eſt paſſé pour moi le tems des paſſions tendres !... Je ne dois maintenant éprouver que la plus impétueuſe, la plus implacable de toutes... L'amour s'enfuit chaſſé par l'opprobre : comment en effet remettre en vos bras une femme à vos yeux flétrie, avilie à ſes propres yeux...... Amenée par le malheur, excitée par la plus lâche des trahiſons, la vengeance, l'horrible vengeance s'empare de mon cœur déjà rongé de ſon fiel empoiſonné... Faublas, j'aime à croire, & j'ai vu que vous ſeriez prêt à ſervir mon juſte reſſentiment ; mais Roſambert, dans ce combat dont le ſuccès ne ſeroit pas douteux, auroit encore à ſe glorifier de ſa chûte ; ſa vie perdue ſans honte, ſeroit une trop foible réparation de l'irréparable affront qu'il vient de me faire..... Chevalier, ſon châtiment me

regarde, & je vous le jure, j'accomplirai ſon châtiment !

Madame de B***, le viſage enflammé, l'œil furieux, s'exprimoit avec tant de rage, que je craignis pour elle les ſuites d'un état auſſi violent. Mon infortunée maîtreſſe vit que j'allois l'interrompre, & ſe hâta de pourſuivre :

Vous eſſayeriez en vain de changer ma réſolution. Un lâche l'a rendue trop néceſſaire pour qu'elle vous paroiſſe étonnante, ou pour que je m'arrête épouvantée des foibles dangers qu'elle entraîne..... Hélas ! je n'ai plus rien à perdre. Le perfide vient de combler mon déshonneur, & de m'arracher mon amant ! Faublas, je vous le répete, je vous défends d'épouſer ma querelle. Seule, je prétends la ſoutenir. Je ſerois déſeſpérée qu'un autre m'enlevât le plaiſir de la vengeance.... On ſait ce que

peut une femme outragée ; on verra ce que peut une femme telle que moi. Oui, je le jure par mon amour flétri, par mon honneur perdu, un jour dans votre étonnement vous vous demanderez si quelqu'un au monde eût pu venger la Marquise de B*** mieux qu'elle-même.

Elle garda quelque tems un morne silence. J'osai lui donner un baiser ; mes larmes se répandirent sur son sein découvert. Elle répara promptement son désordre qu'apparemment elle n'avoit point encore apperçu, & d'un ton moins agité, mais non moins douloureux, elle me dit :

Ho ! oui, prenez pitié de moi. J'ai besoin de consolations. Demain je vous quitte, demain nous allons nous séparer, nous séparer pour long-tems peut-être, je retourne à Paris.... — A Paris ! — Oui, mon ami, ce ne fut

point la crainte qui me chaſſa de la Capitale. Ce n'étoit point pour me cacher que je volois à Luxembourg. Hé ! que n'ai je pu, ſelon mes deſirs, vous conſacrer le reſte de ma vie !... Je vais reprendre ma fortune & mon rang, puiſqu'il ne m'eſt plus permis de vous en faire le ſacrifice.... Je retourne à Paris ; ſoyez tranquille ſur mon ſort ; quand une femme, qui n'eſt pas tout-à-fait ſans eſprit & ſans attraits, ne s'étonne pas, repoſez-vous ſur elle du ſoin de ramener l'époux le plus juſtement aigri. Pour réuſſir dans cette entrepriſe délicate, il me reſte à moi deux moyens dont le plus facile n'eſt pas le meilleur. Comme tant d'autres, je puis me borner à pallier ce que mon aventure a de trop humiliant pour l'amour-propre du tiers compromis, confeſſer ingénuement tout le reſte, & me ſervant du pouvoir que la beauté conſerve

encore ſur celui qu'elle offenſa, ſolliciter une grace qui ne me ſera pas refuſée. Mais ce parti toujours extrême, quelquefois bon à prendre dans le moment, offre pour l'avenir de trop grands inconvéniens. Pour le repos de M. de B*** lui-même, je ne veux point qu'il puiſſe jamais s'armer contre moi de mes propres aveux, me pourſuivre éternellement de ſa jalouſie, me ſoupçonner d'avoir filé dix intrigues quand je n'ai eu qu'une paſſion, & peut-être me conteſter la légitime naiſſance du ſeul enfant que je lui ai donné. D'ailleurs, pourquoi demanderois-je humblement un pardon que je puis fiérement arracher: Non, non; j'aime mieux uſer de l'irréſiſtible aſcendant qu'un eſprit ferme a toujours ſur un eſprit foible. Je ne ſerai pas la premiere qu'on aura vue, forcée à des menſonges invraiſemblables, nier hau-

tement une infidélité prouvée. Peut-être me sera-t-il moins difficile que vous ne pourriez le croire, de faire entendre à M. de B***, que le Chevalier de Faublas fut toujours pour moi Mademoiselle Duportail, & si je ne persuade pas le Marquis, je tâcherai du moins de l'embarrasser de maniere à le laisser indécis.

Je sais bien que le Public méchant, qui, loin de s'aveugler sur les torts véritables, est toujours prêt à en supposer, ne prend pas le change aussi aisément qu'un mari crédule. Je sais bien que je dois m'attendre à l'humiliante célébrité qui suit les aventures galantes, quand elles sont extraordinaires. Nos élégans presque beaux-esprits vont me chansonner; nos douairieres converties me déchireront. Dans les cercles, si j'ose y paroître, je me verrai l'objet des chuchottemens affectés, des malins

regards, des sarcasmes détournés, des plaisanteries équivoques. Il me faudra souffrir les airs impertinens de nos sots Petits-Maîtres, les froids mépris des prudes inexorables, les dédains concertés des prétendues femmes honnêtes, l'accueil confraternel des beautés les plus mal famées. Aux spectacles & dans les promenades publiques, si j'ai le courage de m'y montrer, la foule m'environnera; un essaim de jeunes étourdis bourdonnant sans cesse autour de moi, murmurera: la voilà! c'est elle!.... Hé bien, Faublas, ce rôle si pénible, que plusieurs femmes de mon rang ont pris par choix, je le remplirai par nécessité. Comme elle peut-être, hardie dans mon maintien, libre dans mes discours, stoïquement environnée de mon ignominie, je pourrai m'accoutumer à repousser la honte par l'effronterie, & le blâme par l'impudence

Voilà donc à quel excès d'avilissement m'aura par degrés conduite une passion, criminelle si l'on veut, mais pourtant excusable à bien des égards. Ha ! puisqu'il est vrai que pour n'être jamais malheureuse, il faut toujours sévérement remplir ses devoirs, pourquoi nous en impose-t-on de si difficiles ? Une fille qui s'ignore elle-même, tombe à quinze ans dans les bras d'un homme qu'elle ne connoît pas. Ses parens lui ont dit : la naissance, le rang & l'or constituent le bonheur, tu ne peux manquer d'être heureuse, puisque sans cesser d'être noble tu deviens plus riche ; ton mari ne peut être qu'un homme de mérite, puisqu'il est homme de qualité. La jeune épouse trop tôt désabusée, ne trouve que ridicules & vices où elle attendoit talens agréables & qualités brillantes ; le luxe qui l'environne, les titres qui la décorent,

le ſort des femmes dans cette France, où l'on prétend qu'elles regnent !

Ainſi je me vis ſacrifiée, ainſi je combattis long-tems, ainſi je fus entraînée quand vous parûtes. Le lendemain de cette nuit ſi fatale & ſi douce, qui m'eût dit que je venois d'ouvrir ſous mes pas un abîme au fond duquel m'attendoit la vengeance, l'opprobre & le déſeſpoir ?... Mon ami, je vous quitte, qu'allez-vous devenir ? Hélas ! vous brûlez de vous réunir à ma rivale fortunée. Ha ! puiſſiez-vous la rejoindre & lui demeurer toujours fidele ! que celle-là du moins ne ſoit pas malheureuſe !... Faublas, je vous quitte, je vous laiſſe pour un tems, livré aux perfides inſinuations de l'infâme Roſambert. Gardez-vous de l'écouter, ſi mon ſouvenir vous eſt cher, ſi vous aimez Sophie ; mon ami, le Comte vous perdroit, vous prendriez dans ſa ſociété le

goût

goût des occupations futiles & des plaisirs pernicieux ; il vous enseigneroit l'art détestable des séductions, des perfides noirceurs, des trahisons lâches.... Peut-être il vous paroît étrange d'entendre Madame de B*** vous moraliser ; mais c'est encore une de ces singularités que vous réservoient votre heureux destin & ma bizarre étoile. Faublas, je l'avoue, je ne vous verrois qu'avec le chagrin le plus vif, altérer au sein de l'oisiveté corruptrice & de la débauche avilissante, les dons précieux que vous prodigua la Nature, & que j'eus le bonheur de développer. Hé ! mon ami, tant d'hommes très-ordinaires savent corrompre des beautés qui ne demandent qu'à céder. Dès que tu le voudras, je le sais bien, tu l'emporteras sur eux tous, tu deviendras l'idole des femmes ; mais il te convient d'ambitionner des succès plus dignes d'un

grand cœur. Un jeune homme tel que toi peut prétendre à tout & tout embraſſer. Les Sciences t'invitent, les Lettres t'appellent, la gloire t'attend dans nos armées : deſcends dans la carriere & marche à pas de géant ; que tes ennemis ſe voient réduits au ſilence, que tes rivaux ſoient forcés à l'admiration. Tes premiers ſuccès apporteront à ma douleur un premier adouciſſement, les éloges que tu mériteras, je croirai les avoir obtenus ; l'eſtime qu'on aura pour toi me rendra l'eſtime de moi-même ; tes vertus juſtifieront mes foibleſſes, ta gloire opérera ma réhabilitation ; un jour viendra qu'avec orgueil je pourrai dire par-tout : Oui je l'avoue, je me ſuis déshonnorée, mais c'étoit pour lui.

Madame de B*** venoit de faire paſſer dans mon ame le noble enthouſiaſme dont la ſienne étoit enflammée : entraîné par une force ſupérieure, j'al-

lois me précipiter dans ſes bras , elle me retint.

Adieu , Chevalier , dans tous les tems comptez ſur moi. Je ne me ſouviendrai jamais ſans attendriſſement & ſans reconnoiſſance, que ſi ma jeuneſſe, tourmentée de tant de peines cruelles, eut quelques beaux jours, ce fut à vous que je les dus tous. Mais ne vous abuſez point ſur la nature de mes ſentimens : de tous les revers, le plus funeſte & le moins prévu m'a éclairée en m'accablant ; j'en ai fait la trop fatale expérience ; il ne faut point eſpérer de trouver le bonheur dans un attachement illégitime. Chevalier , la foible Marquiſe de B*** n'eſt plus. Vous voyez maintenant une femme capable de quelque énergie , uniquement occupée du ſoin d'aſſurer ſa vengeance & de préparer votre avancement. Adieu , Faublas, c'eſt votre amie qui vous embraſſe,

Elle me donna un baifer fur le front & s'en alla par la cheminée.

Comment, Monfieur par la cheminée? — Oui, Madame, c'étoit par-là qu'elle entroit chez moi : au fond de l'âtre, la plaque en tombant, découvroit une efpece de foupirail affez large pour que la Marquife pafsât librement. Eh! que des gens qui ne favent rien n'aillent pas attribuer à ma belle maîtreffe cette ingénieufe invention : dans ce fiecle fécond en découvertes utiles, long-tems avant Madame de B***, une cheminée fut ouverte ainfi par un Duc aimable, pour une beauté captive, dont le nom devenu célebre ne périra point.

Le jour qui fuccéda à cette nuit fi malheureufe, m'apporta de confolantes nouvelles : avant midi je reçus de Rofambert une lettre, que d'abord je ne voulus pas lire. Le feul Defprez étoit

chez moi quand on me la remit. Tenez, Dumont, voilà une écriture que je reconnois, faites-moi le plaisir de porter à Madame de B*** cette lettre ; dites-lui que je ne veux pas l'ouvrir, & qu'elle peut en disposer à son gré.

Dumont partit pour revenir un quart d'heure après. Madame la Marquise me faisoit prier de la venir voir un moment. J'arrivai chez elle avant de m'être apperçu que j'avois eu trois étages à monter ; & je me serois probablement brisé la tête contre les lambris de son nouvel appartement, si l'on n'avoit pris plusieurs fois la peine de m'avertir que je me trouvois dans un grenier. Je ne voyois que Madame de B*** ; sa tristesse, son abattement, sa pâleur ; je lui demandai comment elle avoit passé la fin de la derniere nuit : hélas ! dit-elle, comme j'en passerai désormais beaucoup d'autres !

& me présentant un papier baigné de ses larmes, elle ajouta : Voici la digne épître de mon lâche persécuteur : mon ami, j'ai pu la parcourir une fois, je pourrai l'entendre encore. Lisez, lisez tout haut. — Tout haut ! — Ce sera de votre part une cruelle complaisance ; mais je l'exige. — Permettez.... — Faublas, accordez-moi cette derniere grace. — Cependant....... — Chevalier, je le veux.

« Respectez enfin votre maître, » mon cher Faublas. Hier vous l'avez » vu frapper un grand coup médité » depuis plus d'un mois. Lisez & ad- » mirez : dans ma retraite j'apprends » que le jour de votre mariage, un » inconnu est venu au temple se don- » ner en spectacle ; quelques tems » après vous-même m'écrivez, qu'un » revenant à la fois discret & familier » vous rend des visites intéressées ;

» moi qui connois bien l'entreprenante
» Marquiſe, je conjecture, je ſoup-
» çonne & je m'informe ; bientôt je
» ſais, & je me garde bien de vous
» dire, que Madame de B*** a diſ-
» paru le jour même de votre fuite ;
» il devient certain pour moi qu'elle
» eſt avec vous & que vous l'igno-
» rez. On n'oublie pas aiſément les
» torts d'une auſſi aimable femme ;
» depuis dix mois j'avois ſur le cœur
» ſa piquante infidélité. » — Mon infidélité, s'écria la Marquiſe, comme ſi jamais..... Le fat ! l'inſolent !..... Mais continuez, mon ami, continuez.

« J'entrevois le moyen de m'aſſurer
» une vengeance complette & douce
» autant que difficile ; je me hâte de
» guérir & je prends la poſte. Pour
» amener la galante cataſtrophe, il a
» fallu vous griſer un peu, mon ami ;

» je me ſuis vu forcé d'employer cette
» petite ruſe innocente que ſans doute
» vous me pardonnez ».

» Ce matin pourtant je ſuis inquiet :
» après mon départ qu'a-t-elle dit ?
» Qu'a-t-il fait ? Bon ! je parie que
» toujours habile à ſaiſir le ſeul parti
» convenable à la circonſtance, elle
» aura joué la douleur touchante, le
» déſeſpoir inquiétant, l'intéreſſant re-
» pentir. Je parie que toujours cré-
» dule & compâtiſſant au même de-
» gré, il aura ſincérement partagé la
» tribulation de ſon innocente maî-
» treſſe traîtreuſement violée. Je parie
» que l'ingrat ne ſoupçonne pas en-
» core l'obligation nouvelle qu'il vient
» de contracter avec moi ; cependant
» je l'arrache à la maîtreſſe qui le
» ſubjuguoit, je le rends ſans partage
» à l'épouſe qu'il chérit ».

» Faublas, par un juſte décret du

» ſort : Madame de B*** revient à
» ſon premier maître. » *A ſon premier maître*, interrompit Madame de B***, *cela n'eſt pas vrai* ! — » Un adroit vo-
» leur s'étoit depuis dix mois établi
» chez moi. » *Chez lui*, s'écria-t-elle encore, *cela n'eſt pas vrai* ! — » je
» l'en ai chaſſé par ſurpriſe, ne pou-
» vant employer la force, & je ſuis
» rentré dans mon bien. Chevalier,
» ſoyez l'unique poſſeſſeur du vôtre,
» Sophie attend ſon libérateur, Ma-
» dame de Faublas gémit renfermée
» dans le Couvent de ***, faubourg
» S. Germain, à Paris. Vous devine-
» rez pourquoi je n'ai pas voulu vous
» apprendre hier cette importante
» nouvelle. Allez, mon ami, dégui-
» ſez-vous, courez à la Capitale ; &
» quand vous embraſſerez votre char-
» mante femme, n'oubliez pas de lui
» dire qu'elle doit au Comte de Ro-

» sambert le plaisir de vous avoir si-tôt » revu. Je suis votre ami, &c. »

Ma femme au Couvent de *** à Paris ! m'écriai-je, en finissant la lecture de cette lettre. Ha ! mon amie, voyez comme je suis heureux ! Cruel enfant, me répondit-elle, avec un mouvement passionné qui exprimoit & son amour & son désespoir ; cruel enfant, c'étoit donc vous qui deviez me porter le dernier coup !

J'allois tomber à ses genoux, j'allois la prier de me pardonner mon étourderie ; mais son trouble s'étant à l'instant dissipé, elle me demanda avec plus de fermeté ce que je comptois faire, & quels services j'attendois de son amitié. Je lui témoignai le vif desir de retourner à Paris ; elle parut épouvantée des périls qui m'y attendoient, & me parla des inquiétudes que ma fuite alloit

causer au Baron. Je lui observai que vraisemblablement je quittois mon pere pour une quinzaine seulement; & qu'en usant de quelques précautions sages, je pouvois espérer d'échapper aux périls que mon retour dans la Capitale entraînoit effectivement. Madame de B*** ne se rendoit pas. Mon amie, lui dis-je, loin de moi, ma femme désespérée se meurt peut-être; je ne connois pour moi-même aucun danger plus pressant que celui qui la menace, & mon premier devoir est de la secourir. Ce n'est point à moi, répondit-elle en soupirant, qu'il convient de blâmer les imprudences que la plus impérieuse des passions fait commettre. Puissé-je, devenue la confidente de vos témérités, ne jamais regretter en secret le tems, peut-être heureux, où j'en hasardai de pareilles. Allez, mon cher Faublas, à travers mille périls, chercher cette

jeune Sophie dont la beauté m'a coûté tant de larmes. O ! destinée vraiment bizarre ! je dois aujourd'hui pour vous réunir prendre autant de soins, qu'autrefois je me donnai de tourmens pour vous séparer. L'inquiete amitié, n'en doutez pas, veillera sur l'amour inconsidéré : je vais, autant qu'il me sera possible, écarter les dangers dont je vous vois environné & préparer les beaux jours qui vous sont promis. De toutes les précautions, la premiere & la plus nécessaire est celle de votre travestissement, je me charge de vous en trouver un commode & convenable, je me charge de tous les apprêts de votre départ. Le mien, dont l'heure étoit fixée, sera remis à demain à cause de vous. Quittez-moi, mon ami, dites à Desprez qu'il monte me parler, attendez-moi dans votre chambre au milieu de la nuit prochaine.

Elle

Elle s'y rendit en effet, & pour cette fois elle entra par la porte. D'abord elle me fit ôter mon habit, & d'un petit paquet myſtérieuſement ouvert elle tira une grande robe noire dont je me vis auſſi-tôt affublé. Une *batiſte* menteuſe, avec art diſpoſée, parut recéler le tréſor d'un ſein pudique & naiſſant. Sur mon modeſte front déjà couvert d'un bandeau blanc, vint retomber encore un voile clair & léger à travers lequel mon timide regard alloit cherchant celui de l'officieuſe amie qui me déguiſoit. Comme je la vis rougir & ſe troubler, qu'avec peine & plaiſir je l'entendis étouffer un ſoupir douloureux & tendre! que de fois ſes yeux mouillés de larmes ſe baiſſerent pour éviter la rencontre des miens! que de fois ſa main tremblante s'arrêta ſur quelque partie de mon ajuſtement qui jamais n'alloit aſſez bien! Et moi, pour qui cette main

ſi jolie n'étoit pas encore aſſez lente ; moi, qui doucement penché ſur mon intéreſſante amie, jouiſſois en ſilence de ſon émotion délicieuſe à mon cœur, comme je me ſentis preſſé du vif deſir d'éteindre mon ardeur & ſes regrets dans un dernier embraſſement ! O ! ma Sophie ! dans aucun moment de ma vie ton ſouvenir ne fut plus néceſſaire à ma vertu chancelante, & même je dois pour m'en punir l'avouer franchement, ſi j'avois été bien intimement perſuadé que Madame de B***, non moins foible que moi... Enfin je n'eſſeyai pas de m'en convaincre, & tu dois ma charmante femme, me ſavoir quelque gré de n'avoir pas mis à cette rude épreuve le courage de la Marquiſe & la fidélité de ton époux.

Madame de B***, quand elle vit qu'il ne manquoit plus rien à mon déguiſement, ne put retenir quelques lar-

mes, & d'une voix foible me dit : Adieu partez, rentrez en France, volez à Paris, dans deux heures je vous ſuis, deux heures après vous j'entre dans la Capitale...Faublas, nous allons arriver pour ainſi dire enſemble, la même ville va nous renfermer, & cependant nous ne nous verrons plus!....Ha! du moins je veillerai ſur vous, je préviendrai le péril ou je l'écarterai, ma tendreſſe inquiette... Vous verrez, vous verrez ſi je ſuis véritablement votre amie. Chevalier, deſcendez rue de grenelle Saint-Honoré, à l'hôtel de l'*Empereur;* vous n'y reſterez qu'un moment; il y viendra de ma part quelqu'un à qui vous pourrez donner toute votre confiance. Chevalier, écoutez ſes avis, conduiſez-vous par ſes conſeils, ſur-tout ne faites pas d'imprudences, je vous en ſupplie. Vous n'avez plus qu'un moyen de me récompenſer de mes ſoins, c'eſt de n'en

pas détruire l'effet par de ſolles témérités. Que ne m'eſt-il permis de vous accompagner ſur la route & de partager les dangers qui vous y attendent peut-être ! Tenez, mon ami, à tout haſard, prenez vos piſtolets. Quant à ce meuble, ajouta-t-elle, en me montrant mon épée pendue au chevet de mon lit, ce ne peut jamais être celui d'une religieuſe, permettez-moi de me l'approprier.

J'allai la détacher & la lui préſentai; Elle la ſaiſit avec tranſport, la tira promptement, parut prendre plaiſir à conſidérer ſa fine trempe; puis l'ayant remiſe dans le fourreau, & s'étant emparée de ma main qu'elle ſerra avec une force dont je ne l'aurois pas cru capable : Grand merci, me dit-elle du ton le plus véhément, je ſerai digne de ce préſent.

Sans attendre ma réponſe, elle me

conduisit vers l'escalier que nous descendîmes en silence ; sans bruit nous traversâmes le jardin dont la petite porte s'ouvrit dès que nous parûmes : je vis une chaise de poste qui m'attendoit. Je voulus remercier la Marquise, plusieurs baisers me fermerent la bouche ; j'espérois au moins lui rendre ses tendres caresses, mais plus prompte que l'éclair elle s'arracha de mes bras, ferma la porte sur elle & me fit entendre un dernier adieu. Je partis, je partis pour te rejoindre, ma Sophie ; mais combien de malheurs, que d'ennemis & de rivales devoient encore retarder le moment de notre réunion.

Il étoit à-peu-près cinq heures du matin : nous entrâmes à la pointe du jour sur les terres de France. Tout homme qui voyage dans un pays où il s'est fait une fâcheuse affaire, imagine que quiconque le regarde le reconnoît ;

il lui ſemble impoſſible que ſon inquiétante aventure écrite ſur ſon front ne ſoit pas lue de chaque paſſant : d'ailleurs il étoit tout ſimple qu'une Religieuſe courant la poſte ſût curieuſement remarquée. Voilà ce que je me dis à moi-même aux environs de Lonwy, premiere place frontiere, où je crus m'appercevoir que j'étois obſervé. Ces belles réflexions m'ayant raſſuré, je me livrai aux trompeuſes douceurs d'un ſommeil hélas trop court ; à quelques centaines de pas, ma chaiſe fut environnée, j'ouvris les yeux au bruit que produiſirent mes portieres bruſquement ouvertes. Avant que j'euſſe le temps de me reconnoître, on ſe précipita dans la voiture, on me ſaiſit, on me lia ; les archers trop reſpectueux ou trop inattentifs, ſoit qu'ils euſſent un reſte de conſidération pour mon ſexe ou pour mon habit, ſoit qu'ils imaginaſſent ne

devoir rien craindre d'une Religieuse qu'apparemment ils ne croyoient point armée, ne me fouillerent pas, mais la troupe sacrilege osa fouiller ma sainte *étamine*, en l'enveloppant d'un manteau guerrier, & ne craignit pas de cacher mon voile béni sous une toile grossiere & profane. Leur chef s'assit cavaliérement près de moi, le postillon eut ordre d'avancer.

Où me conduisoit-on ? Apparemment sourd & muet, le discret satellite qui veilloit sur moi n'étoit pas plus touché de mes questions que de mes plaintes. L'espece de serviette dont ma tête restoit enveloppée, ne me laissoit parvenir qu'une lumiere trop foible pour que je pusse rien distinguer. Seulement le bruit d'une cavalcade frappoit mon oreille ; & j'en augurois très-raisonnablement que pour plus grande sûreté des soldats m'escortoient. Une fois

même, tandis que la troupe un inftant arrêtée prenoit vraifemblablement des chevaux frais, j'entendis quelqu'un prononcer diftinctement le nom de Dorneval & le mien. Où me conduifoit-on ?

La maudite voiture alloit toujours & nous n'arrivions pas. Depuis j'ai calculé que nous avions fait route pendant trente-fix heures à peu près : trente fix fiecles ne paroîtroient pas plus longs ! Que d'affreufes inquiétudes m'agitoient ! à quelles réflexions j'étois livré ! Je me voyois environné de Juges, j'entendois prononcer l'arrêt terrible, j'appercevois le fatal échafaud ! quelle fituation !...... La belle occafion de faire des phrafes !.... Vous qui chériffez le deuil des tentures, la pompe des funérailles, la folitude des tombeaux ; vous qui aimez tant à peindre, & qui peignez fi bien les douleurs d'une agonie longue, les horreurs d'un trépas funefte, venez,

pathétique d'Ar***, venez, profitez du moment. Aſſeyez-vous dans mon fauteuil, accoudez-vous ſur mon ſecrétaire, & prenez votre plume. Bon! ſon œil ſe mouille, ſa figure s'allonge, ſa poitrine ſe gonfle, il vient de tirer ſon mouchoir! Commencez, mon cher confrere, & ne vous gênez pas. Pleurez beaucoup, pleurez long-tems; gémiſſez, gémiſſez encore; lamentez-vous, lamentez-vous bien. Mais ſi les lecteurs impatientés s'ennuient de tant de Jérémiades, permettez-moi de reprendre ma place, & d'eſſayer de leur rendre un moment de belle humeur. Chacun ſa maniere & chacun ſon goût.

Pardon de la petite digreſſion, ma belle Dame, elle étoit, plus que vous ne penſez, néceſſaire. Je reviens à mon ſujet...... J'entendois prononcer l'arrêt terrible, j'appercevois le fatal échafaud! Ce n'étoit pas pour moi ſeul que je fré-

miſſois de mes dangers ; non, mon pere, je ſongeois à cette lettre que j'avois laiſſée pour vous ſur ma table, & dans laquelle je vous promettois de revenir bientôt. Hélas ! peut-être votre fils ne devoit plus vous embraſſer.

Ce n'étoit pas pour moi ſeul que je regrettois la vie, non, ma jeune épouſe, non. Je ſongeois à tes appas encore naiſſans, à notre hymenée ſi court, à nos doux liens ſi tôt rompus. En ſuppoſant que ma déplorable fin n'entraînât pas ta fin prématurée, du moins, j'en étois ſûr, tu reſterois fidelle à ma mémoire ; jamais perſonne n'auroit à ſe glorifier du bonheur d'avoir épouſé la veuve de Faublas. O ! ma Sophie, je m'attendriſſois ſur le ſort d'un enfant de quinze ans, condamnée aux ennuis d'une viduité qui pouvoit durer plus d'un demi-ſiecle, & réduite à regretter ſi longtems les rapides plaiſirs de deux nuits.

Enfin nous arrivâmes. On me defcendit ; on me porta, je ne pouvois deviner où. Je ne pouvois, à travers la toile dont mon vifage étoit couvert, & dans les ténebres de la nuit, examiner les lieux. Au défaut de mes yeux j'exerçois mes oreilles, j'écoutois avec autant de curiofité que d'inquiétude. J'entendois le fracas des portes ; le bruit des verroux, le cri des grilles, la marche prompte de plufieurs perfonnes accourues de divers côtés. L'endroit où l'on me dépofa me parut humide & froid : je fus affis dans un immenfe fauteuil de bois ; affez loin de moi l'on murmuroit quelques mots qu'il m'étoit impoffible d'entendre ; mes oreilles étoient feulement frappées de cette efpece de gémiffement fourd & prolongé que produit dans un lieu vafte, ordinairement folitaire, le bourdonnement inaccoutumé de plufieurs voix réunies.

Quelqu'un s'étant approché, se pencha à mon oreille, & d'un ton fort doux m'adressa ces paroles en même-tems consolantes & terribles : grand Dieu ! qu'allez-vous devenir ? Ha ! pourrai-je vous sauver. ?

L'instant d'après, j'entendis le son d'une cloche funebre ; il me sembla que beaucoup de gens entroient ensemble & m'environnoient. Au tumultueux brouhaha d'une grande assemblée, succéda tout-à-coup un profond silence qui dura quelque tems. Mon ame s'en émut, mon imagination travailla, je ne sais quel sentiment jusqu'alors inconnu.... Allons Chevalier de Faublas, point de détour Gascon, tu avois peur. Pourquoi ne pas l'avouer bonnement ? De grands Philosophes, Cumberland & Puffendorff entre autres, ont assuré que l'homme étoit naturellement timide ; & Monsieur ton Colonel, quoiqu'il ne soit

ſoit pas philoſophe de ſon métier, & qu'il ait pris, comme toi, l'engagement tacite de n'éprouver de ſa vie un mouvement de frayeur, Monſieur ton Colonel, t'excuſera pourtant ; car il ſait bien que le plus brave homme n'eſt pas brave tous les jours, & qu'une terreur, fût-elle panique, ſe pardonne même à un Héros d'Hiſtoire. Témoin le Grand Fréd*** qui s'enfuit, dit-on, à la premiere bataille qu'il livra. Au reſte, mon ami, je ne cite pas ce fait pour le garantir ; mais pour te juſtifier.

Hé bien ſoit, je l'avoue, j'eus peur. Une voix grêle rompit enfin l'effrayant ſilence, & m'ordonna de dire un *Ave Maria*. Un *Ave Maria*, trois fois je me fis répéter cet étrange commandement, & trois fois ma langue embarraſſée refuſa d'obéir ; je ne pus dans mon trouble extrême me rappeller une ſyllabe de l'oraiſon demandée. Quelqu'un l'enton-

na, qui me la fit répéter mot pour mot. Enſuite commença le court interrogatoire, dont voici l'exact procès-verbal.

D'où venez-vous ? — Que ſais-je ? Demandez-le à ceux qui m'ont amené. — Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes ſorti d'ici ? — Ici, je n'y ſuis peut-être jamais venu ; où ſuis-je ? — N'avez-vous pas ſéduit Mademoiſelle de Pontis — Mademoiſelle de Pontis ? O ! Sophie !... — Oui, Sophie de Pontis : vous la connoiſſez ? — J'ai entendu parler d'elle. Si je l'avois connue, je l'aurois adorée & non ſéduite. — Connoiſſez-vous le Chevalier de Faublas ? — Ce nom-là eſt venu juſqu'à moi. — Derneval, le connoiſſez-vous ? — Non.

Ce non, répété par pluſieurs voix, circula dans l'aſſemblée. Ne vous appellez-vous pas Dorothée ? — Non.

Celui-ci fit encore plus d'effet que

l'autre. La voix qui m'interrogeoit reprit : qu'on lui ôte cette serviette, & qu'on leve son voile.

L'ordre aussi-tôt s'exécute, & quel spectacle vient m'étonner ! Devant un autel, sur un banc circulaire qui m'enveloppe en son vaste contour, sont rangées, à la file plus de cinquante...... Mes yeux ne me trompent-ils pas ? Non, ce n'est point un rêve de mon imagination égarée. Plus je regarde & plus je vois que cinquante Religieuses sont là qui m'examinent ; je les entends même s'écrier en chœur : ce n'est pas elle !

Ce n'est pas elle, répéta celle qui paroissoit présider l'assemblée. L'affaire est embarrassante, continua-t-elle après un moment de réflexion, il faut en écrire dès ce soir à nos Supérieurs. Demain nous recevrons leur réponse ; en attendant, qu'on la mette au

cachot, & que l'une de nos Sœurs veille auprès d'elle.

Quatre jeunes professes me saisirent & m'emporterent. Je n'avois garde de résister : j'étois lié d'abord, & puis je trouvois la voiture assez douce. D'ailleurs toutes ces femmes me suivoient; moi, je prenois plaisir à les regarder. Dans le grand nombre de ces visages féminins, j'en voyois de très-respectables par leur forme, & de très-précieux par leur antiquité. Il s'en trouvoit de toutes les couleurs, blanc, gris, jaune, verd, plus ou moins foncé; celui-ci étoit commun, celui-là singulier, cet autre ridicule; mais aussi du coin de l'œil j'en lorgnois de si nouveaux, de si jolis! cette vue achevoit d'éloigner les idées funestes qui tout-à-l'heure portoient l'épouvante au fond de mon ame; & quoique ma situation fût encore inquiétante,

ma foi je n'y songeois plus. Que voulez-vous, ma belle Dame, je suis ainsi fait. Dans aucune circonstance de ma vie, quelque embarrassante que vous l'imaginiez, je n'ai pu voir de près plusieurs femmes ensemble, sans avoir de longues distractions.

Cependant on me promenoit à la clarté des flambeaux, dans un long souterrain, au bout duquel je vis une Chapelle. Tout auprès on ouvrit une chambre qui n'avoit d'un cachot que le nom. C'étoit une espece de cellule où se trouvoit un lit, sur lequel on me posa. Une lampe fut allumée; on fit donner une chaise à la sœur Ursule, à qui les vénérables, en s'en allant, recommanderent de prier religieusement près de moi jusqu'au lendemain matin. O! mon étoile, graces te soient rendues! De tous les jolis visages que j'avois distingués, celui d'Ursule étoit

le plus charmant. Quel teint ! quel éclat ! qu'elle fraîcheur ! que de douceur dans ſon regard timide ! que d'innocence ſur ſon front ingénu, à moins qu'on y rencontre ma Sophie, on ne voit pas de ces figures-là dans le monde; & du jour que, dans les bras de ſon heureux amant, Mademoiſelle de Pontis devînt la plus belle des femmes, Urſule dut être proclamée la plus jolie des filles.

Quoique priſonnier, je n'eus plus d'autre inquiétude que celle dont il falloit reſſentir le vif attrait près de cette beauté ſi touchante. Quoique très-fatigué, je n'éprouvai plus le beſoin du ſommeil : & puis il s'agiſſoit bien de dormir ! Allons, Faublas, galant compagnon de Roſambert, docile éleve de Madame de B***, c'eſt ici qu'il faut te montrer digne de tes maîtres. Le triomphe peut te paroître difficile ;

mais enfin la carriere eſt ouverte, & vois comme il eſt digne de toi, le prix que le haſard propoſe en ce moment à l'éloquence ; une fille charmante, & la liberté ! Si jamais ſéduction fut excuſable, aſſurément voici le cas.

Prélat curieux, qui, ſeul au coin du feu, parcourez dévotement ce méchant livre, ſi vous êtes auſſi étourdi que ſon jeune auteur, compoſez de quoi remplir les ſix pages ſuivantes ; mais prenez garde à la cenſure, elle ne permet pas de tout imprimer . . .

. . . .

. . . .

Je venois de lier enſemble les deux jolis pieds d'Urſule ; je venois de charger ſes mains des liens dont elle avoit débarraſſé les miennes ; je préparois à regret le mouchoir qui devoit lui couvrir la bouche : un moment, dit-elle, un moment encore. Je veux vous

répéter vos dernieres instructions qu'il faut bien retenir. Guidé par la foible lueur de cette bougie, vous entrerez dans le souterrein que nous venons de parcourir ensemble. A quelques pas d'ici, comme je vous l'ai fait voir, vous détournerez à gauche, bientôt vous arriverez à cette trape que nous avons eu tant de peine à lever; tout près de là, sous le hangard de la petite cour, vous prendrez l'échelle du jardinier; enfin avec cette clef-ci vous ouvrirez la grille du jardin que vous connoissez; & veuille le Ciel vous préserver de tout accident! Ha! j'oubliois encore une précaution nécessaire, je l'oubliois parce qu'elle ne regarde que moi. Pour qu'il paroisse moins douteux qu'on a employé la force afin de vous arracher d'ici, ayez soin, en sortant, de jetter à l'entrée du cachot l'un des deux pistolets que la Maréchaussée

vous a si heureusement laissés. Partez, mon Ange, sauvez-vous, il est déjà tard. Adieu, divin jeune homme, l'abeille n'a pas de miel plus doux que tes paroles, le feu de ton regard brûle mon cœur, mon ame repose dans la tienne. Couvre-moi le visage, & hâte-toi de sortir d'ici.

J'eus quelque peine à ne pas lui désobéir; il fallut bien m'y décider pourtant. Je cachai sa belle bouche sous un mouchoir, que j'arrangeai de maniere à faire croire qu'on avoit ainsi enveloppé le visage de la pauvre Nonne, pour que ses cris ne fussent pas entendus. Ensuite, au-lieu de perdre le tems en remercîmens inutiles, je quittai ma libératrice; à-peu-près tranquille sur son sort, quoiqu'il pût arriver, mais encore fort inquiete pour mon propre compte. Jugez qu'elle fut ma joie, lorsqu'après avoir heureusement parcouru

le ſouterrain, franchi la trape, traverſé la petite cour, ouvert la grille, je me vis dans un jardin que je reconnus, & que ſans doute vous reconnoiſſez auſſi, ma belle Dame ? — Moi ! Monſieur, point du tout. — Comment ! point du tout, Madame ? Comment ! depuis une demi-heure vous me liſez ſans m'entendre ? Quoi ! vous ne comprenez pas qu'on a de près ſuivi les traces d'une Religieuſe enlevée depuis plus d'un mois ; que Faublas, revêtu de l'habit fatal, & rentrant en France par la route que Dorothée avoit ſuivie pour en ſortir, a été pris pour elle ; que la Maréchauſſée charmée d'avoir arrêté cette Religieuſe vivement recommandée par ſes Supérieures & par ſes Parens, s'eſt hâté de la reconduire à ſon Couvent de Paris, que.... — Ha ! bien, fort bien, Monſieur. Maintenant je ſuis au fait, tout le reſte s'explique. — A la bonne

heure, Madame ; mais convenez que vous auriez dû ne pas me forcer à ces détails ſoporifiques. Oh ! je vous le demande en grace, donnez-moi une attention plus ſuivie, aidez-moi quelquefois de votre pénétration. Vous ne ſavez pas combien il eſt déſagréable pour un conteur d'être obligé de tout dire.

Je vous dirai pourtant qu'il ne tient qu'à vous, ma belle Dame, d'entrer avec moi dans ce jardin ; venez, je ne vous y garderai qu'un moment. N'ayez pas peur de l'échelle que je porte, elle eſt légere, & je ne ſuis pas mal-adroit. Tenez, c'eſt ici que je la place : cette partie du mur eſt celle que Derneval & moi nous avons ſi ſouvent eſcaladée enſemble ; derriere eſt la rue*****, c'eſt par-là que je compte m'en aller. Avançons un peu, vous connoiſſez ce Pavillon ? Saluez-le de la main. Entrons

ſous l'allée couverte ; votre cœur n'eſt-il pas ému ? Le mien palpite, & mes yeux ſe rempliſſent de larmes. Je la revois cette promenade chérie où ſoupiroit ma jolie Couſine. Quels ſentimens j'éprouve ! un trouble religieux ! un ſaint reſpect mêlé d'attendriſſement ! ces lieux ſont pleins de ſa préſence & des monumens de nos amours. Elle rêvoit ici le jour que je lui chantai ma Romance ; ce fut-là qu'elle ſe trouva mal, ce fut là-bas que je la portai. Sur ce banc que je touche elle venoit s'aſſeoir dans les heures de récréation, pour que nous puſſions nous voir à travers la jalouſie de mon Pavillon. Voici la place où je la joignois preſque tous les ſoirs ; ici, dans un mutuel épanchement, nous confondions ſouvent nos ſoupirs & nos pleurs.... Plus loin.... Oui, le voilà, c'eſt lui ! .... Je l'ai ſalué d'un cri de recon-

noiſſance

noiſſance & de joie, ne le voyez-vous pas ? Le *maronier propice !* cet arbre conſacré par ſes derniers combats & par mon triomphe ! Vîte, Madame, proſternez-vous ! Moi, je vais baiſer ſes rameaux tutélaires ; je vais ſur ſon tronc protecteur graver mon chiffre & celui de ma femme.... De ma femme ! ha ! nous étions amans, & nous vivions réunis ! nous ſommes époux, & nous languiſſons ſéparés ! Adieu, Madame... Je vole vers elle.... Grand Dieu ! le jour va bientôt paroître, & ſi l'on me découvre ici, je ſuis perdu.

Je courus à mon échelle ſur laquelle je ne montai que difficilement à cauſe de la longue robe dont Urſule avoit voulu que je reſtaſſe affublé. Déjà cependant je touchois au chaperon du mur, lorſqu'en me penchant du côté de la rue, je vis une eſcouade de Guet qui s'y promenoit. Je redeſcendis précipi-

tamment, fort embarrassé de savoir par où je sortirois. Il ne falloit pas songer à me sauver chez M. Fremont où j'étois trop connu, & je ne savois par qui étoit habitée la maison que je voyois à côté de la sienne; mais quel qu'en fût le propriétaire, aucun séjour ne pouvoit être plus dangereux pour moi que celui du Couvent : je me déterminai donc à planter mon échelle le long du mur mitoyen.

Pour faire avec moins de difficulté ma périlleuse incursion, je songe à quitter l'ample vêtement qui gêne tous mes mouvemens ; mais un léger bruit se fait entendre & m'effraie ; au lieu de perdre du tems à me déshabiller, je grimpe le plus vîte qu'il m'est possible, & me mettant promptement à califourchon sur le chaperon, j'enleve l'échelle que je veux planter de l'autre côté. A l'instant où je la tiens en l'air,

je crois appercevoir quelqu'un près de la grille du jardin que je quitte. Mon effroi s'augmente, ma main tremble, l'échelle m'échappe & tombe; me voilà, dans un équipage très-incommode, à cheval sur un mur. Heureusement un saut de dix pieds n'est pas fait pour m'épouvanter, le tems presse, il n'y a pas à délibérer, je me précipite.

Au bruit de la double chûte de mon échelle & de mon individu, une jeune fille, en joli caraco, est sortie de derriere une charmille où elle se tenoit cachée. D'abord elle venoit droit à moi, soudain elle s'arrête, comme si elle étoit aussi épouvantée que surprise, & elle se couvre le visage de ses deux mains avant que je sois assez près d'elle pour distinguer ses traits. Moi, je la joins, je la rassure, & tout en implorant son secours, je baise l'une après l'autre les deux petites mains, que je voudrois

écarter, pour voir la figure apparemment jolie, qu'elles me cachent.

Une Religieuſe ! dit alors une voix, *c'eſt lui qui ſe déguiſe ainſi. Ha* ! *Faquin, je vous apprendrai à venir en conter à ma maîtreſſe.*

Comme je me retourne pour regarder d'où part la voix menaçante, je ſens mes épaules rudement compromiſes. Sans reſpect pour ma robe, on me régaloit de coups de bâton. Il eſt vrai, mon Colonel, que j'en reçus pluſieurs avant d'avoir eu le tems de tirer mon piſtolet de ma poche ; mais vous allez décider ſi mon honneur involontairement outragé, fut ſuffiſamment vengé par la réparation à laquelle je forçai mes bruſques agreſſeurs.

Ils étoient trois. Chacun d'eux ſuſpendit ſes coups, dès qu'après avoir reculé quelques pas, j'eus montré le redoutable inſtrument dont je venois

de m'armer. Celui de mes adverſaires que je regardai le premier, avoit à peine quatorze ou quinze ans. Je le reconnus pour un de ces petits enfans de jolie figure, un de ſes Jockeys élégans, qui, majeſtueuſement courbés ſur le faîte menaçant d'un cabriolet colloſſal, font des gentilles grimaces aux paſſans que leur maître éclabouſſe, ou d'une voix douce & flûtée crient *gare* à ceux qu'il écraſe. Je ne donnai qu'un coup d'œil au ſecond, c'étoit un de ces grands coquins inſolens & lâches, que le luxe enleve à l'Agriculture, que nous autres gens comme il faut, payons pour jouer aux cartes ou pour dormir ſur des chaiſes renverſées près des fournaiſes de nos anti-chambres ; pour jurer, boire & ſe moquer de nous dans nos offices ; pour manger au cabaret l'argent de *Monſieur ;* pour careſſer dans les manſardes les femmes-de-chambre

de *Madame*. Le troisieme s'attira toute mon attention ; sa mise étoit en même-tems simple & recherchée, indécente & jolie ; il avoit dans son maintien quelque noblesse & beaucoup de graces ; son air conservoit quelque chose d'imposant jusque dans sa frayeur. Je jugeai qu'il étoit le maître des deux autres : Monsieur, si vous osez faire un pas, si vous vous permettez seulement un signe, si vos gens tentent la moindre résistance, je vous tue. Faites-moi la grace de me répondre. Etes-vous Gentilhomme ? — Oui, Monsieur. — Votre nom ? — Le Vicomte de Valbrun. — Monsieur le Vicomte, je ne vous dirai point comment on m'appelle; vous saurez seulement que je vous vaux bien. Cette aventure, dont le commencement m'a été si désagréable, finira-t-elle heureusement pour vous ? Il est vraisemblable que ce n'est point à

moi que vous en vouliez ; mais enfin c'eſt moi que vous avez indignement outragé : Monſieur, vous ne l'ignorez pas ſans doute, l'honneur offenſé veut du ſang. Malheureuſement l'heure me preſſe, & je n'ai qu'un piſtolet ; cependant nous pourrons, ſi bon vous ſemble, vuider notre différend ſans ſortir d'ici. D'abord je vous prie de vouloir bien renvoyer votre domeſtique & votre jockey.

M. de Valbrun fit un ſigne, & les deux valets s'éloignerent. Soudain je fus au maître, & lui préſentant un de mes poings fermé : il y a là dedans, Monſieur quelques pieces de monnoie : *pair* ou *non*. Si vous devinez, je vous remets le piſtolet, vous tirerez à bout portant. Si vous ne devinez pas, Vicomte, je vous déclare que vous êtes mort. Pair, dit-il. J'ouvris la main, il avoit rencontré juſte...... Adieu, mon

pere ! ô ! ma Sophie, adieu pour jamais ! .... M. de Valbrun, en prenant le piſtolet que je lui préſentois, s'écria : non, Monſieur, non ; vous reverrez votre Pere & Sophie. Il tira ſon coup en l'air, & tombant à mes genoux : étonnant jeune homme, continua-t-il, qui donc êtes-vous ? Que de nobleſſe & d'intrépidité ! je ſerois trop inexcuſable ſi j'avois pu vous outrager volontairement. Songez que ce fut le haſard qui me rendit coupable, & daignez m'accorder mon pardon. Je m'efforçois de le relever. Monſieur, reprit-il, je ne quitterai point cette poſture que vous ne m'ayez pleinement raſſuré ſur vos diſpoſitions. — Vicomte, vous me demandez grace quand vous m'avez laiſſé la vie. Croyez que je ne conſerve aucun reſſentiment, & que je ferai charmé d'obtenir votre amitié. — A qui ai-je le bonheur de parler ? — Je ne puis vous

le dire ; je me ferai connoître dans un tems plus heureux, souffrez que je me retire. — Comment ! avec cette robe de Religieuse ? Entrez chez moi, je vous ferai donner un habit ; ce sera l'affaire d'un moment.

En effet, il étoit impossible que je sortisse dans l'équipage où je me trouvois, j'acceptai les offres du Vicomte.

Cependant la jeune fille qui avoit causé tout le désordre, étoit demeurée à quelque distance, & ne disoit pas un mot. M. de Valbrun l'appella ; elle vint en se cachant toujours le visage avec ses mains. Quelle pudeur, lui dit le Vicomte, comme cela est intéressant ! Vous concevez, ma mie, que je ne suis pas la dupe de cette air-là ! je voulois bien, comme cela se pratique dans une petite maison, vous céder quelquefois à d'honnêtes gens qui sont mes amis ; mais nous étions convenus que vous

ne vous donneriez jamais ſans mon ordre, & vous ſentez que votre maître ne ſe ſoucie point d'être le rival de votre Coëffeur. Puiſque c'eſt ce beau Monſieur qui vous plaît, hé bien, que ce ſoit lui qui vous paie. Dès ce ſoir nous nous ſéparerons, Mademoiſelle Juſtine....

A ce nom qui ſonnoit ſi doucement à mon oreille, j'interrompis M. de Valbrun : elle s'appelle Juſtine ? Il ſeroit bien ſingulier.... M. le Vicomte, me permettez-vous d'éclaircir un doute ? Il m'aſſura que je lui ferois plaiſir. Je m'approchai de la jeune fille, j'écartai ſes mains trop diſcretes & comme il faiſoit aſſez clair pour qu'on pût bien diſtinguer les viſages, je reconnus cette jolie petite figure chiffonnée, dont le piquant ſouvenir m'avoit quelquefois donné du ſouci.

FAUBLAS.

Quoi ! vraiment, c'eſt toi, ma petite ?

JUSTINE.

Oui, Monſieur de Faublas, c'eſt moi.

LE VICOMTE DE VALBRUN.

M. de Faublas !.... il eſt joli, noble, vaillant & généreux. Il croyoit toucher à ſon heure ſuprême, & nommoit Sophie ! Cent fois j'aurois dû le reconnoître. (Il vint à moi & me prit la main.) Brave & gentil Chevalier, vous juſtifiez de toutes les manieres votre réputation brillante : je ne ſuis point étonné qu'une charmante femme ſe ſoit fait un grand nom pour vous. Mais, dites moi, comment êtes-vous ici ? Comment, après l'éclat du plus fâcheux duel, oſez-vous paroître dans la Capitale ! Il faut qu'un grand intérêt vous y entraîne.... Monſieur le

Chevalier, donnez-moi votre confiance, & regardez le Vicomte de Valbrun comme le plus dévoué de vos amis. D'abord où allez-vous ?

FAUBLAS.

A l'Hôtel de l'Empereur, rue de Grenelle.

LE VICOMTE.

Un Hôtel garni ! & dans le quartier de Paris le plus habité ! gardez-vous-en bien. Dans celui-ci d'ailleurs vous êtes connu ; vous oferiez vous y montrer pendant le jour ? Hé ! vous n'y feriez point vingt pas ſans être arrêté.

Le Vicomte avoit raiſon peut-être ; mais je ne ſentois que le vif deſir de hâter le moment qui me rapprocheroit de Sophie ; j'inſiſtai donc : hé bien ſoit, me dit-il ; au moins ſouffrez que j'aille à la découverte pendant que vous

vous allez mettre un habit. Justine, conduisez Monsieur dans le cabinet de toilette, ouvrez-lui ma garderobe ayez soin qu'il ne manque de rien.

Dès que le Vicomte fut sorti, je demandai à Justine quel étoit précisément son emploi dans le lieu où je la rencontrois. C'est ici, me dit-elle en bégayant, la petite maison de M. de Valbrun. — J'entends ! tu es dans ce temple de la volupté l'idole qu'on encense ? Mademoiselle, vous êtes assez jolie pour cela. — M. de Faublas, vous me faites des complimens. — Comment ta fortune a-t-elle si fort changé en si peu de tems ? — Ha ! l'aventure de Madame la Marquise m'a fait une espece de réputation ; c'étoit à qui m'auroit, il y a trois semaines. De tous les prétendans, M. de Valbrun m'a paru le plus aimable... — Le plus aimable ! & déjà

tu lui fais de mauvais tours! — Moi, point du tout, je vous assure, c'est qu'il est très jaloux, M. le Vicomte! — Mais ce Coëffeur? — Fi donc! l'horreur! est-il seulement croyable que je m'occupe d'un être comme celui-là! — Comment donc, Justine, de la fierté!.... Mais que diable allois-tu faire de si bonne heure dans ce Jardin? — Prendre l'air, uniquement prendre l'air. Au reste, si M. le Vicomte se fâche, tant pis pour lui, je ne suis pas embarrassée de trouver des places... — Oui, des places, dans des petites maisons! — Dame, je veux faire une fin. Voudriez-vous que je restasse servante toute ma vie? J'aime bien mieux être la maîtresse de quelque Seigneur, qui me fera un sort honnête, &.... — Voilà qui s'appelle solidement penser, Justine. Avec vos beaux calculs pourtant vous trahissez

lâchement nos amours, perfide, ... tu m'oubliois totalement, petite ingrate. Ho ! non, répondit-elle d'un ton careſſant, je ſuis charmée de votre retour & de cette rencontre. M. de Faublas, vous ſerez bien ſûr d'être aimé chaque fois que vous voudrez plaire, & ce ne ſera point avec vous qu'on ſe montrera jamais intéreſſée. — Voilà, mon enfant, un diſcours bien tendre & un procédé bien noble ; il me reſte pourtant quelque doute. Tiens, ce *la Jeuneſſe*..... — N'en parlons point. — Si fait, parlons-en, & ne mens pas. Mon enfant, il devoit ſe marier avec toi. As-tu inhumainement ſacrifié ton prétendu ? Sûrement dit-elle en riant, je n'épouſe plus que des gens de qualité, moi !

J'allois répondre quand M. de Valbrun rentra. Ne vous aviſez pas de ſortir, me dit-il, la rue eſt certainement

gardée. J'ai vu plusieurs escouades de Guet se promener dans le quartier; j'ai vu roder dans les environs beaucoup de gens de fort mauvaise mine. Passez la journée ici; je vais aller rassembler quelques amis, au milieu de la nuit prochaine je reviendrai vous chercher en bonne compagnie, & si vous voulez me rendre un véritable service, vous accepterez dans mon hôtel un asyle qui ne sera pas violé. Vous, Justine, faites en mon absence les honneurs de ma petite maison, je vous ordonne de traiter Monsieur comme vous me traiteriez moi-même, & je vous pardonne à sa considération vos promenades du matin. Justine, je laisse, pour faire le service, mon Jockei & la Jeunesse. — Ha ! ha ! Monsieur le Vicomte, ce grand coquin dont vous étiez accompagné au jardin, c'est la Jeunesse ? — Le connoissez-vous ? —

Oui, ſi c'eſt celui qui appartenoit au Marquis de B***. Parle donc, Juſtine, n'eſt-ce pas le même ? — Oui..... Monſieur de Faublas.... Un bon ſujet.... Un excellent domeſtique. — C'eſt toi qui l'as donné à M. le Vicomte ? — Oui, Monſieur de Faublas. — Bien, mon enfant, très-bien. Tu lui as fait là un véritable cadeau.

Le Vicomte, en me diſant adieu, me prévint qu'avant de ſortir il alloit ſoigneuſement faire barricader toutes les portes, & me recommanda de n'ouvrir à qui que ce fût.

Dès que nous fûmes ſeuls, Juſtine me demande timidement par quelle eſpece d'amuſement je comptois remplir ma matinée. Mon enfant, je déjeûnerois volontiers, ſi je n'avois pas une grande envie de dormir. Fais moi donner un bon lit, & ſeulement aie ſoin qu'en me réveillant je trouve à dîner.

Elle pâlit, ſoupira, pleura preſque, & me dit d'un ton dolent : vous êtes donc fâché contre moi ? — Non, ma petite, je ne fuis pas fâché ; mais j'ai grand beſoin de repos. Elle ſoupira plus fort, me prit par la main & me conduiſit dans une chambre à coucher commode, recherchée, galante plus que le galant boudoir de Madame de B***. Et moi auſſi, je ſoupirai dans ce moment; mais, ce fut de réminiſcence. Juſtine reſtée-là paroiſſoit réfléchir, & m'examinoit attentivement. Je la priai de ſe retirer, elle ſe le fit répéter deux fois, & m'obéit enfin en me lançant un regard qui diſoit plus que bien des reproches.

Il n'y avoit pas long-tems que j'étois couchée, quand on m'apporta une taſſe de chocolat. Senſible à cette attention de la maîtreſſe du logis, je me propoſois de lui faire mes remercîmens,

quand je la vis entrer ſeulement vêtue d'une gaze légere. Déjà voluptueuſe comme une grande Dame, non moins délicate dans ſes plaiſirs rafinés, la petite créature faiſoit fermer les volets, de maniere que le plus foible jour ne pût pénétrer. Les rideaux de taffetas jaune furent tirés, on plaça les bougies devant les glaces, l'encens brûla dans la caſſolette. Tout cela ſe faiſoit ſans qu'on daignât répondre un mot à mes fréquentes queſtions; mais dès que le Jockei ſe fut retiré, Juſtine me dit que ſon premier devoir étoit d'obéir à M. le Vicomte, & ſa plus douce envie de faire la paix avec M. le Chevalier. A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élança près de moi : plus careſſante que le zéphire, en moins d'une ſeconde elle me fit oublier le Coëffeur & la Jeuneſſe, &.... Ne crains rien, ma charmante femme; près d'un auſſi

méprisable nom je ne placerai pas ton nom révéré.

Monsieur l'abbé, je vous entends murmurer, je crois ? je vous entends détailler la foule des motifs que j'avois de résister ; mais des moyens, vous n'en parlez pas. A vos cent mille raisons je n'en oppose qu'une, moi : l'entreprenante Justine me tenoit dans son lit. S'il est vrai que vous sachiez ne pas succomber à des tentations aussi prochaines, aussi pressantes, dites-moi donc comment vous faites.

Peut-être comme je fis, hélas ! vous laissez échapper l'occasion, après avoir multiplié d'inutiles efforts pour la saisir. Quelle injure je fis à tes appas qui le méritoient moins que jamais, jolie petite Justine ; & assurément ce ne fut pas ta faute. Tu te montras complaisante, patiente, empressée, autant que

tu me trouvas foible, languiſſant & malheureux. Pour ſe voir réduit à cet excès d'abattement qui faiſoit alors ma honte & le déſeſpoir de Juſtine, il faudroit avoir comme moi couru la poſte pendant trente-ſix heures, cahoté dans une méchante voiture, tourmenté de mille inquiétudes, nourri ſeulement de bouillon. Il faudroit ſur-tout avoir ſoutenu, durant toute la nuit ſuivante, un entretien très-vif avec une Nonne charmante..... & bavarde, bavarde comme on l'eſt au Cloître en pareil cas !

Ha ! dit enfin la pauvre enfant d'un ton qui marquoit ſa confuſion & ſa ſurpriſe : *ha ! Monſieur de Faublas, que je vous trouve changé* ! il me parut, que ſi cette exclamation échappée à la tendre véracité de Juſtine, renfermoit l'amere critique du préſent, elle offroit auſſi, dans ſon double ſens, l'obligeant éloge du paſſé ; mais, com-

me je me ſentois auſſi peu capable de mériter le compliment que de me juſtifier du reproche, je pris le ſage parti de m'endormir ſans obſervations préparatoires.

Juſtine me laiſſa tranquillement repoſer, bien convaincue apparemment que ſi elle prenoit la peine de me réveiller, ce ſeroit très-gratuitement pour elle. Cependant elle demeura conſtamment près de moi, puiſqu'en me réveillant je la ſentis à mes côtés : je ne la vis pas, car les bougies étoient éteintes ; il y avoit vraiſemblablement long-tems que je dormois. Il me ſembla qu'il étoit tems de dîner, je ſentois le vif aiguillon d'une faim gloutonne ; mon premier mot exprima mon premier deſir, je priai Juſtine de me faire apporter à manger. Elle ſe préparoit à me quitter quand je me ſurpris quelque velléité de réparer mes torts envers elle ; je crus même

qu'il falloit commencer par-là, & je lui fis part de cette seconde réflexion, qui me parut lui être plus agréable que la premiere. Elle accueillit ma proposition avec une pétulance qui ne lui étoit pas ordinaire; ce qui me fit présumer que sans doute elle imaginoit qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Quelque diligence qu'elle fît pourtant, elle ne se pressa pas encore assez; il étoit décidé qu'après avoir essentiellement manqué à tout le beau-sexe *des Petites-Maisons*, dans la personne d'une des plus gentilles créatures qui jamais s'y fût trouvée, je me verrois contraint de quitter ma désolée compagne, avant d'avoir pu rétablir sa réputation & la mienne, à-la-fois compromises. Au moment où cette fille si attentive, si digne de récompense, alloit peut-être recevoir le prix de ses soins généreux, il se fit à la porte de la rue un grand bruit qui

m'effraya : on frappoit à coup redoublés ; *la Jeunesse* accourut, qui d'une voix altérée nous dit qu'on demandoit à entrer au nom du Roi.

Va, ma petite Justine, cours, ne souffre pas qu'on ouvre tout de suite; donne moi le tems de me sauver. — Vous sauver ! où ? — Je n'en sais rien; mais qu'on n'ouvre pas. — Tenez, dans le jardin. Je vais vous faire porter une échelle ; escaladez le mur à droite ; & si notre voisine la *dévote*, Madame Desglins, est tentée de vous recevoir aussi-bien que moi, efforcez-vous de la récompenser mieux. — Justine, écoute donc. — Eh bien ? — Tâche de faire passer de mes nouvelles à Madame de B***. J'ignore ce que je vais devenir, mais c'est égal ; mande lui toujours que je suis à Paris, que tu m'as vu.

Pendant ce court dialogue, on vient de m'apporter de la lumiere : je me suis promptement

promptement emparé de la piece la plus essentielle de l'habillement masculin, piece dont l'exacte bienséance m'ordonne de vous laisser deviner le nom, ma belle Dame, & que j'appellerai, si vous voulez bien le permettre, le *vêtement nécessaire* : comme je me prépare à m'en couvrir, j'entends le fracas redoubler, il me semble qu'on enfonce les portes.

Je n'ai plus le tems de mettre les habits que Justine m'a fait préparer, je ne prends que l'épée de M. de Valbrun; en une seconde ma main droite est armée du glaive protecteur, & ma main gauche, au lieu d'un bouclier, porte le vêtement nécessaire. Je m'élance sur l'escalier, je me précipite dans la cour, je vole au bout du jardin.

La Jeunesse me suit avec une échelle, il la plante, je monte. A la vue de plusieurs hommes qui viennent d'entrer

avec des flambeaux dans la cour du Vicomte, je sens que je n'ai pas un instant à perdre ; & sans m'amuser à considérer le terrain que d'ailleurs je ne pourrois reconnoître, parce que la nuit est noire, je me jette hardiment de l'autre côté du mur. O ! ma Sophie, en serai-je quitte pour la petite contusion que je viens de me faire à la jambe ?

Il est vrai que je marche sur un sable fin ; mais j'estime qu'il est au moins dix heures du soir : je suis environné d'épaisses ténebres dans un jardin que je ne connois pas ; la seule chemise dont je me trouve couvert ne me garantit point du vent de bise qui souffle avec violence ; je suis tourmenté de mille inquiétudes & je meurs de froid !

Cependant pourquoi perdre courage ? A Paris comme ailleurs, il n'y a pas de si mauvais pas dont un malotru ne se tire avec de l'argent ; à plus forte raison un

enfant de famille quand il a sa bourse pleine d'or & l'épée à la main. Va donc, Faublas, va donc examiner un peu la maison que tu entrevois à quelques pas de ce bassin dans lequel tu as été bien près de tomber.

J'avance à pas comptés, sans bruit j'arrive, & doucement je tâtonne. Comment donc se fait-il qu'on m'ait entendu ? Je ne le conçois pas ; mais enfin la porte m'est ouverte, & comme je ne vois point de lumiere, j'entre avec confiance.

C'est vous, Monsieur le Chevalier, me dit-elle alors tout bas ? Aussi-tôt je déguise ma voix en l'adoucissant beaucoup, & d'un ton aussi mystérieux que le sien je réponds : oui, c'est moi. Elle avance au hasard sa main qui rencontre la garde de mon épée : Vous avez l'épée à la main ! — Oui. — Est ce qu'on vous poursuit ? — Oui. — Est-ce qu'on vous a vu passer par la brêche ? — Oui. — Ne le

dites pas à ma maîtresse, elle auroit peur. — Où est-elle ? — Qui ? Ma maîtresse ? — Oui. — Vous le savez bien ; dans son lit. Vous pourrez passer toute la nuit ensemble, Monsieur est allé à Versailles accoucher une grande Dame ; il ne reviendra que demain. — Bon. Mene-moi chez ta maîtresse. — Ne savez-vous pas les êtres ? — Oui, mais j'ai eu peur, ma tête n'y est plus ; conduis-moi.... Là, bien, par la main.

A peine avons-nous fait quatre pas, que la femme-de-chambre, en ouvrant une seconde porte, dit : Madame, c'est lui.

La Dame du logis m'adresse la parole ; Tu viens bien tard ce soir, mon cher Flourvac. — Impossible plutôt. — Ils t'ont retenu ? — Oui. — Hé bien, où donc es-tu ? — Je viens. — Qui t'arrête. — Je me déshabille.

Vous savez que je n'avois pas be-

ſoin de me déshabiller, vous à qui j'ai conté que ma main gauche portoit mon unique vêtement ; mais vous concevez que je ne devois marcher qu'avec beaucoup de précaution & de lenteur dans une chambre pour moi nouvelle, où très-heureuſement il n'y avoit plus ni feu ni lumiere. Enfin parvenu juſqu'au pied du lit ; je dépoſe doucement par terre le vêtement néceſſaire & mon épée, puis ſoulevant une molle couverture dont l'édredon propice va me réchauffer, je tombe dans les bras d'une inconnue qui commence par me donner le baiſer le plus tendre.

Ho ! que tu as froid, me dit-elle. — Il gele ſi fort ! — Mon cher Chevalier. — Ma douce amie. — La rigueur de la ſaiſon ne t'empêchera pas de venir ? — Sûrement non. — Toutes les fois que Monſieur Desglins découchera ? — Oui. — Batille, pour t'avertir, fera toujours

comme aujourd'hui. — Bien. — N'eſt-ce pas ingénieuſement imaginé, ce petit lampion allumé ſur ſa fenêtre! — Oui. — Et ce pan de mur que j'ai fait abattre? — Oui, j'ai paſſé par la brêche. — Et tu y paſſeras plus d'une fois, car nos voiſins les *Magnétiſeurs* ne la feront pas réparer de l'hiver. — Sans doute. — N'es-tu pas content d'être venu loger chez eux? — Très content. — Tu ſais, mon cher Flourvac, que mon mari eſt allé..... — A Verſailles, oui. — Nous pouvons paſſer enſemble la nuit entière. — Tant mieux. — Ha! j'étois ſûr qu'il en ſeroit bien aiſe, mon Chevalier! — O! mon amie! — Tu m'aimes toujours, Flourvac? — Tendrement. — Je t'avouerai pourtant que j'ai eu du chagrin cette après-dînée, mon ange. — Pourquoi? — Tu n'es pas venu me joindre au ſermon. — Impoſſible. — Mais ce matin j'étois bien contente; &c.

toi? — Ravi. — La messe ne t'a pas paru longue? — Hò ! non. — Que j'avois de plaisir à te regarder ! — Et moi ! — Que tu as bien fait de mettre ta chaise à côté de la mienne ! — N'est-il pas vrai? — Mais tu as mal fait de me parler. — La raison ? — Toutes ces Dames qui me connoissent & qui m'estiment, qu'auront-elles dit de me voir causer dans l'église avec un jeune Officier ? — Je conçois. — Tiens, mon cœur, ne viens plus m'y trouver à l'église. — Parce que? — Parce que dans le fond cela n'est pas bien. — Oh ! — Vraiment, ma conscience n'est pas tranquille. — Bon ! — Faire l'amour jusques dans la maison du Seigneur ! — Il est vrai que... — Préférer la créature au Créateur ! — Vraiment.... — Et un Militaire encore ! — Comment ? — Si du moins c'étoit un Abbé ! — Mais.... — A propos d'Abbé, mon ange, as-tu fait ma commission ? — La-

quelle ? — Tu l'as oubliée ? — Laquelle ? — Tu ſais que le maigre m'incommode. — Hé bien ! — Quoi, Flourvac ; vous ne vous ſouvenez pas que je vous avois prié d'aller conſulter...... — Ha ! oui, un Médecin. — Point du tout, un Prêtre. — Oui, oui, je me rappelle..... — Un prêtre pour lui demander la permiſſion... — Il te l'accorde. — A moi ? — A qui donc ? — Vous m'avez nommée, moi ? — Non, une parente. — Ah ! bon...... Ainſi, mon cœur, je puis donc faire gras le vendredi & le ſamedi ? — Oui. — Ha ! que je ſuis aiſe ! ha ! que je te remercie !

Le baiſer qu'alors la dévote me donna, me parut le plus vif de tous. J'en avois reçu beaucoup d'autres pendant qu'occupé du ſoin de ſoutenir une converſation difficile, je m'étois efforcé de ne répondre que par de courts monoſyllabes aux queſtions que multiplioit

l'inconnue trompée. Cependant ſes appas, quoique toujours défendus par une toile modeſte, agiſſoient ſur moi plus efficacement que l'édredon le plus chaud; & mon ſang s'étant ranimé, je me retrouvois ces diſpoſitions heureuſes dont quelques minutes auparavant, Juſtine eût profité, ſi des gens ennemis de ſon bonheur n'étoient venus méchamment nous interrompre. Auſſi-tôt j'eſſayai de prouver ma reconnoiſſance à l'hoſpitaliere Beauté, qui me faiſoit ſi complettement les honneurs de chez elle; mais qui de vous à ma place s'y feroit attendu, Meſſieurs? on m'oppoſa la plus ſérieuſe réſiſtance.

Finiſſez, me diſoit-on, finiſſez, Flourvac..... Vous ſavez nos conventions... Ce n'eſt pas ainſi..... Non..... non.... je ne le ſouffrirai point..... je ne le veux pas.

Très-ſurpris de l'étrange caprice de

cette femme inconcevable qui, dans l'hiver & par un tems affreux, fait escalader des murs à son amant, pour qu'il vienne paisiblement sommeiller auprès d'elle, je me remets à ses côtés sans dire un mot, & bientôt je vais m'endormir. Bientôt aussi je l'entends qui sanglotte, & toujours à voix basse je lui demande ce qu'elle a. Ce que j'ai, répond-elle, ingrat, vous ne m'aimez plus, vous oubliez nos conditions..... Près de moi vous restez immobile..... Mes embrassemens ne vous paroissent plus desirables, s'ils ne sont comme ceux des femmes vulgaires, impudiques & criminelles.

Elle me tint plusieurs autres discours dont je ne pouvois pénétrer le sens obscur; mais enfin elle s'expliqua si clairement du geste & de la voix, qu'elle m'enseigna ce que peut-être, Messieurs, vous serez étonnés d'ap-

prendre. Mes desirs aveient été repoussés d'abord, parce que j'avois malhonnêtement exprimé mes desirs, parce que d'une main profane j'avois voulu soulever l'unique voile dont les pudiques attraits de cette Beauté toujours modeste devoient rester enveloppés. Il falloit, Messieurs, sans écarter, sans déranger la fine toile artistement ouverte; Messieurs, il falloit, le moins indécemment & le mieux possible, embrasser de toutes les femmes la plus vive & la plus chaste en même-tems.

Et vous, que la Nature n'a favorisée qu'à demi; vous, Madame, qui portez une superbe tête sur un corps très-ordinaire, ne vous moquez pas de ma Janséniste. Si vous aviez prudemment employé le moyen dont elle usoit, peut-être que votre époux ne vous eût pas si vîte abandonnée, peut-

être que vos amans vous feroient demeurés plus long-tems fideles.

J'avoue pourtant qu'une malheureuse femme ne doit s'avifer de ce moyen-là que lorfqu'il ne lui en refte aucun autre ; j'avoue que pour mon compte je ne l'aime pas. En vain la dévote, d'une voix entrecoupée, bégayoit entre mes bras ces mots inufités quoiqu'expreffifs : divins tranfports ! bonheur des élus ! joies du paradis ! je ne partageois que médiocrement cette joie, ce bonheur, ces tranfports fi vantés.

Peu curieux de rechercher encore une demi-félicité, je reprends à côté de Madame Desglins une place que je fuis prefque fâché d'avoir quittée, & je ne fonge plus qu'à l'adroit menfonge qu'il faut que je lui faffe pour que, fans allumer fes bougies, fans appeller fa femme-de-chambre, elle veuille bien me donner elle-même de quoi chaffer

l'appétit

l'appétit dévorant dont je me sens atteint. Mais j'aurois pu me dispenser de mettre mon esprit à la torture, il étoit décidé que j'irois souper ailleurs.

On fait du bruit, dit-elle, mais qu'est-ce donc ?.... Quoi ! .... C'est la voix.... Cela ne se peut pas.... Mais pourtant.... Bon Dieu, oui, c'est la voix du Chevalier !... de mon amant... Comment cela se fait-il ?.... un inconnu ! ha ! l'horreur..... je suis perdue !

Au premier bruit que j'ai entendu, aux premiers mots qu'elle a prononcés, je me suis jetté hors du lit. Tandis qu'elle flotte incertaine, je mets précipitamment le *vêtement nécessaire*, non pas à mon bras gauche comme tout-à-l'heure, mais en son véritable lieu. Je prends mon épée, j'avance à tâtons, je pousse une porte entrebaillée ; & si je calcule bien, je dois être maintenant dans la premiere piece où m'a d'abord

reçu la femme-de-chambre qui faisoit sentinelle. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que non loin de moi j'entends un homme, qui dehors grelotte, s'impatiente, & tout bas, mais très-distinctement répete sans cesse : Bathile, ouvre-moi donc ?

Cependant Madame Desglins vient de prendre un parti. Sortie de sa chambre à coucher elle s'avance dans la piece où je suis ; d'une voix étouffée elle appelle celui qu'elle a cru son amant. Au lieu de lui répondre je m'arrête, & le bruit de sa marche me fait juger que, sans me toucher, elle a passé tout-à-l'heure auprès de moi. Qui que vous soyez, dit-elle alors, veuillez au moins m'entendre : ne me perdez pas tout-à-fait, fuyez sans que le Chevalier vous voye, fuyez, & je vous pardonne si vous me gardez le secret.

C'étoit mon intention ; je comptois

m'élancer dehors dès que la porte feroit ouverte, mais l'infortunée dévote l'ouvre trop tard. Après que Madame Desglins a tourné deux fois la clef dans la ferrure, à l'inftant même où M. de Flourvac pouffe l'un des deux battans, Bathile qui n'eft point encore couchée, Bathile attirée par le bruit qu'elle entend paroît avec de la lumiere. Quel fpectacle pour chacun de nous ?

La fcene eft dans une efpece de falle à manger. Dans le fond, fur ma gauche, la malencontreufe femme-de-chambre nous fixe les uns après les autres en roulant de grands yeux ébahis ; en face de moi, fur le feuil de la porte qui communique au jardin, je vois un jeune Officier immobile d'étonnement; dans l'efpace intermédiaire Madame Defglins conflernée tombe fur une chaife & fe cache le vifage ; cependant elle ne l'a pas fait fi vîte que je n'aye

pu distinguer ses traits ; & toujours entiérement occupé de l'objet qui me touche le plus, toujours incapable de dissimuler l'impression que me fait la vue d'une jeune femme, je m'écrie : Elle est ma foi gentille ! La perfide ! répond l'Officier furieux, scrupuleuse dévote il vous en faut plusieurs !

Je veux parler, je veux justifier Madame Desglins ; mais le jeune homme peut-être trop vif ne m'écoute pas & tire son épée que rencontre aussi-tôt la mienne. Aux premieres bottes je sens que le jeune Flourvac n'est pas fait pour lutter avec moi : bientôt serré de près il se voit forcé de faire plusieurs pas en arriere ; le jardin devient le théâtre du combat. Comme je veux sur-tout gagner du terrain pour m'assurer une prompte retraite, je ne cesse d'avancer sur mon adversaire qui, surpris d'être si vigoureusement poussé, recule tou-

jours. Nous arrivons à l'entrée d'une allée qui me paroît ſpacieuſe, là je romps bruſquement la meſure & je m'échappe. Mon adverſaire auſſi courageux que peu redoutable, me poursuit; & l'obſcurité ne me permettant pas de courir vîte, il va bientôt m'atteindre. Je me retourne, le fer ſe croiſe de nouveau, celui de l'ennemi gouverné par un poignet trop foible ſaute à dix pas: les deux femmes ſont accourues qui ſaiſiſſent & retiennent le vaincu; le vainqueur ſe jette derriere une charmille & fuit.

Je vais le long du mur, cherchant la brêche dont je me ſouviens que Madame Deſglins m'a parlé: je la trouve enfin, je grimpe & me voilà dans l'enclos *des voiſins les Magnétiſeurs.*

Puiſqu'il s'agit de vous intéreſſer, Lectrices compâtiſſantes, je ne dois pas omettre une circonſtance qui augmen-

toit alors le danger de ma poſition. Vous vous rappellez ſans doute ce vent de biſe dont je me plaignois il n'y a pas plus d'un quart-d'heure ? Maintenant il pique davantage encore, & par un malheur plus grand, des nuages épais qui ſe choquent pour ſe diſſoudre, verſent des flocons de neige ſur ma chemiſe, hélas trop fine. Plaignez, belles Dames, plaignez un jeune homme à qui l'on ne peut reprocher que ſon exceſſif amour pour vous : par quel tems & dans quel coſtume il eſt réduit à faire de jardins en jardins, la plus pénibles des promenades.

Celle-ci dura plus long-tems que je ne l'aurois voulu, car je me vis au bout du vaſte enclos des *Magnétiſeurs*, arrêté par une grille qui le fermoit. Auſſitôt je pris mon parti, j'empoignai joyeuſement mon épée, & d'eſtoc & de taille je me mis à eſpadonner contre les bar-

reaux, de maniere à tout renverſer s'il étoit poſſible.

Au vacarme que je faiſois un mâtin aboya. O ! bon chien, mon ſauveur ! ſans ton énorme gueule où réſonnoit une pleine baſſe-taille dont les échos circonvoiſins multiplioient les formidables accens, malgré mon eſpadon peut-être je ſerois demeuré dans ma priſon juſqu'au jour, & Dieu ſait ce qu'alors on eût fait de moi, ſuppoſé qu'on m'y eût encore trouvé vivant. Un homme accourut qui m'ouvrit la grille. En voilà encore un, s'écria-t-il, comme il eſt fagotté ! queu vêtement pour l'hyver ! & pis c'te fine lame ! ne diroit-on pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de Novembre ! Mais queu rage les pouſſe tretous de vouloir dormir debout ! comme ſi nos ancêtres qu'avoient cent fois pus d'idées que nous, n'avoient pas inventorié les lits

pour qu'on se couchisse dedans. Allez, Monsieur le *Préiambule*, remontez-vous dans le dortoir, & laissez tout du moins le repos de la nuit à un pauvre portier que vous persécutisez tout le tems que dure la sainte journée du bon Dieu. Je vous le demande de votre grace, Monsieur *le Sozambule*, allez vous coucher avec tous ces autres.... Non, pas par-là.... Tenez donc, par ici....

Je ne savois si je devois répondre, quand une femme furieuse vint à nous. Elle saisit mon conducteur, & l'entraînant avec elle : Parguiéne, lui dit-elle, t'es ben de ton pays, toi ! n'as-tu pas peur qu'i ne trouve pas l'escalier sans chandelle ? Haim ! quai bêtise ! que de balivernes !.... gni en a pat un, va, de ces chiens de *cornambule* qui nous fera jamais cadiau de se rompre les ios.

Elle avoit raison la femme ! Sans me casser le col je trouvois l'escalier, je

cherchois le dortoir ; bien impatient de découvrir quelque coin ſolitaire & commode où je puſſe me ſécher & me réchauffer. J'allai toujours furetant juſqu'au ſecond étage, où, dans une immenſe ſalle éclairée par des lanternes, une porte entrebaillée me laiſſa voir beaucoup de lits rangés à la file, & dont aucun ne paroiſſoit vide. Cependant j'en découvris un qui l'étoit ; tant de beſoins ſi preſſans me faiſoient la loi de l'aller occuper, que je me gliſſai doucement juſqu'à lui. Là, je me dépouillai promptement du *vêtement néceſſaire* ; il étoit tout mouillé ; mais comme je n'oubliois pas qu'il renfermoit mon tréſor, je pris la ſage précaution de le cacher ſous mon chevet près duquel je mis mon épée. Enſuite j'ôtai vîte & je poſai ſur une chaiſe ma chemiſe imprégnée de neige fondue ; avec un des coins du drap j'eſſuyai mon

individu déjà preſque inondé, & tout nud que j'étois je m'étendis délicieuſement ſur deux mauvais matelas; plus content que quand j'entrai dans le ſuperbe lit du Vicomte de Valbrun, tant eſt vrai le vulgaire adage qui tous les jours nous dit; Le plaiſir vient de la douleur.

Oui: mais ſouvent quand le moment de la plus vive douleur eſt paſſé, la foule des douleurs plus petites ne tarde pas à vous aſſiéger, & le plaiſir eſt promptement détruit. Dès qu'une chaleur progreſſive eut ranimé mon ſang, dès que je pus remuer ſans angoiſſe, mes membres un peu dégourdis, les inquiétudes de l'eſprit ſuccéderent aux fatigues du corps, je conſidérai avec effroi la foule des dangers qui m'environnoient; ſans doute pourſuivi au-dehors, peut-être menacé au-dedans, qu'allois-je devenir? Je n'ignorois pas dans quelle eſpece de maiſon mon deſtin

m'avoit conduit, & quels gens extraordinaires la peuploient ; mais comment y rester ? Comment en sortir ? Sur-tout comment satisfaire ce vif appétit, un moment oublié pendant mes plus grandes anxiétés, mais à présent revenu pour me crier sans relâche, qu'après les fatigues d'un long voyage & d'une courte nuit, je n'ai pris dans la journée qu'une tasse de chocolat.... O ! ma Sophie ! sans doute je dois des larmes à ton sort ! tu gémis séparée de l'objet de ta tendresse ; mais au moins elle t'est connue la prison dans laquelle tu languis ! mais au moins tu ne manques, en m'attendant, ni de vivres ni de vêtemens. Il est bien plus à plaindre ton malheureux époux ! le moyen que sans nourriture il se conserve pour toi ? le moyen qu'il aille te rejoindre sans linge, sans habits & sans souliers.

Je demeurois livré à ces réflexions

désolantes, lorsque plusieurs personnes étant brusquement entrées, s'approcherent de mon lit qui fut aussi-tôt environné. Que faire en ce péril extrême? Puisqu'il n'y avoit pas moyen de fuir, je pris le parti de fermer les yeux & de paroître plongé dans un profond sommeil, dont les douceurs étoient bien loin de moi. Figurez-vous quelle peur je dus avoir, quand pour m'examiner de plus près, on me mit une lumiere devant les yeux. Figurez-vous quel fut mon étonnement, quand j'entendis mes quatre ou cinq observateurs tranquillement dialoguer ainsi :

Je ne le connois pas. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi, dit-elle ; mais attendez donc.... si fait, si fait.... je... je sais qui c'est, un nouveau venu. — De ce soir? — Oui. — Ha! tant mieux. — Il n'a pas mauvaise mine. — Pas du tout. — Bien! très-bien! un peu fatigué

pourtant.

pourtant. — Ha ! cela n'est pas étonnant, vous l'avez mis au bacquet, Madame ? Oui, répondit-elle. — C'est cela ; le bacquet, la diete !... — Sans doute, sans doute. — Son sommeil est-il bien naturel ? — Il n'y a qu'à lui demander. — Oui, s'il veut le dire. — Essayons. — Soit ; parlez-lui.

Mon cher enfant, dit-elle, dormez-vous bien ?... Il ne répond pas. — Faites-lui une autre question, Madame. Jeune homme, reprit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici ?.... Allons, il ne dira mot. — Hé bien ! faisons-lui l'opération, Madame. — C'est mon avis. — Et le mien. — Et le mien. — Et le mien.

A ce mot *opération* je frissonnai, une sueur froide me prit, quand je sentis qu'on levoit ma couverture. Hé ! bon Dieu, s'écria-t-elle en la rejettant aussi-tôt, il est tout nud. Il est tout nud. répéterent-ils. — Tenez, sur cette chaise

ſa chemiſe !— Toute mouillée ! — Trempée comme ſi on l'avoit miſe dans l'eau ! — Oui, ma foi ! — Tant mieux, c'eſt qu'il a tranſpiré. — C'eſt qu'il a tranſpiré. — C'eſt qu'il a tranſpiré. — Oh ! mais ſentez donc ? — Une odeur très-forte ! — Oui. — Oui. — Parbleu, Meſſieurs, voilà une prodigieuſe tranſpiration ! — Hom ! pas exceſſive ; j'en ai vues.... — De plus étonnantes ? — Oui. — Et moi auſſi ; mais ce n'eſt pas l'ancienne Médecine qui en produiroit de pareilles !— Aſſurément, non.... C'eſt que je n'en reviens pas ! .... Flairez donc, Meſſieurs, flairez donc. — Une humeur âcre ? — Très-âcre. — Fétide. — Effets d'une criſe. — Criſe très-heureuſe ! — Sans nous il avoit une fievre inflammatoire. — Putride. — Ou une apoplexie. — Ou une catalepſie. — Ou une paralyſie de poitrine. — Ou une ſciatique dans la tête. — Et il couroit grand danger ! —

Et il étoit perdu ! — Et il ſeroit mort ! — Oh ! oui, il ſeroit mort. — Il ſeroit mort.

Pendant plus d'une minute, tandis que je commençois à me raſſurer, ils répéterent en chœur que je ſerois mort.

L'un d'eux interrompit le funebre chorus pour dire : c'eſt pourtant à vous, Madame, qu'appartient l'honneur de cette cure. En vérité, je le crois, répondit-elle. Puiſque cela va ſi bien, que ne recommencez-vous, répliqua-t-il ? Elle lui répondit : Très-volontiers ; mais faites-lui donc donner une chemiſe.

Après qu'on m'eut paſſé la chemiſe auſſi-tôt apportée, on me poſa ſur mon lit de maniere que mes deux pieds, qui d'abord reſtoient pendans, furent enſuite ſupportés par le premier bâton d'une chaiſe, ſur laquelle il me parut que s'étoit aſſiſe la dame que l'on venoit

de prier de ſe mettre en *rapport* (1). Elle le fit à l'inſtant même ; elle ſerra mes deux jambes dans les deux ſiennes, promena doucement ſur pluſieurs parties de mon corps ſa main que je trouvois familiere ; & d'une façon tout-à-fait gentille frotta avec ſes deux pouces les deux miens. Trop prudent pour témoigner combien cette *opération* de nouvelle eſpece étoit de mon goût, je feignois toujours de dormir. Voilà, dit quelqu'un, un ſommeil bien opiniâtre. — Oui, qui tient de la léthargie. — Tant mieux, il produira plus sûrement le *ſomnambuliſme*. — Sachons donc s'il parleroit maintenant. — Madame, voulez-vous bien l'interroger ?

Beau jeune homme, me dit-elle, le magnétiſme agit-il ſur vous ? Je ne répondis pas un mot ; mais je trouvai la

(1) Mot technique.

question presqu'impertinente. Lecteur qui me connoissez & m'honorez de quelque estime, vous me rendez, je pense, la justice de convenir que, précédée d'une nuit au Couvent & suivie d'une séance dans le lit de Madame Desglins, ma courte mésaventure avec Justine ne prouve rien ; d'ailleurs je vous ai dit, & vous me croyez puisqu'à chaque instant je vous prouve ma franchise extrême, je vous ai dit que je fus dérangé au moment où j'allois faire à cette fille offensée la réparation la plus satisfaisante ; jugez donc combien je dus être piqué des doutes injurieux qu'on affectoit sur mon compte. Me demander si le Magnétisme agissoit sur moi, sur moi dont l'imagination si promptement s'allume, dont le sang s'enflamme si aisément !..... Espiegle femelle, qui me faisiez cette interpellation maligne, sûrement vous ne l'ignoriez pas qu'il

agiſſoit ſur moi, le Magnétiſme! sûrement du coin de l'œil vous apperceviez ſon effet le moins équivoque, car tout d'un coup vous ceſſâtes vos chatouilleux attouchemens, & d'un ton triomphant vous dites à ceux qui vous entouroient, Meſſieurs, ſous huit jours au plus tard je vous garantis ce jeune homme-là radicalement guéri; il y a plus je reviendrai le queſtionner dans un quart-d'heure, & je vous certifie qu'il ſera déjà ſomnambule & qu'il me répondra.

Dès que les Médecins ſe furent éloignés de mon lit, je me hâtai d'ouvrir les yeux pour examiner la jeune Dame qui, tout-à-l'heure avant de me quitter, m'avoit ce me ſemble un peu ſerré la main; ſa voix ne m'étoit pas inconnue; mais je ne pouvois me dire où j'avois été frappé de ſes doux accens. Malheureuſement la Dame me tournoit déjà le dos quand je la regardai: mais,

il me fembla que j'avois vu quelque part cette taille élégante & fvelte qui déjà m'enchantoit.

Je la fuivois toujours des yeux, quand on vint lui annoncer que Madame Robin demandoit à la voir. Elle ordonna qu'on la fît monter, & puis elle dit à ceux qui l'entouroient : Meffieurs, Madame Robin eft une brave femme, il y a tout lieu de croire que c'eft elle qui nous a envoyé ce foir cette belle dinde aux truffes, dont nous nous régalerons demain.

Une dinde aux truffes ! Hélas ! j'entendois parler d'une dinde aux truffes, tandis qu'avec tant de plaifir je me ferois accommodé d'un bon morceau de pain fec.

Bon foir, Madame Robin, lui dit-elle. L'autre répondit : votre très-humble fervante, Madame Leblanc. — Vous venez, Madame Robin, pour

voir la fille chérie ? — Oui, Madame
— He bien, paſſons dans ce cabinet.

Ce cabinet étoit en face de mon lit; on en laiſſa la porte ouverte, j'écoutai & j'entendis : Jeune Robin, dormez-vous ? Elle répondit d'une voix baſſe & d'un ton myſtérieux : oui. — Cependant vous parlez ? — Parce que je ſuis ſomnambule. — Qui vous a initiée ? — La Prophéteſſe Madame Leblanc, & le Docteur d'Avo. — Quel eſt votre mal ? — L'hydropiſie. — Le remede ? — Un mari. Un mari pour l'hydropiſie, dit la mere Robin. — Oui, Madame, un mari, la ſomnambule a raiſon. Un mari avant quinze jours, reprit Mademoiſelle Robin; car, ſi je reſte fille plus long-temps, je ſuis perdue. Un mari qui ſoit capable de l'être, j'en connois qui n'en auroient que le nom. Point de ces vieux garçons, maigres, ſecs, décharnés, édentés, ra-

bougris, vilains, crasseux, infirmes, grondeurs, sots & boîteux. Boîteux interrompit Madame Robin, ha ! cependant il boîte ce brave Monsieur Rifflart qui la demande. Paix donc, Madame Robin, s'écria quelqu'un, tant que la somnambule parle, il faut écouter sans rien dire. Fi de ces gens-là, reprit Mademoiselle Robin, ils n'ont d'autre mérite que de prendre une fille sans dot ; ils font trembler une pauvre vierge dès qu'ils parlent de l'épouser. — Ha, pourtant.... — Paix donc, Madame. — Mais un jeune homme de vingt-sept ans tout au plus, cheveux bruns, peau blanche, œil noir, bouche vermeille, barbe bleue, visage rond, figure pleine, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte & gai. Ha ! dit Madame Robin, c'est tout le portrait du fils de notre voisin M. Tubeuf, un pauvre

diable..... Ha ! mon enfant, que n'ai-je de la fortune pour t'établir ! Tout d'un coup au bruit de plusieurs *chut*, *chut* prolongés, il se fit un profond silence. Silence, dit Madame Leblanc, le Dieu du Magnétisme m'a saisie ; il me brûle, il m'inspire ! Je lis dans le passé, dans le présent, dans l'avenir ! Silence. Je vois dans le passé que la mere Robin nous a envoyé ce soir une dinde aux truffes. Cela est vrai, répondit-elle ; paix donc, Madame, lui dit quelqu'un...... Je vois qu'il y a quinze jours elle vouloit marier sa fille au vieux garçon Rifflart, qui est infirme, grondeur & boîteux.... — Un bien aimable homme cependant.... — Paix donc, Madame Robin, — je vois que la fille Robin a distingué le jeune Tubeuf cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte & gai.... — Oui ; mais si

pauvre, si pauvre! — Paix donc, Madame Robin, — je vois dans le présent que la mere Robin tient cachés au fond de l'un des tiroirs de sa grande armoire cinq cens doubles.... — Ho! mon Dieu! — cinq cens doubles..... — N'achevez pas — Cinq cens doubles louis en vingt rouleau. — Ha! Pourquoi l'avoir dit?.,.. — Mais paix donc, Madame Robin, — je vois dans l'avenir que, si la mere Robin ne dispose pas sous quinze jours de huit rouleaux..... — Huit rouleaux! — Paix donc, Madame Robin, — de huit rouleaux au moins pour l'établissement de sa fille avec le fils du voisin Tubeuf. Je vois..... L'avenir m'épouvante..... Ha! pauvres Robin fille & mere! couple infortuné, que je vous plains!.... On ouvrira l'armoire de la mere, le cœur de la fille se fera ouvert; on ravira l'argent

de la mere, on aura ravi l'honneur de la fille; la mere mourra de chagrin d'avoir été volée; la fille désespérée ira dans un Pays étranger accoucher d'un garçon ! Ha ! s'écria Madame Robin, saisie d'épouvante; ha ! je la marierai ! je la marierai la semaine prochaine ! oui, la semaine prochaine elle épousera ce coquin de Tubeuf. Madame Robin ainsi déterminée s'en alla, & l'un des Docteurs la reconduisit poliment.

Ce que j'écris là, je le croyois à peine, quoique je l'eusse entendu. Un rêve imposteur me berçoit-il de ses chimeres, ou n'y avoit-il plus un grain de raison dans mon cerveau totalement vuide ? De quelle scene le hasard venoit de me rendre témoin ! D'une part, quel mélange d'effronterie, d'extravagance & de charlatanisme; que d'ignorance & d'imbécillité de

de l'autre! O! hommes, il est donc vrai que vous êtes de grands enfans! Il est donc vrai qu'avec sa gibeciere le premier joueur de gobelets... Je méditois sur cette éternelle vérité, dans un de ces momens courts & rares, où la sagesse paroissoit vouloir se rapprocher de moi; mais la sagesse ne trouvant pas à loger dans ma folle tête, s'éloigna promptement; & comme son brusque départ ne me permit point alors d'achever la réflexion solide & profonde, je ne puis aujourd'hui finir la phrase philosophique, épigrammatique & morale.

On va voir que mes idées prirent un cours tout différent; je me fis des reproches peu délicats, mais naturels dans la circonstance; un homme affamé n'est pas rigoureux casuiste: pourquoi, Monsieur le Chevalier, ne pas vous être mêlé de la forfanterie pour

en tirer profit? Pourquoi n'avoir point répondu quand on vous interrogeoit? Avec toute votre ſagacité vous ne ſavez rien deviner d'abord; avec votre belle prudence vous vous conduiſez toujours comme un poltron! c'étoit bien la peine d'échapper à la fureur des élémens conjurés, pour venir ſur ce miſérable grabat, mourir de peur & de faim! vous mériteriez que la faute fut irréparable... Allons, Faublas, elle ne l'eſt pas; allons, mon ami, de la tête & du cœur, un peu d'adreſſe & beaucoup d'audace! il s'agit de te procurer un bon repas bien néceſſaire, & peut-être d'obtenir encore une douce nuit.

Il faut convenir que l'obligeante Prophéteſſe m'aida merveilleuſement dans l'exécution de ce projet louable. Je ſuis sûr que Madame Robin étoit à peine au bas de l'eſcalier, quand

Madame Leblanc dit aux Docteurs de retourner à mon lit. A leur approche je me hâtai comme la premiere fois de fermer les yeux. Bientôt la Prophéteſſe accourut, commanda le ſilence, & d'une voix renforcée rendit l'oracle effrayant : Quelle puiſſance ſupérieure me transporte au-deſſus des nuages, je plane dans l'immenſité des cieux, mon regard parcourt l'univers, ma vaſte ſcience embraſſe les ſiecles écoulés, le moment qui paſſe & l'éternité. Je vois dans le paſſé, que l'adoleſcence ici couchée fut toujours un petit libertin de bonne compagnie ; que non content d'avoir en même-tems une belle Dame & une jolie Demoiſelle, il a encore oſé, dans une rencontre aſſez ſinguliere, ſouffler une aimable Nymphe à M. le Baron, ſon très honoré pere. Je vois dans le préſent que cet enfant gâté s'appelle *de*

Blasfau. Je vois dans l'avenir qu'il ne ſera pas long-tems malade, & que tout-à-l'heure il va me répondre & ſomnambuliſer.

A mon véritable nom que diſoit la Prophéteſſe, en le déguiſant par la ſimple tranſpoſition des deux ſyllabes qui le compoſent ; à l'hiſtoire de mes amours qu'elle me faiſoit en abrégé ; ſur-tout à l'anecdote ſecrete qu'elle me rappelloit malignement, je reconnus enfin...belle Dame, ſavez-vous qui ? Non ; hé bien, je ne veux pas vous le dire encore. Il me plaît qu'auparavant vous écoutiez les réponſes que je vais faire aux queſtions de Madame Leblanc.

Beau jeune homme, dormez-vous ? — Oui ; mais je parle, parce que je ſuis ſomnambule. — Qui vous a initié ? — La plus aimable des femmes, celle dont je tiens la jolie main, la

Prophéteſſe. — Quelle eſt votre maladie ? — Ce matin c'éteit épuiſement & dégoût exceſſif ; ce ſoir au contraire il y a pléthore & faim dévorante. — Que faut-il faire à cela ? — Me donner, le plutôt poſſible, une bouteille de Perpignan & un morceau de dinde aux truffes. — Ha ! ha ! — Et cela dans l'appartement de la Prophéteſſe, qui voudra bien m'accorder un entretien particulier. — Ha ! ha ! — Je lui révélerai maintes choſes eſſentielles à la propagation. . . . . Du magnétiſme. — Ha ! ha !

Fin du ſixieme Volume.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

